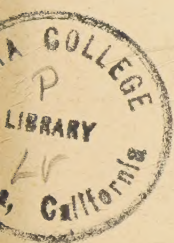


*Index back*

# LUMEN VITAE



3  
#948

VOLUME III — 1948

No 1

REVUE INTERNATIONALE  
DE LA FORMATION RELIGIEUSE  
INTERNATIONAL REVIEW  
OF RELIGIOUS EDUCATION

32981

# LUMEN VITAE

REVUE TRIMESTRIELLE ÉDITÉE PAR LE  
CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES DE LA FORMATION RELIGIEUSE  
27, RUE DE SPA, BRUXELLES

QUARTERLY REVIEW EDITED BY THE  
INTERNATIONAL CENTRE FOR STUDIES IN RELIGIOUS EDUCATION  
27, RUE DE SPA, BRUSSELS

ABONNEMENTS 1948  
SUBSCRIPTIONS 1948

## EUROPE

- BELGIQUE** : abonnement : 150 francs belges.  
A verser au C. C. P. 619.96 de *Lumen Vitae*, 27, rue de Spa, Bruxelles.
- EIRE** : annual subscription : £ 1.  
*The amount of the subscription may be sent to* : James DUFFY & Co., 38 Westmoreland Street, Dublin, C. 4.
- ESPAÑA** : suscripción anual : 40 ptas.  
*El importe puede girarse al* R. P. SAGASTUME, Colegio Máximo, Oña (Burgos).
- FRANCE** : abonnement : 600 francs français.  
A verser à la B. N. C. I., Agence Centrale (16, Bd. des Italiens, Paris 9<sup>e</sup>), compte 35.595, R. P. de Marneffe — *Lumen Vitae*.
- GREAT BRITAIN** : annual subscription : £ 1.  
*The amount of the subscription may be sent to* : DUCKETT, 140 Strand, London, W.C. 2.
- ITALIA** : abbonamento annuo : L. 1200  
Deposito Libri, Università Gregoriana, Piazza della Pilotta 4, Roma 101.
- MAGYARORSZÁG** : Évi előfizetés : 30 Forint.  
*Az előfizetési díj* Ft. P. KOLLAR Ferenc, S. J. címére küldhető (Budapest, VIII, Mária utca 25).
- NEDERLAND** : abonnementsprijs : f 10.  
Redactie *Verbum-School en Godsdienst*, Tongersestraat, 53, Maastricht.
- PORTUGAL** : condições de assinatura : 100 escudos.  
APOSTOLADO DA IMPRENSA, rua de Cedofeita, 628, Porto.
- SUISSE** : abonnement : 17 francs suisses.  
A payer à la JICF ROMANDE : C. C. P. de M<sup>lle</sup> Joséphine de Courten : Ilc. 1621. Sion.

## AMÉRIQUE — AMERICA

- CANADA** : abonnement : \$ 4.00  
A payer à L'Entr'aide, 762 ouest, rue Sherbrooke, Montréal 2.
- U. S. A.** : subscription : \$ 4.00  
*The amount of the subscription may be sent to* : Rev. A. VERHOOSSEL, Xavier High School, 30 W. 16th Street, New York 11, N.Y.
- BRASIL** : Editôra ANCHIETA, Rua Xavier de Toledo, 216, São Paulo.
- COLOMBIA** : suscripción : 8 Pesos.  
Pagar à Luis C. RAMIREZ, Universidad Javeriana, Carrera 10.65.48, Bogota.
- URUGUAY** : MOSCA, Av. 18 de Julio 1574, Montevideo.

## ASIE — ASIA

- CHINA** : CATHOLIC TRUTH SOCIETY, 8 Connaught Road C., HongKong.
- INDIA** : subscription : Rs/13.  
*The amount of the subscription may be sent to* Rev. Fr. V. COURTOIS, S. J., *The Oriental Institute*, 146, Bow Bazar Street, Calcutta 12.
- AUTRES PAYS** : abonnement : 160 francs belges.  
A payer par chèque sur une banque belge ou par mandat-poste international
- OTHER COUNTRIES** : subscription : 160 Belgian francs.  
*To be paid by cheque to a Belgian bank or by international money-order.*



# LUMEN VITAE

REVUE INTERNATIONALE DE LA FORMATION RELIGIEUSE  
INTERNATIONAL REVIEW OF RELIGIOUS EDUCATION

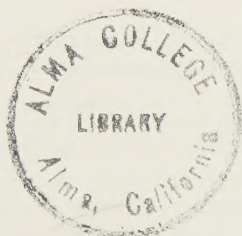
---

VOL. III. — N° 1

Janvier - Mars 1948

January - March 1948

---



CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES DE LA FORMATION RELIGIEUSE  
INTERNATIONAL CENTER FOR STUDIES IN RELIGIOUS EDUCATION

27, rue de Spa

BRUXELLES — BRUSSELS  
BELGIQUE — BELGIUM

# SOMMAIRE — CONTENTS

ÉDITORIAL .....	5
EDITORIAL .....	7

## ENQUÊTE — INVESTIGATION

Gabriel LE BRAS

*Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris. — Président de la Section religieuse de l'École des Hautes-Études (Sorbonne)*

<b>Influence des milieux sur la vie religieuse. Introduction à l'enquête</b> .....	9
<b>Influence of Environments on Religious Life. Introduction to the Investigation</b> .....	20

## PIERRES D'ATTENTE ET OBSTACLES —

## STEPPING STONES AND OBSTACLES

Son Excellence Monseigneur Vincent PADOLSKIS

*Évêque titulaire de Lavanda. Administrateur apostolique de Vilka-viškis (Lituanie)*

<b>Détresse physique et morale des Lithuaniens au pays et en exil</b> ..	31
<b>The Physical and Moral Sufferings of the Lithuânians in their Country or in Exile</b> .....	38

Alberto HURTADO CRUCHAGA, S. J.

*Profesor en el Colegio de San Ignacio y Universidad Católica, Santiago (Chile). Asesor Nacional de la Acci'ón Católica de jóvenes*

<b>Chile lejano desconocido</b> .....	41
<b>Le Chili, pays lointain et inconnu</b> .....	54
<b>Chili, a Distant and Inknown Country</b> .....	60

John B. SHEERIN, C. S. P.

*Director of the Catholic Information Center at Boston*

<b>The Catholic Information Center</b> .....	65
<b>Le Centre d'information catholique</b> .....	80



Adrien BAUCHAU, S. J.

*Licencié en sciences. Licencié en philosophie, Louvain (Belgique)*

**Pierre Lecomte du Noüy. Un itinéraire spirituel** ..... 85

Pierre Lecomte du Noüy. A Spiritual Journey ..... 100

## FORMATION RELIGIEUSE — RELIGIOUS EDUCATION

### GÉNÉRALITÉS ET ADULTES —

FOR ALL AGES AND, IN PARTICULAR, FOR ADULTS

Léon DE CONINCK, S. J.

*Professeur de Pastorale à la Faculté de Théologie S. J., Louvain (Belgique)*

**La théologie kérygmaticque** ..... 103

Kerugmatic Theology ..... 116

Jean MORIENVAL

*Critique cinématographique. Rédacteur au « Cinéopse », Paris*

**Le fait religieux à l'écran. De « Monsieur Vincent » et de quelques films catholiques** ..... 120

Religious Subjects on the Screen. « Monsieur Vincent » and other Catholic Films ..... 131

James KELLER

*Director of the Christopher Movement, New York*

**The Power of the Individual for Good. The Christopher Formula** 136

Influence personnelle pour le bien. Le mouvement des Compagnons de saint Christophe ..... 143

## ADOLESCENCE — YOUTH

Xavier LACOURT, S. J.

*Professeur de troisième. Collège de la Providence, Amiens (France)*

**Enseignement religieux et prière communautaire** ..... 145

Religious Teaching and Prayer in Common. An Experiment in a Middle Form ..... 152

F. H. DRINKWATER

*Éditeur de « The Sower », Dudley (Angleterre)*

**La religion enseignée par le drame** ..... 154

Religion through Drama ..... 170

## ENFANCE — CHILDREN

*Organe du Bureau International Catholique de l'Enfance*

Pierre RANWEZ, S. J.

*Centre International d'Études de la Formation Religieuse, Bruxelles***Le Bureau International Catholique de l'Enfance** ..... 173

The Catholic International Bureau for Children ..... 183

Franz Michel WILLAM

*Dorfseelsorger, Andelsbuch, Österreich***Theologische und pädagogische Anliegen der Katechetischen  
Erneuerung** ..... 187Préoccupations théologiques et pédagogiques dans les nouvelles caté-  
chèses ..... 191

Attention to Theology and Pedagogy in the New Catechisms ..... 193

Chanoine Fernand BOULARD

*Aumônier général adjoint de la J.A.C et de la J.A.C.F., Paris***Le catéchisme à la campagne** ..... 196

Catechism in Country Districts ..... 199

## Éditorial

Nous adressant à nos lecteurs, au début de cette troisième année, nous leur exprimons tout d'abord notre vive gratitude pour l'accueil si sympathique qu'ils ont réservé à *Lumen Vitae*.

Cette année, la revue prendra deux initiatives nouvelles. Il convient de les présenter, d'autant plus que nous comptons sur la collaboration de tous pour aboutir à de bons résultats.

Avant de commencer la formation religieuse d'un milieu, il faut l'explorer. Sa position géographique, ses caractéristiques professionnelles et sociales, son histoire ancienne ou récente : autant de réalités qui contribuent à créer soit un climat d'accueil, soit une attitude de réserve ou d'opposition. Sous la rubrique « Pierres d'attente et obstacles » ont paru, dans les livraisons de 1946 et 1947, les résultats d'investigations, générales ou spécialisées, menées en divers pays : Allemagne, Chine, Danemark, États-Unis, France... Cet effort, la revue voudrait le poursuivre d'une façon méthodique. Décrire objectivement la situation religieuse d'un milieu restreint ou étendu, voir ensuite s'il est possible d'expliquer — en partie du moins — ce fait par l'influence de facteurs géographiques, économiques ou autres, telle serait la tâche à fournir. Elle contribuerait au progrès des sciences qui se penchent sur le mystère de l'homme pour le déchiffrer : psychologie religieuse, sociologie religieuse, etc... Et, comme par surcroît, — surcroît inestimable — les arts qui visent à mener l'homme à Dieu, y trouveraient leur compte : catéchèse, pastorale...

Des chercheurs éminents, des revues estimées nous ont précédés. Nous solliciterons leur aide pour que nos lecteurs bénéficient de leurs expériences et découvertes dans le domaine religieux. Cette « revue des revues » ne peut déplaire au lecteur d'une revue internationale ; des collaborations distinguées, les observations personnelles de nos lecteurs permettront sans nul doute à *Lumen Vitae* d'apporter sa contribution originale à l'étude de ces problèmes passionnants.

L'introduction même de l'enquête nous permet déjà de reconnaître



*une collaboration éminente. Monsieur Gabriel Le Bras, professeur en Sorbonne et auteur de l'Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France, a bien voulu se charger d'exposer les objectifs et la méthode. Nous lui disons notre reconnaissance.*

*S'il importe de savoir dans quelle mesure et comment l'acceptation et la conservation de la religion dépendent d'une ambiance, il est non moins nécessaire de pouvoir présenter le mieux possible le message religieux. Or, dans l'ordre providentiel, l'efficacité de la présentation suppose, outre l'union à Dieu, l'emploi averti des meilleures méthodes pédagogiques. Celles-ci d'ailleurs sont sans cesse mises au point, compte tenu des enquêtes dont il vient d'être question. Spectacle réconfortant, celui du renouveau catéchétique : les vérités sont méditées pour être mieux présentées ; des méthodes, injustement tombées en discrédit, sont remises en honneur ; des congrès les vulgarisent ; des interventions de l'autorité stimulent et dirigent ; des livres et des revues sont de bons instruments pour le maître et l'élève. Ce n'est pas méconnaître l'adaptation indispensable à chaque pays, d'affirmer que tout éducateur religieux tirera grand profit des essais tentés ailleurs.*

*Afin de procurer de tels avantages à ses lecteurs, la revue Lumen Vitae donnera régulièrement une double chronique : d'une part, les faits ; d'autre part, les livres et les articles. Mais une chronique annuelle doit se borner à signaler les changements survenus au cours de l'année. Ces renseignements risquent de rester obscurs pour qui ne connaît pas, au sujet d'un pays déterminé, l'organisation générale de l'enseignement ; les principales dispositions de la législation scolaire ; les programmes, méthodes et manuels en usage dans la formation des enfants ou des futurs éducateurs. C'est pourquoi, il a paru plus sage de commencer par un exposé d'ensemble de la catéchèse dans divers pays. Ces études seront concises et substantielles. Elles constitueront pour chaque pays étudié, l'exposé de base auquel se référera ensuite la chronique annuelle. Éventuellement, la première chronique comblera les lacunes de la vue d'ensemble.*

*Pour mener à bien cette deuxième entreprise, nous sollicitons aussi la collaboration de nos lecteurs, en particulier celle des directeurs de Centres catéchétiques, nationaux ou diocésains. A tous nous exprimons d'avance notre profonde gratitude.*

---

# Éditorial

---

*At the beginning of this third year of publication, we must first express our gratitude for the welcome and interest shown towards Lumen Vitae.*

*We are undertaking this year two new ventures, which we put before our readers all the more eagerly as it is from their collaboration that we expect the fullest results.*

*A centre must be explored before its religious education can be begun. Its geographical position, its social and professional characteristics, its remote and actual history — all these are factors conditioning its reaction to the religious approach. Under the heading, «Stepping stones and obstacles», we published, in 1946 and 1947, the results of general and specialised investigations conducted in different countries: China, Denmark, Germany, the United States, France, etc... We should like to pursue this line in methodical fashion, describing objectively the religious situation of a large or small group and endeavouring to determine whether it is possible to explain this situation, in part at least, by the influence of natural and material factors. This would be a contribution to religious psychology and sociology and, in fact, to all the sciences attempting to solve the mystery of man. In addition — an addition of incalculable value — it will furnish material to the sciences, whose object is to lead man to God, sciences of the nature of catechetics and pastoral theology.*

*Eminent investigators and other reviews have already led the way. We shall seek their help to give our readers the benefit of their experience and their discoveries. Such a «review of reviews» will not be unwelcome to the readers of an international review. Our distinguished contributors and the personal observations of our readers will enable Lumen Vitae to make its own valuable and original contribution to the study of these profoundly interesting problems.*

*This introduction permits us to introduce, with grateful appreciation, an eminent contributor. M. Gabriel Le Bras, Professor of the Sorbonne and author of «L'Introduction à l'histoire de la pratique*



*religieuse en France* », has kindly undertaken to expose the objects and methods of our research.

If it is important to know the measure and manner in which the acceptance and preservation of religion are dependent on the factors of environment, it is no less important to determine, relative to these factors, the ideal adaptation and presentation of the religious message. An effective presentation supposes, in the order of Providence, besides union with God, an intelligent use of the best pedagogical methods. These methods themselves must be constantly reviewed in the light of the type of enquiry outlined above.

A catechetical revival anywhere is heartening everywhere : the meditation of truths for their better presentation ; the restoration of methods unjustly discredited ; congresses for the popularisation of what is proved ; the encouragement and direction of authority ; the providing of suitable books and reviews for teacher and pupil. To assert that every religious educator will draw profit from the experiments of other countries is in no way to minimise the necessity of adaptation to his particular country.

To provide its readers with these advantages, *Lumen Vitae* will publish regularly a double chronicle : a chronicle of facts, events, achievements ; and a chronicle of books and articles. These will be annual chronicles, limited to what has been done or published in the course of the year. There is the danger that this information may remain somewhat obscure for one who is not acquainted with the circumstances of the particular country in question — the general organisation of its teaching, its educational legislation, the programmes, methods and manuals in use in its schools and teachers' training colleges. For this reason it has been thought wise to begin with a general outlining of catechetical teaching in the different countries concerned. These studies will be full informative and concise : they will provide a base of reference for each of the countries subsequently included in the annual chronicle.

For the proper mounting of this second undertaking we beg the collaboration of our readers and, in particular, of directors of diocesan or national catechetical centres. To all we express in advance our deep gratitude.

---



# Influence des milieux sur la vie religieuse

## (Introduction à l'enquête)

par Gabriel LE BRAS

*Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris,  
Président de la Section religieuse à l'École des Hautes-Études,  
Docteur « Honoris causa » de l'Université de Louvain*<sup>1</sup>

Dans le gigantesque drame des consciences, des sociétés, des civilisations, la religion partage avec l'économie et la politique le rôle capital. Nous savons tous que la scène centrale met aux prises, non sans grandeur, deux conceptions du monde : matérialisme et spiritualisme. Mais savons-nous mesurer les forces en présence ? Combien de pasteurs ont une connaissance raisonnée de leur troupeau ? Diocèses, paroisses, collèges constituent des principautés que chacun juge avec assurance et que bien peu d'hommes ont scientifiquement explorées.

Une exploration scientifique suppose définies la vie religieuse et les méthodes de sa découverte ; les causes générales de ses vicissitudes et les règles de leur jeu dans chaque société. Il appartient aux psychologues et aux sociologues de fournir tout l'appareil de ces définitions. Quant à ceux qui ont charge d'âmes, ils en feront usage et c'est même une condition de leur réussite. Mais ils seront, s'il leur plaît, auparavant nos meilleurs agents d'information pourvu que, dans cette part de leur tâche, ils apportent la même curiosité sans passion, le même renoncement à l'apologétique, à la parénèse,

---

1. Monsieur Gabriel Le Bras est professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, à l'Institut de Droit canonique de Strasbourg, à l'Institut des Études politiques, président de la section des Sciences religieuses à l'École des Hautes-Études (Sorbonne), membre du Comité exécutif du Centre d'études sociologiques. — Œuvres : *Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France*, t. I, 1942 ; t. II, 1945 (épuisés). Nombreux articles sur le même sujet, notamment dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*. — *Histoire des collections canoniques en Occident...* t. I, 1931 ; t. II, 1932. Nombreux articles sur le même sujet. — Études variées d'histoire de la théologie, du droit romain, de la culture humaniste et des arts. — Adresse : 3, place du Panthéon, Paris, FRANCE (Note de la rédaction).

que les professionnels de l'enquête qui, comme le signataire de cet article, entreprennent un examen complet, sans préjugé, des critères et des signes.

## I. DESCRIPTION DE LA VIE RELIGIEUSE

### *Définition et mesure des signes de la foi, de la morale et de la pratique*

Par vie religieuse, nous entendons l'adhésion de l'esprit, la soumission des conduites et l'hommage public à un Être divin. Pour un catholique : croyance aux dogmes, exercice des vertus, pratique sacramentelle et cultuelle. Foi, mœurs, observances, constituent donc l'essentiel : sans cette trilogie, point de catholicisme véritable. Ni la pure orthodoxie, ni la parfaite honnêteté, ni, surtout, la stricte assiduité ne saurait suffire.

Théologie et philosophie de chacun des éléments ont été faites dans ces dernières années avec une profondeur inconnue depuis les scolastiques. Nous avons sur l'acte de foi, la conscience morale et les finesses de la dévotion une précieuse littérature.

Ai-je à dire que des ouvrages comme ceux de W. James, de H. Delacroix, de Brunschwig, de l'Abbé Brémond, de J. H. Leuba éclairent nos voies ? Mais la psychologie individuelle et sociale de la foi, des mœurs et de l'observance a tenté peu de savants. Comment découvrir et apprécier dans un homme ou dans un groupe le contenu, la rectitude, la lucidité, la vigueur de la foi. Il est clair que cette vigueur peut varier dans une âme et se traduire par l'inquiétude autant que par la sérénité ; les exigences, le sérieux, la ferveur de la moralité ; la conception, la régularité, les qualités de la pratique ? Pasteurs, éducateurs, aumôniers consomment leurs jours au milieu de ces problèmes humains qu'ils résolvent avec leur sagesse, sans le secours d'une méthode rigoureuse. De temps à autre, quelque Universitaire, quelque clerc exigeant leur propose un rai de lumière.

Depuis vingt ans, nous remâchons ces difficultés et sur un point, le plus facile, nous avons dégagé quelques conclusions précises<sup>1</sup>. Décomposant les actes de la *pratique*, nous les avons classés en solennels, chroniques et continus. Les solennels — baptême, première communion, mariage, sépulture — suffisent à nombre de familles dont nous rangeons les membres sous l'étiquette de confor-

1. Dans l'*Introduction* signalée à la première note de cet article, où l'on trouvera la liste de nos monographies jusqu'à 1942.

mistes saisonniers ; les chroniques — messe dominicale, confession annuelle, communion pascale — sont accomplis par les « observants » ; les continus — messe quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle, communion fréquente, assistance aux petits offices — sont l'apanage des dévots. A l'intérieur de chaque catégorie, nous reconnaissons des types variés : par exemple, les délais du baptême, l'assiduité au catéchisme, la réception des derniers sacrements, mettent d'énormes différences entre les conformistes. Surtout, nous insistons sur la note psychologique, révélée par les attitudes et les propos.

La pratique de chaque personne peut donc être caractérisée. De nombreux documents, notamment les rapports des curés et les procès-verbaux de visites, tiennent déjà consignés beaucoup de traits des collectivités. Nous souhaiterions l'unification, sous une forme méthodique et simple, des questionnaires diocésains, qu'une préparation pédagogique mît le clergé en état de répondre avec exactitude, enfin, que des observations approfondies nous permettent de mieux connaître la qualité des actes<sup>1</sup>.

Cette inspection minutieuse nous amènerait à des conjectures sur la *foi*. Sujet trop délaissé par les psychologues, dont le regard prudent s'arrête au seuil de l'âme. On ne s'étonnera point de leur réserve : il y a des mystères insondables, des extrapolations impossibles, des interdits métaphysiques. Ridicule serait l'aliboron qui noterait sur vingt ou sur mille la foi des passants. Il est déjà si difficile de découvrir l'intensité d'une opinion<sup>2</sup>. Nous osons pourtant espérer des conjectures valides. Les voies d'accès ne font point défaut : la conversation, d'abord, où tant d'hommes se livrent volontiers, parfois à leur insu, souvent sans se connaître eux-mêmes<sup>3</sup>.

---

1. Ces requêtes ont été respectueusement présentées à l'épiscopat français, dont les dispositions sont très favorables. Il est possible que la réforme vienne de Rome, où l'on se préoccupe d'organiser une statistique générale de la Chrétienté.

Nous ne saurions trop insister sur l'absolue nécessité d'une classification des pratiquants *par sexe et par rang d'âge*, et du dénombrement par feu et par « profession ». Avec Stoetzel, nous pensons que la biologie n'explique point (disons : ne suffit point à expliquer) la variation des attitudes selon le sexe. Cfr. *La psychologie sociale et la théorie des attitudes*, dans les *Annales sociologiques*, 1941, 1-24. question fort étudiée aux États-Unis.

2. Plusieurs études américaines. Voyez en dernier lieu HADLEY CANTRIL, *The Intensity of an Attitude*, dans *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1946, p. 129-135. — Voyez encore L. E. THURSTONE and E. J. CHAVE, *The Measurement of Attitude*, Chicago, 1932, et l'ouvrage fondamental de J. STOETZEL (1943).

3. La conversation, sur un texte religieux, a été pratiquée par GIRGENSOHN, *Die seelische Aufbau des religiösen Erlebens. Eine religionspsychologische Untersuchung auf experimenteller Grundlage*, Leipzig, 1921, et par L. WIRWICKI, *La foi des éclairés*, Paris, 1939.



Comme il serait important que pasteurs et éducateurs fussent entraînés à ces colloques... Mettre en confiance, laisser dire, interroger adroitement, interpréter avec finesse : quel art merveilleux... On en a fait des traités et des sommes pour les confesseurs. Peut-être apprendrions-nous autant de Socrate : un lecteur des Dialogues reçoit des grâces d'intelligence <sup>1</sup>.

Encore que nous préférerions la souplesse de l'entretien à la sécheresse de l'écrit, convenons qu'un questionnaire bien rédigé peut susciter des confessions précises, réfléchies, d'intérêt majeur <sup>2</sup>. Même la simple réponse à une interrogation brève peut fournir une saisissante information <sup>3</sup>.

Cet effort de pénétration dans le plus intime de l'être bénéficie de bien des aveux publics. Le sujet peut fournir des preuves ou, pour le moins, de véhémentes présomptions : vocation ecclésiastique ou religieuse, ardeur de résistance ou de conquête, curiosité sympathique pour les choses religieuses <sup>4</sup>.

Les *conduites morales* ne prennent un sens religieux que si elles sont inspirées par la foi. Aussi faciles à dévisager que les pratiques,

---

1. Cette requête s'adresse aux supérieurs de séminaires et de noviciats, aux directeurs diocésains de l'Enseignement libre. Nous savons quelles intelligentes dispositions ont été prises à Paris et en d'autres lieux.

2. Voyez l'heureuse tentative de N. DE VOLDER, *Enquête sur la religion des intellectuels*, dans le *Bulletin de l'Institut de recherches économiques et sociales*, décembre 1946, p. 649-672. — On trouvera un intéressant questionnaire adressé à 600 athées, dans *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1932, p. 179-194. Principaux sujets : religion des parents, éducation et instruction de l'interpellé, modes et raisons de sa pratique ; époque, milieu, occasion, motifs, manière de la rupture ; attitude actuelle : discrète ou affichée, plus méfiante à l'égard de quelle Église ?

3. L'Institut français d'opinion publique vient de poser dans tous les pays ces trois questions : Croyez-vous en Dieu ? Croyez-vous en l'immortalité de l'âme ? Êtes-vous allé à un office dimanche dernier ou le dimanche précédent ? Conclusion : « La foi en Dieu est toujours plus répandue que la croyance dans l'immortalité de l'âme et ces croyances sont souvent indépendantes de la fréquentation des églises. » En France, les oui aux trois questions offrent les pourcentages respectifs : 66, 58, 37. Ce dernier chiffre me paraît fort au-dessus de la moyenne des assistants à la messe. Cf. *Sondages*, n° du 1<sup>er</sup> février 1948.

4. Nous avons amorcé la table des signes dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, en 1945, p. 277-306, sous le titre : *La vitalité religieuse de l'Église de France*. Voici la partie centrale du Sommaire : Signes de la foi : esprit d'entreprise (conquête, réforme, organisation) ; capacité de résistance (sacrifice de la vie, de la liberté, combats et refus) ; familiarité divine (recherches intellectuelles, relations affectives, consécration et affiliations) ; offrandes temporelles (libéralités pieuses, monuments). Preuves de moralités : mœurs familiales (stabilité des ménages, natalité, rapports domestiques) ; attitudes sociales (justice et charité) ; vie intérieure (caractère, sentiments intimes, sainteté).

elles sont aussi difficiles à caractériser que la croyance. L'enquête familiale dans un groupe nous apprend la structure des unions (mariage, concubinage ou stupre), le nombre de divorces et séparations de corps, les naissances légitimes et naturelles <sup>1</sup> ; à l'intérieur de la maison, souvent, elle révèle aux intimes, voire au public attentif le degré apparent du respect et des affections. L'enquête sociale fournit des données moins incontestables sur les vertus et les vices dominants d'une population : honnêteté dans les contrats, générosité pour les victimes de la guerre, esprit d'entraide <sup>2</sup>.

Où commence la vraie difficulté, c'est dans la supputation du rapport entre ces réalités visibles et l'inspiration religieuse, chez les pratiquants et même chez les indifférents qui portent l'héritage de cent générations chrétiennes. Nous avons proposé mainte suggestion <sup>3</sup> : ici encore, l'intelligence de l'observateur supplée la mathématique, mais elle bénéficierait de l'expérience des éducateurs.

## II. APPRÉCIATION DES FACTEURS QUI INFLUENCENT LA VIE RELIGIEUSE, INDIVIDUELLE OU COLLECTIVE

Quand les dispositions religieuses d'un groupe ou d'un individu auront été soigneusement observées, se posera un problème encore plus attachant que celui de l'analyse descriptive : quelles sont les causes probables ? Chaque cas devrait être scruté par de minutieux psychologues dont la curiosité explorerait tous les replis de l'être.

Cette exploration serait vaine si elle négligeait les *milieux* où le sujet s'épanouit <sup>4</sup>. L'une des saisissantes évidences de notre enquête est le partage *territorial* et *social* des pratiques. D'immenses régions, des classes de la population adoptent une attitude courante : observance ou conformisme saisonnier ; inclinent vers la dévotion ou la rupture. La carte que vient de publier avec mon concours, Monsieur l'Abbé Boulard, fait éclater cette opposition géographique <sup>5</sup>. Et toutes les statistiques accusent les oppositions sociales. Chacun de

1. Sur ces points, plusieurs travaux récents, notamment la bonne thèse de J. DESFORGES (Faculté de droit de Paris, 1946).

2. Plusieurs enquêteurs, notamment Son Exc. Mgr EVRARD, observent de près ces qualités. Une enquête sur la situation morale et religieuse en Belgique d'expression française (*Feuilles documentaires*), oct-nov. 1947, leur fait une juste place.

3. Dans l'article dont nous avons donné ci-dessus le sommaire.

4. Cas de la plupart des enquêtes, à commencer par celle de G. WUNDERLE, *Glaube und Glaubens-Zweifel moderner Jugend*, Düsseldorf, 1932.

5. *Cahiers du Clergé rural*, octobre 1947.

nous appartient à des milieux qui l'influencent profondément et la pluralité même de ces sollicitations exerce fort sa liberté <sup>1</sup>.

Nous pouvons concevoir une étude générale de l'influence des divers cadres où naît, s'alimente, s'infléchit la vie religieuse : nature et habitat, famille et cité, classe et profession.

Nous vivons sur des *terres* brûlantes ou glacées, parsemées ou privées d'églises, exposées à des dominations, à des servitudes, à des contacts d'une extrême variété. Nos logis nous retirent de la communauté ou nous y incorporent. L'action du milieu physique, géographique, ethnique, se fait sentir dès notre enfance. La ville propose une civilisation toute profane — théâtre, cinémas, dancings, cafés, associations, syndicats — peu favorable à la piété d'une masse, et aussi des cadres religieux — centres et cercles d'études, librairies, groupements avec leurs aumôniers — favorables à la création d'une élite. Naguère, le village n'offrait guère que des distractions religieuses ; aujourd'hui, l'église demeure, en quelques lieux retirés, le point de rencontres hebdomadaires ou fériales, mais rarement sans concurrence. Le bouleversement des bâtiments et des usages est un sujet inépuisable de méditation. Gardons-nous d'un jugement sommaire : chaque lieu appelle une étude. Par exemple le cinéma concurrence la pratique, compromet les mœurs et peut inquiéter la foi : compter les spectateurs (par catégories), observer leurs réactions immédiates, contrôler l'influence visible des films sur la tenue et les tics, la conversation et le langage. Le cinéma et la vie religieuse : sujet d'ouvrages scientifiques.

L'action de la *famille*, tous les auteurs, tous les gouvernements la mettent au premier plan, sachant qu'une famille bien liée où domine l'autorité de la mère, forme un conservatoire des traditions, qu'une famille désunie ou simplement dissociée favorise, loin de les réprimer, toutes les évasions. A côté des monceaux de thèses sur le régime juridique des personnes et des biens, où sont les bonnes monographies sur la famille vivante (ou moribonde) en chacune de nos régions et de nos couches sociales ? <sup>2</sup>

Une *classe* est rapprochée ou éloignée de l'Église par son éducation, ses modes et même son intérêt apparent : à la bourgeoisie élevée dans les établissements religieux, alliée aux forces conservatrices

1. Objet d'un chapitre du T. II de notre *Introduction* : L'homme dans son manoir.

2. L'Institut des Études politiques chercha à organiser cette enquête, reprenant et conjuguant les méthodes des écoles sociologiques françaises. — Sur les stades parcourus depuis cinquante ans par les études sur la famille, voyez Mirra KOMAROVSKY et Willard WALLER, dans *The American Journal of Sociology*, 1944, p. 443-451.



et dont une élite se sent attirée vers Dieu, s'oppose le prolétariat des usines, sorti de l'école laïque, insurgé contre les possédants - églisiens, enfin trop préoccupé de son existence corporelle pour songer au spirituel. Quel immense problème historique dans cette opposition !

Il y a des *professions* — libérales, industrielles ou agricoles — qui laissent la liberté dominicale et d'autres qui rendent impossible toute pratique régulière ou même qui détournent du surnaturel. Autant de catégories à déterminer, à scruter. Métallos, débitants, attendent leur enquêteur ! Le laboureur perdu dans un bocage vendéen ou breton rencontre peu d'objections rationalistes, de tentations charnelles, d'obstacles à la pratique dominicale. Qu'il devienne ouvrier d'usine et, tout de suite, il découvrira la contradiction marxiste, les occasions de plaisir, des conditions de travail et des modes de vie qui l'écarteront de l'église. Combien de métiers interdisent le repos dominical, combien exposent aux contacts insalubres pour la croyance et les mœurs chrétiennes !

Enfin, comment n'accorderions-nous pas une importance capitale aux *bouleversements du monde* ? Guerres et révolutions ébranlent tout l'ordre établi, les religions comme les gouvernements. Quiconque refuse de considérer ce spectacle avec une froide minutie renonce à comprendre son siècle et tous les siècles <sup>1</sup>.

### III. MOYENS DE CONNAÎTRE UN MILIEU DÉTERMINÉ

L'examen de chaque facteur prépare l'analyse d'un *cadre de vie* : atelier, village, quartier, collège offrent à l'observateur un domaine cerné.

Soit un collège secondaire ou un lycée de petite ville. Ne pourrait-on imaginer, n'a-t-on point déjà imaginé les notices individuelles, le *liber status animarum*, où chaque élève serait décrit ? On noterait d'abord ses actes publics et volontaires : assistance aux offices facultatifs, communions fréquentes, visites à la chapelle. Et surtout, sa tenue pendant tous les exercices : recueillie, distraite ou dissipée <sup>2</sup>. Déjà les attitudes fournissent de précieux indices sur la foi. Non point les seuls indices. Un maître avisé devine aux questions posées sur la religion, à certaines déclarations, à certains sourires, les doutes superficiels ou profonds.

Comment organiser avec toute la délicatesse et la discrétion in-

1. L'excessive confiance et le gémissement oratoire sont deux misères de l'Église.

2. Très difficile, car l'élève change chaque année de cadre.

dispensables cette enquête, au sens le plus plein du mot, psychologique ? C'est aux éducateurs de nous le suggérer. Ils sont à l'œuvre en tous pays, spécialement aux États-Unis, accumulant pourcentages et conclusions <sup>1</sup>. Pour nous en tenir aux plus récents travaux, Gilliland constate que sur 349 étudiants américains, il se trouve peu d'athées, mais que l'on croit à l'Église avec réserve, que la religion a peu d'influence sur la conduite, qu'il y a peu de changement au cours des études, peu de différences de pensée entre les sexes <sup>2</sup>. Les réponses obtenues par E. Nelson, de 3749 étudiants de collèges et universités, appartenant à des religions très diverses, attestent croyance en Dieu et faveur pour l'Église, influence de la religion sur la conduite, peu de fidélité dominicale <sup>3</sup>.

Loin de nous toute insinuation de mésestime pour si loyal et persévérant effort. Nous le croyons utile, éclairant. Mais nous dirons franchement nos objections, ou plutôt nos raisons de réclamer davantage <sup>4</sup>. Tout sondage est, par nature, instantané, fragmentaire, individuel, limité. Il isole quelques personnes, se borne à de rares questions. Notre rêve est de soumettre à *l'observation continue, complète, minutieuse des éducateurs*, un groupe entier, dont on recherchera toutes les attaches. On nous objectera la difficulté de trouver des observateurs, le risque de l'inquisition, le scrupule des publications indiscretes. Nous répondrons : observer est la fonction de tout éducateur et s'il ne sait la remplir, qu'on l'éduque lui-même ! L'inquisition est la fonction normale de tout savant et si l'on estime que l'examen des vies intérieures lui est interdit, supprimons la psychologie. La publication n'est indiscrete qu'aux mains de personnes grossières et indécates qui, par ces deux qualités, seraient incapables et indignes de toute recherche.

Un lycée, un collège offre une grande variété d'âmes et l'on y reconnaît bien des nuances dans le conformisme, l'observance ou la

1. Ils prospectent les trois enseignements : élémentaire, secondaire et supérieur. Le branle semble avoir été donné par J. MORSE et A. ALLEN, *The Religion of 126 College Students*, dans *Journal of Relig. Psychol.*, 1913, p. 175-194. Voyez encore : READ BAIN, *Religious Attitudes of College Students* (*American Journal of Sociology* 1937, p. 762-770). Nous n'avons pu consulter D. KATZ et F. H. ALLPORT, *Student Attitudes*, N. York, 1931 ; E. E. EMME, *A Study of the Adjustment Problem of Freshmen in a Church College*, thèse, Chicago, 1932.

2. A. R. GILLILAND, *The Attitude of College Students Toward God and the Church*, dans *Journal of Social Psychology*, 1940, p. 11-18.

3. Erland NELSON, *Student Attitudes Toward Religion*, dans *Genetic Psychology Monographs*, vol. 22, 1940, p. 323-424. Ces enquêtes universitaires peuvent être partiellement transposées au secondaire.

4. Il est probable que les artisans et les théoriciens du sondage seront d'accord avec nous.

dévotion ; des courants d'inquiétude ou de ferveur ; des variations graves que le développement physique, un deuil ont déterminées <sup>1</sup>.

Il sera plus intéressant encore de rechercher les *causes* des attitudes collectives et individuelles. Chaque élève mérite un examen complet.

Certaines *natures* paraissent insensibles au divin <sup>2</sup> ; certaines crises intellectuelles ou morales paraissent accidentelles. En combien de cas, la société est-elle irresponsable des options ?

La *famille* a mis sa marque, inclinant par tradition et coutume, exemple et paroles, à une attitude précise <sup>3</sup>. On s'informerait donc des agents, des formes, des degrés de la religion domestique (et non par une simple question à l'interpellé).

Peu de collègues présentent une véritable homogénéité. Des compagnies de promenade ou de jeu s'établissent par affinités, renforçant les particularismes religieux, géographiques, sociaux : on fera grande attention à ces coteries.

Enfin, l'*établissement* a sa grande part de responsabilité. Il dispose à la piété ou à la froideur par ses règlements, ses enseignements, son personnel, son gouvernement. Ceux qui ont été conduits d'office chaque matin à la chapelle, condamnés au chant de cantiques médiocres ou niais, se rappellent sans délices tant d'heures profanes. Si le cours de religion est ennuyeux et archaïque, le maître d'étude sans prestige et la direction molle, la Providence ne saurait suppléer tant d'esprits défaillants. Au contraire, un régime discret, une apologétique vigoureuse, des maîtres réservés et bons, sous une direction éclairée, disposent en faveur du christianisme <sup>4</sup>.

Pour l'analyse de la *paroisse urbaine* ou *rurale*, nombre de questionnaires ont été proposés, que nous ne saurions résumer en cet

---

1. V. JONES étudie les changements au cours de quatre années de collège universitaire dans *Journal of Educat. Psychol.*, 1938, p. 17-25 et 114-134. Ces problèmes de variations au cours de la vie ont suscité toute une littérature en Amérique.

2. Il y aurait toute une étude à faire sur ces dispositions natives ou enfantines, rarement indépendantes du milieu. — Nous ne pouvons que signaler les vastes problèmes du tempérament, des tendances, du caractère. Ce dernier point, très étudié depuis quelques années. Voyez notamment les ouvrages de BURLOUD (1942). Le SENNE (1945).

3. Plusieurs enquêtes américaines sur cette influence familiale. F. K. SHUTTLEWORTH, en 1927, calcule la corrélation. C. W. TELFORD attribue la meilleure part à la mère. *Journal of Social Psychology*, 1934, p. 1921-1928.

4. Nous avons eu en vue les collègues religieux de jeunes gens. Bonne part de nos remarques sont extensibles aux jeunes filles (on sait le magnifique effort d'un certain nombre de directrices d'instituts secondaires). Peut-être les aumôniers de lycée trouveront-ils dans nos pages quelques suggestions. De tous, nous attendons mille fois plus que nous ne leur offrons.



article <sup>1</sup>. Une connaissance précise de la terre et des hommes, des modes de vie et des contacts ; un relevé complet des actes du conformisme saisonnier, de l'observance et de la dévotion ; une psychologie des attitudes ; une incursion dans la piété domestique et vicinale permettent de définir l'état présent. L'histoire locale, l'analyse des cadres religieux et administratifs, de la structure sociale, des propagandes contradictoires, des influences dominantes, révéleront les causes. Enfin, la stabilité, la fécondité, la paix des familles ; l'honnêteté dans les contrats, la générosité envers le prochain, les statistiques électorales et judiciaires attesteront les conséquences.

Oserions-nous demander à ceux qui, dans les paroisses et les collèges, ont charge d'âmes, de préciser la méthode d'enquête et de formuler leurs premières conclusions ?

Notre méthode comporte trois démarches : définition et mesure des signes de la foi, de la morale, de la pratique ; appréciation des facteurs historiques, physiques, intellectuels, sociaux, qui déterminent tout état individuel ou collectif ; moyens de connaître profondément un milieu déterminé : ville ou village, collège ou lycée.

Quant aux observations déjà faites, il nous serait bien avantageux de recevoir quelques monographies de paroisses ou d'établissements, dont nul ne pourra deviner le nom et qui ne livreront aucun nom de personne. Voici les problèmes que nous proposons aujourd'hui :

*Pour un collège :*

1. Quels sont les meilleurs indices de la pratique, de la moralité, de la foi des collégiens ?
2. Comment peut-on les observer avec délicatesse et avec méthode pendant toute la durée des études ? quels sont, en chaque lieu, les observateurs qualifiés ?
3. Comment relever les influences de la famille, des compagnons, de tel maître ou aumônier ?
4. Quelles conclusions paraissent déjà acquises sur les élèves d'une institution, d'une division ?
5. Voudrait-on entreprendre l'histoire d'une classe pendant quelques années ou d'un groupe d'élèves contemporains pendant toute la durée des études ?
6. Quelles sont les raisons de croire et les objections les plus courantes ? Voudrait-on rédiger quelques observations sur des

---

1. Nous en avons proposé plusieurs dans la *Revue d'histoire de l'Église de France* ; M. l'abbé BOULARD avec grande autorité, en a expérimenté, d'autres ; *Économie et Humanisme* a dessiné un diagramme très précis.

mouvements individuels ou collectifs de la simple observance à la dévotion ou, inversement, de la religion à l'indifférence ?

7. Quels sont les rapports, certains ou probables, entre foi, pratique et moralité ?

*Pour une paroisse.*

1. Quels sont, à votre avis, les meilleurs indices de l'état religieux d'une population, urbaine ou rurale ?

2. Les procédés les plus commodes et les plus sûrs pour le relevé de ces indices chez chacun des habitants ?

3. Dans votre paroisse, combien d'hommes, combien de femmes, au-dessus de 14 ans, assistent ordinairement à la messe ; combien font les Pâques ?

4. Pourriez-vous classer ces pratiquants réguliers et aussi les dévôts, les conformistes saisonniers (définis ci-dessus), enfin les détachés, d'après les principales professions (à la campagne : grands et petits fermiers, ouvriers agricoles, artisans, commerçants, etc.).

5. Combien d'enfants de 1 à 5 ans sont baptisés ou non-baptisés ; combien de mariages et d'enterrements religieux ou purement civils pendant les cinq dernières années ?

6. Comment expliquer la situation présente ? Géographie, ethnographie, histoire ; structures sociales ; organisation ecclésiastique ; influences personnelles ou collectives ; contacts ; bouleversements actuels du monde.

7. Conséquences de l'état religieux sur la vie : familiale (mariage et union libre, divorce et séparation de corps, natalité et avortement) ; sociale (honnêteté ou fraude dans les affaires, esprit d'entr'aide ou égoïsme, indulgence ou malice) ; politique (civisme ou révolte, opinions révélées par les scrutins depuis cinq ans). Considérer pour chaque rubrique, l'attitude des diverses catégories de chrétiens. Par exemple : 20 familles ayant plus de 5 enfants, dont 10 dévotes, 5 observantes, 4 de simple conformisme, une détachée de toute religion (marquer la catégorie de chacun des deux époux, s'il y a discordance).

8. Attitude des non-pratiquants envers l'Église.

9. Raisons ordinaires de croire et objections les plus courantes selon les milieux.

Nous savons que la rédaction des réponses exige beaucoup de temps et de méditation. Que l'on nous adresse sans longs délais les premières observations qui nous permettraient de proposer des questionnaires complets et de choisir dans les résultats de nos propres enquêtes ce qui conviendrait le mieux aux lecteurs-collaborateurs de *Lumen Vitae*.

# Influence of Environments on Religious Life

## *Introduction to the investigation*

by Gabriel LE BRAS

*Professor of Law of the University of Paris,  
President of the Section of Religious Knowledge of the School of Higher Studies  
(Sorbonne)*<sup>1</sup>

---

In the gigantic drama being played out in the consciences of civilised societies, religion shares the principal part with economics and politics. We all know that in the centre of the stage two conceptions of the world are fighting it out, not without grandeur: materialism and spirituality. But do we know how to gauge the strength of the armies facing each other? How many pastors have any analytical knowledge of their flocks? Dioceses, parishes, colleges, form little kingdoms upon which anyone feels competent to pass judgement, but which few have examined scientifically.

A scientific examination implies an analysis of the religious life in these communities and of the methods of enquiry employed; it implies also an analysis of the general causes of its vicissitudes, and the rules governing the working of these causes in each society. It is for the psychologists and sociologists to provide the framework for this analysis. Those who have the care of souls will make use of it, and that is, indeed, a condition of its success. But they can, if they will, be first of all our best sources of information, provided that they bring to this part of their task the same spirit of disinterested enquiry, the same avoidance of apologetics and of persua-

---

1. M. Gabriel LeBRAS is Professor of Law of the University of Paris, of the Institute of Canon Law at Strasburg, of the Institute of Political Studies, president of the Section of Religious Knowledge of the School of Higher Studies (Sorbonne), member of the executive committee of the Centre of Sociological Studies. — Works: *Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France* — *Histoire des collections canoniques en Occident...* t. I, 1931; t. II, 1932. Numerous articles on the same subject. — Various studies of the history of theology, of roman law, humanist culture and the arts. — Address: 3, place du Panthéon, Paris, FRANCE (Editor's note).



sion as that in which professional research workers like the writer of this article undertake their impartial examination of the evidence and indications.

# I

By religious life we understand adherence in spirit, obedience in conduct, and public homage, to a divine Being. For a Catholic : belief in dogma, practice of the virtues, and sacramental and religious duties. Faith, manners, observance, are thus the essential trio without which there can be no true Catholicism. Neither orthodoxy in itself nor perfect uprightness, nor, above all, outward observances only, would suffice.

Of late years theology and philosophy in all its branches have been studied with a thoroughness unknown since the scholastics. We have a valuable literature on the subject of the action of faith, moral conscience, and the fine points of devotion. Need I mention how our way is illuminated by works like those of W. James, H. Delacroix, Brunschwig, the Abbé Brémond, J. H. Leuba ? But the individual and sociological psychology of faith, manners and observance has tempted few of the learned. How can we find out and form an estimate of the substance, rectitude, lucidity and vigour of the faith in one man or in a group ? It is obvious that this vigour may vary in a soul and show itself as much by restlessness as by calm. How can we judge of the claims, importance, fervour, of morality ? the notion, regularity, qualities, of practical observance ? Pastors, educationalists, chaplains, spend their days in the midst of these human problems and deal with them by the light of their own wisdom without the help of any systematic method. From time to time, some member of a University, or some conscientious cleric, bestows a ray of light upon them.

For twenty years we have ruminated on these difficulties and have come to some conclusions on one point, the simplest one<sup>1</sup>. Splitting up the component parts of *religious practice*, we have classed them under the heads of Occasional, Periodical, and Continuous. *Occasional* : Baptism, First Communion, Marriage, Burial, are sufficient for a number of families whose members we describe as Seasonal believers. *Periodical* : Sunday Mass, Annual

---

1. In the *Introduction* mentioned in the first note of this article where will be found a list of our monographs up to 1942.

confession, Easter communion, are carried out by the «faithful». *Continual* : Daily, weekly, or monthly Mass, frequent communion, assistance at the minor offices of the Church, are prerogatives of the devout. Inside each category there are various subdivisions of types ; for instance, delayed baptisms, attendance at catechism classes, the reception of the Last Sacraments ; all create vast differences between believers.

We insist above all on the psychological approach, as revealed by the attitude and conversation of interviewers and interviewed.

Each person's practice can then be classified. Numerous documents, particularly the reports from parish priests and verbatim statements of visits, already sent in furnish much matter for the records. We should like to see drawn up a standard form of a simple and methodical questionnaire for use in dioceses, the clergy being instructed beforehand how to reply with precision, so that their reasoned observations will enable us to gain a better estimate of the quality of the records <sup>1</sup>.

This meticulous investigation would lead on to conjectures about *faith*. This subject is too much neglected by psychologists, whose careful scrutiny stops at the threshold of the soul. There is no reason for surprise at their reluctance : they are confronted with unfathomable mysteries, impossible crosscurrents, metaphysical inhibitions. Ridicule would be the lot of the «conceited jackass» who took notice of the faith of the man in the street, either in his twenties or in his thousands. As it is, there is great difficulty in fathoming the depth of public opinion <sup>2</sup>. All the same, we may hope to make some useful conjectures. Methods of approach are not wanting : first of all, *conversation*, in which people so often give themselves away freely, sometimes unconsciously,

---

1. These petitions have been respectfully presented to the French Episcopate, whose dispositions were found to be most favorable. It may be that the reform will come from Rome, where there is a preoccupation to organize the general statistics of christianity.

We cannot insist too much on the absolute necessity of a classification of sex and age. With Stoetzel, we think that biology does not explain (or shall we say, is not sufficient to explain) the difference of attitudes according to sex. See *La psychologie sociale et la théorie des attitudes*, dans les *Annales sociologiques*, 1941, 1-24, question much studied in the United States.

2. Several American studies. Consult HADLEY CANTRIL, *The Intensity of an Attitude*, *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1946, p. 129-135. — Consult also : L. L. THURSTONE and E. G. CHAVE, *The Measurement of Attitude*, Chicago, 1932, and the fundamental work of STOETZEL.

often without having any selfknowledge<sup>1</sup>. How advantageous it would be were clergy and teachers to be drawn into such talks, to set the ball rolling, to ask leading questions, to explain with tact! What an art it is: Treatises and compendiums have been written for confessors. We could perhaps learn a good deal from Socrates: a reader of the Dialogues receives graces of understanding.

Although we should prefer the elasticity of conversation to the rigidity of the written word, a wellthought out *questionnaire* can evoke confessions which are to the point, the result of reflection, and of great interest<sup>2</sup>. Even a simple answer to a direct question can provide striking information<sup>3</sup>.

This attempt at penetrating the inner depths of being profits by many public confessions of faith. The subject can provide proofs, or at any rate, strong presumptions: ecclesiastical or religious vocations, fervour in resistance or conquest, a sympathetic enquiry into religious matters<sup>4</sup>.

1. Conversation on a religious text has been practised by GIRGENSOHN, *Die seelische Aufbau des religiösen Erlebens. Eine religionspsychologische Untersuchung auf experimenteller Grundlage*, Leipzig, 1921, and by L. WITWICKI, *La foi des éclairés*, Paris, 1939.

2. Read the excellent attempt made by N. DE VOLDER, *Enquête sur la religion des intellectuels*, *Bulletin de l'Institut de recherches économiques et sociales*, décembre 1946, p. 649-672. — One will find an interesting series of questions addressed to 600 atheists in *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1932, p. 179-194. — Principal subjects: religion of parents, education and instruction of those questioned, manner and reasons of the practice; period, environment, occasion, motives, manner of break; present attitude: discreet or public, more diffident with regard to which Church?

3. The French Institute of Public Opinion has lately asked three questions in every country: Do you believe in God? Do you believe in the immortality of the soul? Were you at a religious service last Sunday or the Sunday before? Conclusion. Belief in God is more widespread than belief in the immortality of the soul and these beliefs are often independant of Church going. In France, the answer in the affirmative to the three questions gives the following percentages: 66, 58, 37. The last number seems far above the average of those who assist at Mass. See *Sondages*, Februari 1948.

4. We have begun a table of signs in the *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1945, p. 277-306, under the title: *La vitalité religieuse de l'Église de France*. Here is the central part of the summary: Signs of faith: spirit of enterprise (conquest, reform, organisation); capacity of resistance (sacrifice of life, of liberty, combat, refusal); divine familiarity (intellectual research, affective relations, consecrations and affiliations); temporal offerings (pious generosities, monuments); proofs of morality: family morals (stability of homes, births, domestic relations); social attitudes (justice and charity); interior life (character, intimate sentiments, holiness).



*Moral conduct* does not take on a religious character except when inspired by faith. As easy to analyse as religious practices, it is as difficult to classify as is belief. Enquiry as to the family life of a group will teach us the structure of their unions (marriage, concubinage, or immorality), the number of divorces or separations, legitimate or natural births<sup>1</sup>; often at home the apparent depth of respect and affection is revealed to intimates, if not to public notice. Social enquiry furnishes less indisputable data on the dominant virtues and vices of a people: integrity in business, generosity for war victims, spirit of mutual help<sup>2</sup>.

Where the real difficulty begins is in the calculation of the connection between visible realities and religious inspiration, with believers and also with the indifferent who are the heirs of a hundred Christian generations. We have put forward many suggestions<sup>3</sup>: here again, the knowledge of the trained observer supplies the framework, but it would be greatly helped by the experience of the teaching profession.

## II

When the religious dispositions of a group or of an individual have been carefully scrutinised, there arises an even more pressing problem than that of descriptive analysis. What are the probable causes? Each case should be examined under the magnifying glass by psychologists whose curiosity will lead them to explore every nook and cranny of being.

This scrutiny would be vain were it neglect the *circumstances* which affect the subject of it<sup>4</sup>. One of the salient points of our enquiry is the *territorial* and *social* surroundings of religious practices. In immense regions, classes of the population adopt the attitude of going with the stream: a seasonal observance or conformity; they lean towards the allurements of rupture. The map

---

1. On these points, several recent works, notably a good thesis by J. DESFORGES, Paris, 1945.

2. Several investigators notably His Grace Mgr EVRARD observed these qualities very closely. Investigation on the moral and religious situation in Belgium where French is spoken (*Feuilles documentaires*, oct.-nov. 1947) give them a deserved place.

3. In the article of which we have given above the summary.

4. Case of most of the enquiries beginning with that of G. WUNDERLE: *Glaube und Glaubenszweifel moderner Jugend*, Düsseldorf, 1932.

which M. l'Abbé Boulard has just published with my help, brings out this geographical contrast<sup>1</sup>.

And all the statistics bear out the social cleavage. Each one of us is deeply influenced by his environment and has been moulded by many different factors<sup>2</sup>.

A comprehensive study should be undertaken of the way in which various influences bear upon religious life to bring it to birth, to nourish and mould it : disposition and habitat, family and city, class and profession.

We live in torrid or arctic zones, in lands plentifully or sparsely supplied with churches, either under a free government or in servitude, open to an extreme variety of contacts. Our homes are either isolated from the community or embedded in it. From infancy we are subject to our *physical, geographical* or *ethnical* environment. In the town an entirely profane civilisation is uppermost — theatres, cinemas, dancing halls, cafés, clubs, trades unions, not at all conducive to the piety of the masses. There are also religious bodies, centres and circles for study, libraries, sodalities with their chaplains, favourable to the creation of a select few.

Not long ago, the village offered no entertainments except religious ones : today, even, in some isolated places, the church remains the rallying place for weekly or holiday meetings, but is seldom without a rival. The destruction of buildings and customs is inexhaustible matter for meditation. We must guard against rash judgements : each place requires separate study. For instance, the cinema is a rival to religious practice creates bad manners and may be detrimental to faith : count the frequenters (in categories), observe their immediate reactions, register the visible influence of the films on fashions and habits, conversation and language. The cinema and the religious life : there is a good subject for scientific investigation !

Every author, every government, gives the *family* the chief place, knowing that a family which is united or dominated by the mother's authority forms a store house of traditions, while one which disunited or simply scattered favours rather than represses escape from them. There is a whole heap of these on the juridical management of persons and goods ; where are the good monographs on the subject of the family, living or moribund, in different regions and social strata ?<sup>3</sup>

1. *Cahier du Clergé rural*, October 1947.

2. Subject of a chapter of T. II of our *Introduction : L'homme dans son manoir*.

3. Institute of Political Studies seeks to organise this investigation, taking up

A *class* is drawn to or sundered from the Church by its education, ways of life and even its chief interests; to the middle class brought up in religious establishments, allied to the conservative forces and in which a select few feel drawn to God, is opposed the proletariat of the workshops coming from secular schools, revolting against wealthy churchgoers, too preoccupied with their bodily wants to have time for spiritual things. What an immense historical problem lies in this rivalry!...

Among the *professions* and industrial and agricultural employments, some allow free time for churchgoing, and others render religious practices impossible, while some even discountenance them. More categories to be sorted out and scrutinised: mechanic, shopman, carter, each awaits his investigator! The labourer in the depths of a Vendéen or Breton wood does not encounter many rationalist arguments, temptations of the flesh or obstacles to churchgoing. Then he goes into a factory and is all at once introduced to Marxist denials, opportunity for entertainment, conditions of work and ways of life which are inimical to the Church. How many employments there are which take no account of Sunday rest, and how many which lead to contacts detrimental to faith and Christian morals.

Finally, why should we not acknowledge the capital importance of *world upheavals*? Wars and revolutions are destructive of all established order, religious as well as governments. Whoever shuts his eyes to this and refuses to study it impartially fails to understand his own age and every age<sup>1</sup>.

### III

The examination of each factor is preparatory to the analysis of a *framework of life*: workshop, village, district, college, all present the researchworker with a section.

Take a secondary school or the high school of a small town. Could one not imagine, has one not already imagined, the individual entries, the *liber status animarum*, in which each pupil would be described?<sup>2</sup> First, one would set down his public and voluntary

---

again and conjugating the methods of French sociological schools. Distance covered during fifty years by the study of the family, see Mirra KOMAROVSKY, and Willard WALLER, *The American Journal of Sociology*, 1944, p. 442-452.

1. Excessive confidence and oratorical mourning are two miseries of the Church.

2. Very difficult, as each year the pupil changes class.



actions : frequency of communions, visits to the chapel. Particularly noting his bearing at all these exercises : recollected, distracted or inattentive. Already, these attitudes supply valuable indications for our study of beliefs. Not the only indications. A clever master will judge from questions on religion, from certain remarks, from smiles, where there are doubts either superficial or profound.

How could such an enquiry which would be psychological in the full sense of the word be organised with the tact and discretion requisite ? It is for educationalists to tell us. They are at work in every country, especially in the United States, collecting percentages and result<sup>1</sup>. To give us an idea of the most recent of these, Gilliland estimates that among 349 American students there were to be found few atheists, but that belief in the Church was not wholehearted, that religion had very little influence over conduct, that there were few differences in the various classes nor between the sexes<sup>2</sup>.

The answers obtained by E. Nelson from 3,749 students in colleges and universities, belonging to very diverse religions, showed belief in God and approval of the Church, an influence of religion over conduct, little fidelity to Sunday observance<sup>3</sup>.

Far from wishing to decry such loyal and persevering effort, we think it to be useful and enlightening. But we will state our objections frankly, or rather, our reasons for wishing to go further<sup>4</sup>. Every such investigation is by its very nature momentary, fragmentary, individual, limited. It isolates certain persons, is confined to a few questions. Our dream is to subject an entire group to an *observation which would be continuous, complete, meticulous, undertaken by the teachers*, and applied to each member of the group.

A high school or a college furnishes a great variety of souls and

---

1. They prospect the three levels : elementary, secondary and superior. The impulse seems to have come from J. MORSE and A. ALLEN : *The religion of 126 College Students*, *Journal of Religious Psychology*, 1913, p. 175-194. — See also : READ BAIN, *Religious Attitudes of College students* (*American Journal of Sociology*, 1927, p. 762-770). We have not been able to consult D. KATZ and F. H. ALLPORT, *Student Attitudes*, N. York 1931 ; E. E. EMME, *A Study of the Adjustment Problem of Freshmen in a Church College*, Chicago, 1932.

2. A. E. GILLILAND, *The Attitude of College Students toward God and the Church*, *Journal of Social Psychology*, 1940, p. 11-18.

3. Erland NELSON, *Student Attitudes toward Religion*, in *Genetic Psychology Monographs*, vol. 22, 1940, p. 323-424. The university investigations may be partially transposed to the secondary.

4. It is probable that the artisans and theorists of this sounding are in accord with us.

many shades of opinion in belief, observance or devotion ; cross currents of restlessness or fervour ; variations serious in themselves which physical development, mourning, or a chance meeting have brought about<sup>1</sup>.

It will be more interesting still to seek out the *causes* of both collective and individual attitudes. Each pupil deserves a complete examination.

Some *natures* seem to be insensible to divine things<sup>2</sup>; some intellectual or moral crises appear to be accidental. In how many cases is not society responsible for the choice of the individual ?

The *family* has set its stamp, given the mind a definite bend by its tradition and customs, example and words<sup>3</sup>. It is therefore necessary to be cognisant of the agents at work, the form and degree of the religion of the home (and not to be content with merely putting a question to this effect).

Few *colleges* present a true homogeneity. Cliques for walks or games form themselves by affinities, and these strengthen the differences of religion, geography, social upbringing : great attention must be paid to these groups. In each division, in each class, there are dominant influences caused by masters or fellow pupils : why, how do they come out ?

Finally, the *institutions* themselves play a large part. They encourage piety or the reverse by their regulations, the teaching, the personnel, the governing body.

For the analysis of the urban or rural *parish*, many questionnaires have been proposed, which we have no room to summarise in this article<sup>4</sup>. An exact knowledge of the country and of the people, of their ways of life and contacts ; a complete summary of seasonal acts of believers, of the faithful and of the devout ;

1. W. JONES studies the changes in the four years course of university training in *Journal of Educational Psychology*, 1938, 17-25, 114-134. These problems of changes during life have given rise to an abundant literature in America.

2. Quite a study could be made of these dispositions native or infantile which are rarely independant of environment. — We can only note the vast problems of temperament, tendencies, charachter. This last point well studied lately. See the works of BURLOUD (1942), LE SENNE (1945).

3. Several American investigations on this family influence. F. K. SHUTTLEWORTH, 1927, calculates the correlation. C. W. TELFORD attributes the great part to the mother. *Journal of Social Psychology*, 1934, p. 1921-1928.

4. We have proposed several in the *Revue d'histoire de l'Église de France* ; M. l'Abbé BOULARD with his great authority has experimented with others ; *Économie et Humanisme* has drawn a vary accurate diagram.

a psychology of their attitude ; an incursion into domestic piety and that of the neighbourhood, will all give an idea of the present situation. Local history, analysis of the religious and administrative bodies, of the social structure, of adverse propaganda, of dominant influences, will reveal the underlying causes. Finally, the stability, fecundity, peace in the families ; integrity in business, generosity towards neighbours, electoral statistics and those of the law will provide results.

Dare we ask those who have the charge of souls in parishes, colleges, to define the method of enquiry and draw up their preliminary conclusions ?

Our method combines three ways of procedure : definition and estimate of signs of faith, morals, religious practice ; consideration of the historical, physical, intellectual, social, factors which go to form each individual or collective stage ; ways of really gaining accurate knowledge of a particular locality : town or village, college or school.

As for the surveys that have already been made, it would be very helpful for us to receive some monographs from parishes or establishments, the names of which no one need know and no names of individuals need be given.

These are the questions which we suggest from now on.

*For a college :*

1. What are the best indications of the religious practice, morals, faith of the students ?
2. How could they be observed with tact and method during the whole course of studies ? Who are qualified observers in each place ?
3. How can the influence of families, companions, particular master or chaplain be judged ?
4. What conclusions have already been come to regarding the pupils of an institution or division ?
5. Could the history of a class be undertaken over several years or of a group of pupils during the whole course of their studies ?
6. What are the most common reasons for belief or for incredulity ? Would it be possible to record some observations concerning individual or collective movements from purely outward observance to real devotion, or the reverse, from religion to indifference ?
7. What is the connection, certain or probable, between faith, practice and morality ?



*For a parish.*

1. What are, in your opinion, the best indications of the religious state of the residents, either urban or rural ?

2. What would be the easiest and most effective means of collecting this information from each resident ?

3. In your parish, how many men, how many women, above the age of 14, attend Mass ; how many make their Easter duties ?

4. Could you classify these practising Catholics, and also the devout, the seasonal believers (as described above), finally the indifferent, dividing them into the principal professions (in the country : large and small farmers, agricultural workers, artisans, shopkeepers, etc.) ?

5. How many children from 1 to 5 years are baptised or non-baptised ; how many marriages and burials have taken place, either religious or purely civil during the last five years ?

6. What explanation can you give of the present situation ? Geographical, ethnographical, historical ; social structure ; ecclesiastical organisation ; personal or group influences ; contacts ; the present upheaval in the world.

7. Consequences of the religious state in family life (marriage and concubinage, divorce and separation, births and abortions) ; social (honesty or fraud in business, spirit of mutual aid or selfishness, leniency or malice) ; politics (citizenship or revolt, opinions shown by the ballots over a period of five years). The attitude of the different categories of Christians to be taken into account for each section. For example : 20 families having more than 5 children, of which 10 are devout, 5 faithful, 4 simply believers, one with no religion (note the category of each of the couples, if they differ).

8. The attitude of unbelievers towards the Church.

9. Ordinary reasons for belief and the most usual objections of the average person.

We realise that the drawing up of the answers will take a great deal of time and thought. We should be glad if the first remarks could be sent us without much delay so that we can draw up some complete questionnaires and choose from the results of our own enquiries those which would be most suitable for the reader-collaborators of *Lumen Vitae*.

---

# Détresse physique et morale des Lithuaniens au pays ou en exil

par Son Excellence Monseigneur Vincent PADOLSKIS

*Évêque titulaire de Laranda,*

*Administrateur apostolique de Vilkaviškis (Lithuanie)* <sup>1</sup>

---

## I. LES INVASIONS SUCCESSIVES DE 1940 A 1944

La Lithuanie est le poste le plus avancé du catholicisme au nord de l'Europe. Avant l'occupation de 1940, la vie religieuse y était florissante.

Il y avait six évêchés (Vilnius, Kaunas, Vilkaviškis, Kaisiadorys, Panevėžys, Telsiai). De plus, un prélat était préposé au territoire de Klaipėda (Memel). En tout, la Lithuanie comptait 800 paroisses et 1.600 prêtres.

Quatre séminaires (Vilnius, Kaunas, Telsiai, Vilkaviškis) préparaient au sacerdoce des jeunes gens dont le nombre total se situait aux environs de 850.

L'université de Kaunas avait une faculté de théologie. Les lycées et les écoles catholiques étaient nombreux.

---

1. Né à Virbalis (Lithuanie) le 21 avril 1904, Son Exc. Mgr PADOLSKIS conquiert le grade de docteur en philosophie en 1925 à Rome (Université Grégorienne), celui de docteur en théologie en 1930 à Fribourg (Suisse), celui de candidat-docteur en Écriture Sainte en 1932 à Rome (Institut Biblique). De 1932 à 1938, il enseigne l'Écriture Sainte au grand séminaire de Vilkaviškis (Lithuanie) ; de 1938 à 1941, il fut professeur du Nouveau Testament à la Faculté de théologie de l'Université Vytautas le Grand à Kaunas. En 1940, il fut nommé évêque titulaire de Laranda et auxiliaire de l'évêque de Vilkaviškis. De 1941 à 1944, il enseigna de nouveau l'Écriture Sainte au grand séminaire de Vilkaviškis. Depuis 1947, il est administrateur apostolique de Vilkaviškis et vit en exil à Ratisbonne. — Œuvres : *Šventoji Teresė Vaikelio Jėzaus* (Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus), Chicago, Marijonai, 1927. — *L'idée du sacrifice de la croix dans l'épître aux Hébreux*, Vilkaviškis, 1936. — *Kelionė į Šventąją Žemę* (Voyage en Terre Sainte), Marijampolė, Marijonai, 1937. — *Kristaus Kunigystė* (Le sacerdoce du Christ), Marijampolė, Marijonai, 1940. — Adresse : Alter Kornmarkt, 7, Regensburg, ALLEMAGNE (Note de la rédaction).

La presse catholique était avantageusement représentée par divers journaux et revues et par une foule de livres.

Qu'est devenu ce petit pays ? Les lignes suivantes l'exposeront avec sobriété et objectivité.

### I. *Première occupation soviétique (1941).*

Le 10 octobre 1939, la Russie imposait à la Lithuanie un pacte d'assistance mutuelle, qui reconnaissait à la Russie le droit d'entretenir des garnisons militaires en Lithuanie. Le 14 juin 1940, les Soviets exigeaient la constitution d'un gouvernement soi-disant « capable » d'assurer l'exécution de cet accord et manifestaient leur intention d'occuper immédiatement les endroits les plus importants de la Lithuanie. Ils se présentèrent comme les libérateurs du peuple opprimé par la « dictature » du gouvernement nationaliste.

Aussitôt, ils s'immiscèrent dans l'administration du pays. Ils chargèrent M. G. Dekanozov, leur représentant, de constituer un gouvernement composé de patriotes dont la présence donnerait le change au peuple, et d'une majorité communiste entièrement soumise à Moscou. Bientôt les cadres administratifs se trouvèrent occupés par des communisants.

Les 14 et 15 juillet eut lieu un simulacre d'élections qui devaient aboutir à un Parlement fantoche : une seule liste était présentée ; les candidats étaient, en majorité, communistes. Les Parlements des pays baltes, réunis le 21 juillet, votèrent l'incorporation des trois pays dans l'Union soviétique. Celle-ci « accéda » au désir de ces peuples.

Le 12 janvier 1941, le peuple fut appelé à élire les députés au Soviet suprême et au conseil des nationalités de l'U. R. S. S. Ces élections furent aussi « libres » que les précédentes.

Politiquement asservie à la dictature soviétique, la Lithuanie allait bientôt en subir les conséquences dans l'ordre des valeurs *humaines* et, plus spécialement, dans celui des valeurs *religieuses*.

Les étapes de la nationalisation se succédèrent presque sans intervalle.

Le 26 juillet 1940, les banques et l'industrie lourde furent nationalisées ; le 2 août, les entreprises commerciales et industrielles furent soumises à la surveillance et au contrôle des agents soviétiques.

Le 5 août 1940, la terre fut proclamée propriété de l'État, les paysans n'ayant plus droit qu'à la jouissance de leur bien jusqu'à 30 hectares.

Le 6 août 1940, les entreprises commerciales et industrielles employant plus de 20 employés sont nationalisées, par la suite celles employant plus



de 5 employés. La nationalisation s'étendit aux compagnies d'assurances, de transports, aux blanchisseries, teintureries, aux cinémas, théâtres, cliniques, laboratoires, hôpitaux, pharmacies, imprimeries, librairies, etc...

Le 24 septembre 1940 eut lieu la confiscation des biens de toutes les personnes qui s'étaient réfugiées à l'étranger et de toutes celles qui, résidant à l'étranger, n'étaient pas rentrées à cette date.

Le 27 septembre 1940, nationalisation de toutes les entreprises commerciales privées dont le chiffre d'affaires dépassait 150.000 litas (1.500.000 francs).

Le 31 octobre 1940, nationalisation des maisons particulières d'une superficie supérieure à 220 mètres carrés dans les villes et à 170 mètres carrés dans les campagnes.

Suivit la nationalisation de toutes les actions et obligations, ainsi que des dépôts dans les banques et les caisses d'épargne dépassant 1.000 roubles (10.000 francs).

Les intelligences, elles aussi, furent asservies. Les Soviets sévirent avec une particulière rigueur dans le domaine de la presse et de la librairie. Le nombre des journaux et revues fut considérablement réduit et les bibliothèques furent expurgées au goût des occupants.

Le mépris de la personne humaine se manifesta surtout lors des déportations : du 14 au 17 juin 1941, 40.000 personnes furent expédiées dans des wagons à bestiaux. Des documents, trouvés après le départ des Soviets, nous font croire que la déportation de 700.000 Lithuaniens avait été décidée.

La *vie religieuse* ne fut pas moins menacée que les valeurs humaines.

A partir du 1<sup>er</sup> août 1940, les Soviets interdirent l'enseignement religieux dans toutes les écoles, fermèrent les séminaires (à l'exception de celui de Kaunas), la faculté de théologie et de philosophie de Kaunas. Le séminaire de Kaunas, lui-même, fut occupé, partiellement d'abord, puis entièrement (le 12 janvier 1941) : les cours durent alors être organisés dans des églises et des sacristies ; les séminaristes furent contraints de chercher une pension en ville. De même, les cours d'instruction religieuse pour collégiens furent donnés à l'église.

Interdiction fut faite de prier à l'école. Des étudiants courageux récitèrent eux-mêmes la prière avant l'arrivée du professeur — qu'ils ne voulaient pas compromettre.

---

1. Henry DE CHAMBON, *La tragédie des nations baltiques*, Éditions de la *Revue parlementaire*, Paris, 1946, pp. 66-67.

Les mesures prises concernant la presse et les bibliothèques atteignirent en particulier les catholiques. Ils n'étaient pas autorisés à imprimer même un livre de prières ; il fallut beaucoup d'habileté pour arracher à la destruction des stocks d'ouvrages religieux, notamment une traduction du Nouveau Testament.

A l'enseignement religieux fut substitué l'étude de la biologie (darwinisme) et de la constitution soviétique.

La *morale* chrétienne fut menacée par l'entrée en vigueur de la législation soviétique qui introduisait le mariage civil, le divorce... L'observation de certains devoirs devint plus difficile : les Soviets déclaraient jours ouvrables le dimanche ou des jours fériés très chers au peuple lithuanien.

Quant au *culte*, il fut contrarié de mille façons. Au début, les ministres du culte ne furent pas directement attaqués ; les Soviets les savaient très populaires. Dans la suite, on les traita comme des ennemis du prolétariat : « ennemis du peuple » disait-on. Avec astuce, on tâcha de les compromettre aux yeux du peuple, en insistant pour qu'ils collaborent aux services de la police secrète. On s'efforça aussi d'en intimider plusieurs en leur faisant signer une déclaration ainsi libellée : « Je sais qu'il est défendu d'enseigner la religion sous telle peine... ». Enfin, les Soviets ne reculèrent pas devant les déportations et les tortures.

Les églises, assimilées à des lieux de divertissement, furent taxées. Le montant des impôts fut établi en fonction de la grandeur de l'édifice. La fermeture était prévue pour les églises qui n'auraient pas payé leurs contributions. Faute de temps, les Soviets ne purent réaliser ce plan durant leur première occupation.

Défense aux militaires d'assister aux cérémonies. Un fonctionnaire se rendait-il à l'église ? il était tracassé, sinon congédié. Il n'était pas rare que les Soviets vinssent photographier la sortie des offices ; ils avaient ainsi des pièces d'accusation contre les personnes présentes.

On enleva les croix et autres insignes religieux des écoles, cours de justice et autres lieux publics.

A cette persécution les Soviets avaient préludé par la rupture des relations diplomatiques avec le Saint-Siège, la dénonciation du concordat et l'expulsion du Nonce. Ils instaurèrent le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat dès leur arrivée.

Un dernier mot au sujet des biens ecclésiastiques. La procédure de nationalisation fut appliquée avec une rigueur spéciale aux institutions religieuses. Chaque paroisse ne put conserver que trois hectares de ses terres (les fermiers pouvaient en garder trente) ; la

nationalisation s'étendit aux bâtiments ecclésiastiques, bibliothèques, maisons d'édition, presses, hôpitaux catholiques et protestants, orphelinats, asiles...

## *2. Invasion allemande.*

Les persécutions et arrestations qui atteignirent plus de 35.000 personnes de tous les milieux, les déportations massives du 14 au 17 juin 1941 ancrèrent la conviction que la seule chance de salut se trouvait dans un conflit germano-russe. L'homme de la rue en vint même à confondre l'Allemagne avec l'Europe occidentale. Le refus de collaborer avec les Allemands et la résistance méritent d'autant plus d'attention.

Les Lithuaniens contribuèrent efficacement à délivrer leur patrie du joug soviétique. Le 22 juin, quand éclata la guerre russo-germanique, ils se soulevèrent. Ils s'emparèrent de Vilna et de Kaunas.

Le poste émetteur de Kaunas annonça la restauration de l'indépendance lithuanienne ; un gouvernement provisoire fut créé et annoncé publiquement pour mettre les Allemands devant un fait accompli.

Si, du point de vue religieux, l'occupation allemande fut beaucoup moins nocive que l'occupation soviétique — par exemple, les quatre séminaires furent rouverts — elle fut, d'autre part, marquée par un mépris semblable de la personne humaine. Les massacres des Juifs s'organisèrent très tôt ; 60 % des Juifs lithuaniens périrent. Ces massacres soulevèrent l'indignation générale.

Les Allemands manifestèrent ensuite leur intention d'asservir le reste de la population. Ils ne reconnurent jamais le gouvernement provisoire. Ils cherchèrent à mobiliser une partie des hommes pour l'armée ou les services de transports. Échec. Alors ils déportèrent de force, en Allemagne, dans des camps de travail, les adultes qu'ils purent atteindre.

## *3. Deuxième invasion soviétique.*

En juillet 1944, les Soviets reparurent. Les Allemands se retirèrent devant eux, emmenant une partie de la population. Spontanément, beaucoup de Lithuaniens — qui avaient connu la terreur de la première occupation russe — prirent la fuite vers l'Ouest et franchirent la frontière allemande. On estime leur nombre à 200.000. Parmi eux, se trouvaient 3 évêques et 250 prêtres. Le sort de ces exilés fut triste. Les prêtres s'employèrent à soulager leurs compatriotes.

Lors de la Libération, ces Lithuaniens se groupèrent dans des



villes où l'U. N. R. R. A. vint bientôt les reconforter. Toutefois, les Russes rejoignirent environ la moitié des effectifs demeurés en Prusse orientale et en Poméranie. Ils renvoyèrent les uns en Lithuanie et, semble-t-il, déportèrent les autres en Sibérie.

## II. DÉTRESSE ACTUELLE DES LITHUANIENS

### 1. *Au pays.*

Rentrés en Lithuanie, les Soviëts s'empressèrent de rétablir le régime de 1940-1941. Même mépris des grandes valeurs humaines ; même hostilité envers la religion.

Ils sont aidés dans leur tâche obscure par une infime minorité de communistes lithuaniens. Comme au temps de la première occupation, le pouvoir exécutif appartient en fait au représentant de Moscou. L'organe hiérarchiquement le plus élevé de la République Socialiste Soviétique Lithuanienne — qui jouit d'un semblant d'autonomie — est le Conseil suprême. Mais en réalité, celui-ci est subordonné au comité central du parti communiste ; les autorités locales sont pareillement soumises aux comités locaux du même parti.

La vie culturelle du peuple lithuanien est contrariée. La langue russe est substituée progressivement au lithuanien. La police secrète — invraisemblablement développée — étend partout ses ramifications. Vers la fin de 1944, les Soviëts sévirent contre les intellectuels qui avaient exercé quelque activité politique ; peu après, ils s'attaquèrent aux masses urbaines ou rurales. Manifestement, ils veulent exterminer le peuple lithuanien. Tandis qu'une presse unifiée répand une information tendancieuse et aveuglante, des vexations de toutes sortes découragent ceux qui écoutent une radio étrangère.

Quant à la religion, il est, de nouveau, interdit de l'enseigner. Seul le séminaire de Kaunas reste ouvert ; son contingent — qui doit pourvoir aux besoins des six diocèses — ne peut dépasser 150 séminaristes.

A la morale chrétienne, on tend à substituer la morale communiste. Voici comment s'exprime *Le chemin bolchévique* dans son numéro du 28 février 1947 :

Le peuple d'un État socialiste crée pour lui-même une moralité nouvelle différente, dans ses principes, de la morale religieuse ; une moralité dont la base est la lutte pour le communisme... C'est une morale qui se sert de toute aide, quelle qu'elle soit, pour détruire les exploiters et qui rassemble tous

les travailleurs autour du prolétariat, lequel va créer un nouveau peuple communiste... Haine pour les oppresseurs et les asservisseurs... telles sont les merveilleuses qualités morales.

Les Soviets ont tenté — mais en vain — d'obtenir le concours du clergé. Les moines et les religieuses furent soumis aux taxes imposées aux célibataires. L'administrateur du diocèse de Kaunas, Monseigneur Jokubauskas (récemment décédé), devait payer 24.000 roubles par an. Quatre évêques ont été déportés. Actuellement, l'évêque de Panevežys est le seul en charge. En 1941, les Soviets assassinèrent 20 prêtres ; ils en condamnèrent 20 autres quand ils « délivrèrent » la Lituanie pour la deuxième fois ; à la même époque, ils en déportèrent environ 70.

En 1947, le journal *Tiesa* (La vérité) entreprit une campagne contre le Pape, « collaborateur des exploiters impérialistes ».

De lourds impôts écrasent les églises. La toute petite église de Saint-Nicolas, à Vilna, doit payer une redevance annuelle de 16.000 roubles ; la cathédrale de Panevežys paie 40.000 roubles ; la cathédrale-basilique de Kaunas : 46.000 roubles (comme point de repère : un ouvrier ordinaire gagne 200 roubles par mois).

## 2. En exil.

A l'heure actuelle, il y a plus de 50.000 Lithuaniens en Allemagne : 31.900 dans la zone américaine, 17.300. dans la zone anglaise, 2.200 dans la zone française. On en compte, de plus, 1.000 en Autriche, 1.200 en Italie, 1.200 au Danemark.

Ces exilés souffrent beaucoup de la pénurie de logements. Parfois une même chambre (de caserne) abrite plusieurs familles. La vie familiale en pâtit ; la moralité des jeunes aussi : ils voient et entendent tout.

L'U. N. R. R. A., puis l'I. R. O. (International Relief Organisation) s'occupe du ravitaillement mais ne parvient pas à fournir tout le nécessaire.

Par contre les jeunes reçoivent une formation culturelle sérieuse.

C'est d'autant plus facile que, parmi les exilés, se trouvent beaucoup d'intellectuels. Outre les écoles primaires, il existe 40 gymnases ou progymnases (écoles moyennes) en Allemagne et en Autriche. La religion est enseignée. Des groupements de jeunes se reconstituent : boy-scouts, Ateitininkai (membres de l'Ateitis ou Société « l'Avenir », société culturelle chrétienne fondée en 1911).

La III<sup>e</sup> mission pontificale, établie à Kronberg et présidée par Mgr Münch, a chargé un délégué lithuanien, M. le chanoine F. Ka-

počius, de coordonner les efforts des prêtres lithuaniens qui se dévouent pour leurs compatriotes.

Dans l'impossibilité de rentrer actuellement chez eux, les exilés se préparent à l'émigration, tout en espérant regagner, dans un avenir assez proche, leur patrie libre et indépendante. L'injustice faite à un peuple ne durera pas toujours. A la vue des souffrances imméritées qu'endure le peuple lithuanien, les nations libres s'émeuvent ; elles prennent conscience de leurs responsabilités ; elles ne peuvent laisser un occupant cruel opprimer des peuples.

Des nouvelles nous parviennent de Lithuanie : malgré les mesures vexatoires des Soviets, les églises sont souvent combles. La religion apparaît au peuple comme l'unique consolation dans la détresse. C'est elle aussi qui reconforte les exilés et les équipe pour mener courageusement une vie austère et sauvegarder les valeurs humaines et divines auxquelles s'attaque l'ouragan bolcheviste.

## THE PHYSICAL AND MORAL SUFFERINGS OF THE LITHUANIANS IN THEIR COUNTRY OR IN EXILE

I. THE SUCCESSIVE INVASIONS OF 1940 TO 1944. — Lithuania forms the most advanced post of Catholicism in Northern Europe.

Before the occupation of 1940, religious life was flourishing.

There were 6 bishoprics, one prelacy, 800 parishes, 4 seminaries containing about 850 young men. The number of priests amounted to 1,600.

The university of Kaunas had a chair of Theology. Catholic Colleges and schools were numerous.

The Catholic press was well represented.

What has become of this little country ? This is the subject of the following brief summary.

1. *The first Soviet occupation.* — 10 October 1939. — The Soviet forced on Lithuania a mutual assistance pact which gave Russia the right of maintaining military garrisons in Lithuania.

14 June 1940. — The Soviet insisted on the constitution of a government which it would consider as « capable » of implementing this agreement. The key points of Lithuania were occupied.

The Soviet interfered immediately in the administration of the country ; they commissioned M. G. Dekanozov, their representative, to form a government composed of some patriots (so as to hoodwink the people) and a majority of communists completely under the rule of Moscow. Soon the communists took over the administrative posts.

14 and 15 July 1940. — The mockery of an election took place : a single



list of candidates of which the majority were communist. A puppet Parliament was the result.

21 July 1940. — The Parliaments of the Baltic countries met together and voted for the incorporation of the three countries in the Soviet Union. Russia « acceded » to the request !

12 January 1941. — The people were called upon to elect deputies to the supreme Soviet and to the Council of Nationalities of the U. R. S. S. These elections were as « free » as the previous ones.

Thus politically under the Soviet dictatorship, Lithuania soon began to feel the consequences in the realm of human rights, and especially in that of religious principles.

*Nationalisation* took place of the banks and heavy industry, commercial and industrial undertakings, insurance companies, transport, laundries, dyeworks, cinemas, theatres, clinics, laboratories, hospitals, pharmacies, printing works, book trade, etc.

The land was declared to be state property ; the peasants were allowed rights only over 30 hectares.

Intellectual serfdom : the number of papers and periodicals was considerably reduced ; bookshops were purged to suit the opinions of the occupiers.

*Physical sufferings.* — Numerous deportations : from the 14th to the 17th June 1941, 40.000 people were sent away in cattle trucks. The deportation of 700.000 Lithuanians had apparently been decided upon ... but time was lacking to carry out the plan.

*Religious Life* was seriously threatened. Religious teaching in schools was forbidden ; three seminaries were closed. That of Kaunas remained open and the chairs of theology and philosophy in the university of Kaunas. But the seminary was occupied, at first partially, then on the 12 January 1941, completely : lectures had to be given in churches and sacristies. In the same way, courses of religious instruction for undergraduates were held in the churches.

It was forbidden to have prayers in schools.

Catholics were forbidden to print even prayer books.

Christian morality was threatened by the enforcing of Soviet legislation regarding civil marriage and divorce ...

Catholic practices were discouraged in a thousand ways. Churches were taxed like places of amusement ; the military were forbidden to go to them ; public officials seen doing so were molested if not discharged.

Then followed the nationalisation of a great part of Church property : ecclesiastical buildings, printing presses, publishing houses, Catholic and Protestant hospitals, orphanages, asylums ... No parish was allowed to keep more than 3 hectares of its land.

Diplomatic relations were broken off with the Holy See : the concordat was denounced, the nuncio expelled.

2. *The German Invasion.* — During the German-Russian war, the Lithuanians helped effectively to free their country from the Soviet yoke. After the 22 June, they rose and freed Vilna and Kaunas. The restoration of Lithuanian

independence was proclaimed by the broadcasting station at Kaunas ; the provisional government was formed and announced publicly so as to face the Germans with an accomplished fact.

If, from the religious point of view, the German occupation was much less destructive than that of the Soviet — for instance, the four seminaries were reopened — it was equally noted a contempt for individual rights : 60 % of the Lithuanian Jews were massacred, adults were deported to labour camps in Germany ; the occupier refused to recognise the provisional government.

3. *The second Soviet invasion.* — In July 1944, the Soviet reappeared. The Germans retreated before them, taking with them part of the population. About 200.000 Lithuanians, among them 3 bishops and 250 priests, fled westwards and crossed the German frontier of their own free will for fear of the Russians.

After the liberation, the Lithuanians congregated in the towns where UNRRA soon came to minister to them. However, about half the able-bodied men — living in East Prussia and Pomerania, were collected by the Russians. Some were sent back to Lithuania : it appears that others have been deported to Siberia.

II. THE PRESENT DISTRESS OF THE LITHUANIANS. — 1. *In the country.* — As soon as they returned, the Russians hastened to reestablish the régime of 1940-1941. They were helped in their evil work by a tiny minority of Lithuanian communists.

The *cultural* life of the Lithuanian people is at a standstill. The Russian language is being gradually substituted for Lithuanian. The press disseminates tendentious and deceptive information ; the intelligentsia who have been politically active are molested.

From the *religious* point of view, religious instruction is again forbidden. The seminary of Kaunas alone remains open, and the number of seminarists for the 6 dioceses is fixed at a maximum of 150.

Communist morality is being substituted for Christian : hate for the oppressors and slavedrivers, anything is considered legitimate in the fight against them.

The churches have to pay a very heavy tax. Monks and nuns are liable for the taxes imposed on celibates. Four bishops have been deported. Only the bishop of Panevežys now remains.

In 1941, 20 priests were murdered by the Soviet. After the « Liberation » more than twenty others were condemned and about 70 deported. But everywhere, in spite of the troubles, the churches are crowded.

2. *In Exile.* — At the time of writing, there are more than 50.000 Lithuanians in Germany, 1.000 in Austria, 1.200 in Italy, 1.200 in Denmark.

There is great scarcity of accommodation : one room gives shelter sometimes to several families. Family life suffers, and also morality among youth : they see and hear all. Nourishment is insufficient, in spite of the efforts of UNRRA, then of IRO (International Relief Organisation).

However, the *cultural* formation of youth is getting more and more cared for. Religious instruction is given. Canon Kapočius, sent by the Pontifical Mission established at Kronberg, is co-ordinating the efforts of the Lithuanian priests who are devoting themselves to their compatriots.

# Chile, lejano desconocido

par Alberto HURTADO CRUCHAGA, S. J.

*Profesor en el Colegio de San Ignacio y Universidad Católica, Santiago (Chile)*  
*Asesor Nacional de la Acción Católica de jóvenes*<sup>1</sup>

Para los habitantes de Europa la palabra « Chile » evoca pocos recuerdos precisos : un lejano país de América del Sur, el más alejado de los países nórdicos ya que sus tierras van a hundirse en los mares australes. Las posesiones chilenas llegan hasta el Polo Sur, pues, en la Antártida flota también el pabellón chileno y recubiertos por las nieves polares un destacamento de chilenos monta guardia junto al tricolor nacional.

Sin embargo de esta distancia hay ahora un interés, como no lo ha habido nunca antes, por conocer aun los pueblos más distantes, por unirse espiritualmente, por ayudarse en la solución de sus problemas. El hombre, cumpliendo el mandamiento del Señor de enseñorearse de la tierra, la recorre en todas direcciones, ha descubierto paisajes escondidos hasta ahora a la vista humana desde la creación, ha llegado a ser ciudadano del mundo. Estos son los motivos que ha tenido Lumen Vitae al pedirme que exponga a sus lectores las condiciones de vida y los problemas de este país, tan lejos de sus preocupaciones corrientes. No dudamos que muchos se maravillarán al descubrir en los hombres que laboran en las ardientes arenas de los desiertos nortinos, o en las heladas montañas

---

1. Abogado y Licenciado en Derecho Civil (1923, Santiago, Chile), Doctor en Pedagogía (Univ. Lovaina). En Chile se ha ocupado especialmente en obras de juventud. Profesor en el Colegio de San Ignacio y Univ. Católica, Asesor Nacional de la Acción Católica de jóvenes. Ha fundado un movimiento de asistencia social para los indigentes que cuenta con cuatro casas para recoger los vagabundos. La obra se llama el Hogar de Cristo. — Sus principales preocupaciones son de carácter pedagógico-social. — Obras : *Humanismo Social*, Edit. Difusión Chilena, 1947. — *Puntos de educación*, Edit. Splendor. — *¿ Es Chile un país católico ?*, Edit. Splendor. — *La crisis de la pubertad y la educación de la castidad*, 3<sup>a</sup> ed., Buenos-Aires. — *La vida afectiva en la adolescencia*, 4<sup>a</sup> éd., Buenos-Aires. — *La elección de carrera*, Buenos-Aires. — Dirección : Colegio San Ignacio, Casilla 597, Santiago, CHILE (N. d. R.).

del sur, sus mismas preocupaciones, sus mismas dificultades y un anhelo común de hacer este mundo más bello y más digno de Cristo.

## INTRODUCCION

Bañándose en las aguas del océano mal llamado Pacífico, en una extensión de 4.500 km de costa desde el grado 18 al 55 de latitud sur, y más sus dominios de la Antártida, desde la zona tórrida hasta la polar se extiende este extraño país, que uno de sus literatos ha descrito, « Chile, o una loca geografía ». Frente al mar, a todo lo largo de su territorio la Cordillera de los Andes, con alturas hasta de 7.000 m. y entre ambos una inverosímil variedad de paisajes : el desierto nortino adusto ; pequeños valles risueños con ríos torrentosos en medio de macizos de piedra coronados por las nieves, bosques seculares, lagos pacíficos a los pies de volcanes cubiertos de blanca corona, fiordos misteriosos que se internan kilómetros y kilómetros en tierras cubiertas de vegetación, pampas inmensas de un silencio que nada turba, tal es el paisaje fantástico de este país, uno de los más bellos de la tierra, ligado ahora a Europa por cortas 40 horas de viaje aéreo, y a Estados Unidos aun por menos tiempo, y que el avión nacional recorre en un día de vuelo llevando en la tarde a los glaciares del sur, algo del color recogido esa mañana en los tórridos desiertos del norte.

Gabriela Mistral, la gran poetisa chilena agraciada con el premio Nobel de 1944, compara la forma de Chile a una espada, símbolo de su « voluntad de ser. » Y en realidad la vida para el chileno es una vida de esfuerzo dada la naturaleza que ha recibido como campo de trabajo. El desierto nortino, mar inmenso de arena, apenas, interrumpido por uno que otro pequeñísimo oasis esconde los grandes yacimientos de cobre, que hacen a Chile el segundo productor mundial, y los ricos mantos de caliche de los cuales se extrae el nitrato de sodio, o salitre, tan conocido como abono, y el yodo, uno de sus subproductos. En medio de ese árido desierto han surgido hermosas ciudades rodeadas de jardines regado con agua traída de centenares de kilómetros de distancia, tales como Antofagasta, Iquique, Arica, Chuquicamata, que demuestran la recia voluntad de sus habitantes.

Los valles del centro de Chile en las faldas de las montañas son fértiles pero han de ser trabajosamente cultivados. El régimen



de lluvias obliga a regar artificialmente la mayor parte de las mejores tierras, habiendo sido necesario construir redes de canales que a veces han debido atravesar profundas montañas. Viñedos, arboledas, olivares, sementeras producen frutos de excelente calidad. Los vinos y frutas chilenas son reputadas entre las mejores del mundo.

Así como durante años no cae ni siquiera una llovizna sobre el desierto, así en cambio en el sur llueve «trece meses cada año». En las faldas de los volcanes y junto a los lagos crecen bosques aun jamás penetrados por el hombre que encierran una riqueza maderera de gran porvenir. Junto al estrecho de Magallanes, las grandes pampas en que pastorean centenares de miles de ovejas. El hombre lucha allí contra la aplastante soledad y un silencio sólo interrumpido por los fuertes vientos que han dado una forma singular a los árboles del sur: parecen una cabellera distreñada. La carne congelada y la lana son las industrias que comienzan a instalarse en esta zona desierta en el siglo pasado. El petróleo que recién ha surgido en la zona sur, el carbón que se esconde en mantos de la zona central, aun debajo del mar, el oro arrastrado en pepitas minúsculas en las aguas de los ríos, y la variedad inmensa de productos de agricultura y maderería y minas hacen de la naturaleza de este país una zona que invita al trabajo y al esfuerzo.

Sus ciudades están rodeadas casi todas ellas de un cuadro de naturaleza que las hace especialmente atrayentes. Santiago, la capital, en los primeros faldeos de la cordillera reúne un millón de habitantes atraídos por su clima, su vida intelectual intensa, el confort y los agrados de una ciudad moderna. Valparaíso, Viña del Mar, Concepción, Antofagasta, Talca, son centros urbanos importantes.

Pueblan sus 750.000 km<sup>2</sup>, unos 5.200.000 habitantes de una raza más homogénea que la mayor parte de los pueblos de América. El español y el indígena se han fundido en un proceso de mestizaje que domina en el pueblo. En los elementos dirigentes prevalece el origen español, especialmente vasco. Chile no conoció los esclavos negros, y el elemento indígena puro está desgraciadamente en vías de extinción, pues no son más de 50.000. Los Araucanos, que constituyen esta raza indígena, dieron muestras durante toda la época de la colonia, de un extremo valor. Las proezas de su colonización dieron origen al único poema épico en lengua castellana: la Araucana; y se quejaba Felipe II de esta colonia, la más pobre de su imperio que le costaba la flor de sus Guzmanes.

La historia de Chile ha sido una historia de esfuerzo y de dignidad. Independiente desde 1810 logró implantar muy pronto un gobierno de instituciones democráticas, mucho más avanzadas de lo que permitía el grado general de cultura, pero que han sido inflexiblemente mantenidas en vigor, haciéndose el país acreedor al respeto universal. Chile ha sido llamado la Inglaterra de la América del Sur, por su cuidado de hacer guardar los preceptos constitucionales. Más que un país de artistas, es una nación de juristas e historiadores. Su código civil ha sido pauta para varios otros países americanos y sus juristas, de reputación mundial, han sido llamados a colaborar en la presidencia de la Sociedad de las Naciones, en la Corte Internacional, en arbitrajes difíciles entre naciones. Su legislación social, de escaso alcance práctico por el pequeño monto de las prestaciones acordadas, es una de las más completas que hoy día existen, y fué una de las primeras en dictarse.

Con razón los chilenos, agradecidos a Dios por la hermosa tierra en que los ha hecho nacer, por sus tradiciones, por el alma de su pueblo, llaman a su Patria : « la copia feliz del Edén ».

## I. EL PROBLEMA RELIGIOSO. FE E INSTRUCCION RELIGIOSA

En este hermoso país hay sin embargo problemas muy hondos que es necesario encarar con energía.

El más aparente es el conflicto social, consecuencia de una división demasiado marcada entre las diferentes clases sociales. Riqueza, bienestar, cultura exquisita frente a un proletariado que vive miserablemente y sin posibilidades de ascensión social por su falta de cultura. Este punto es estudiado en un artículo que será próximamente publicado en la revista *Etudes*.

Talvez de raíces aun más hondas que el mismo problema social y causa importante del mismo, es su problema religioso. Creemos que este problema religioso, que vamos a analizar, no es exclusivo de Chile sino que en grados diferentes es común a la mayor parte de los países de América Latina.

Chile, como los demás países de América Latina, recibió de España una formación profundamente religiosa. ¿ Persevera esa fe ?

Hay sectores del país de formación, conciencia y vida profundamente cristiana, sectores que pertenecen a todos los medios sociales. Hombres y mujeres admirables por la profundidad de su fe, la sinceridad de su práctica, su falta total de respeto humano y sobre todo, su esfuerzo de cada día por dar el testimonio de la justicia y de la caridad. Estos sectores no son grupos imperceptibles, no ; son relativamente numerosos y su influencia es grande sobre todo por la irradiación de su ejemplo. Su número lejos de disminuir, crece y su intensidad de vida cristiana se hace cada día más profunda, sobre todo en los medios intelectuales, cual quiera que sea su situación de fortuna. Las Universidades, cerradas hace algunos años a la idea católica, se abren cada día más a su influencia.

En el pueblo persevera vivo un sentimiento religioso latente. Se manifiesta en el bautismo de los niños, en las imágenes que conservan en sus casas, en una simpatía bastante general a la Iglesia y al sacerdote, en el hecho de no rechazar los últimos sacramentos, y en un conjunto de prácticas, muchas de ellas, desgraciadamente más supersticiosas que católicas.

La formación religiosa y la vida cristiana, sin embargo, son extraordinariamente deficientes.

A. *La familia*. — La enseñanza religiosa de la niñez es muy deficiente. La familia popular, salvo honrosas excepciones, no está capacitada para darla : su fe es simple y mezclada de supersticiones. Hace algunos años era inusitado encontrar en los campos gente que no supiera los fundamentos de la religión. Hoy con mucha frecuencia, por desgracia, los jóvenes ignoran completamente los misterios centrales de la fe y hasta las oraciones más comunes. Los pocos rezos que han logrado aprender, muchos hasta... la mitad, son deformados horriblemente, lo que demuestra que no han captado su sentido. « Señor mío Jesucristo, yo soy hombre verdadero... » O bien, « Dios pecador me confieso... » En algunas poblaciones obreras el desconocimiento religioso es total. Un Obispo chileno contaba que en un viaje al Norte los niños de una población obrera se agruparon junto a él, pero no encontró uno solo que supiera responder a una pregunta del catecismo, o dar señas de haber oído el nombre de Dios, o el de Nuestro Señor Jesucristo. ¡ Cuántas veces personalmente hemos constatado que de veinte o treinta niños que nos rodean para pedir una medallita, apenas dos o tres saben el Padre Nuestro o aciertan alguna pregunta religiosa !

B. *La escuela*. — Si en el hogar no recibe el niño una enseñanza religiosa ¿ la recibirá en la escuela ?

Tenemos, en primer lugar, el hecho que unos 400.000 niños esca-

pan anualmente a la asistencia escolar, y que por tanto no pueden recibirla. Son los hijos de las familias más pobres que son precisamente los que menos posibilidad tienen de recibirla en sus hogares.

Hay 461.490 alumnos matriculados en 3.367 escuelas primarias, y para enseñar la religión sólo hay 267 profesores titulados. Si el maestro ordinario de buena voluntad, sin obligación de hacer esta clase, quiere hacerla podrá dar algunas nociones, pero dudamos mucho que sean numerosos los profesores primarios, cargados de prejuicios antirreligiosos, los que por idealismo cristiano den una enseñanza que no están obligados a dar. El Secretariado Catequístico chileno, órgano de la Acción Católica, calcula que un 40 % de los alumnos de las escuelas públicas en Santiago y un 25 % en provincias tienen clase de religión. Según estos cálculos tendríamos que 100.000 alumnos de las escuelas primarias católicas y unos 130.000 de las del gobierno reciben educación religiosa. Frente a ellos quedan 700.000 niños en edad escolar que no reciben, al menos en forma suficiente, y los más en ninguna forma, enseñanza cristiana.

La enseñanza catequística en general es pobre, con poco método y menos atracción y apenas deja en las mentes algunas verdades confusas. Se ve en los catecismos muchos niños menores de cinco años que sólo molestan, y los mayores no pasan de doce años, de modo que su instrucción religiosa no supera el aprendizaje de memoria de las oraciones y verdades fundamentales. La enseñanza religiosa es imposible sin maestros bien formados que hagan vivir los dogmas de la fe y no se contenten con un conjunto de fórmulas muertas, incapaces de arrancar los sacrificios que exige la vida cristiana.

Los sacerdotes por su parte no pueden preocuparse de la enseñanza religiosa. Tenemos a la vista el cuadro de la población escolar por diócesis: sólo el número de niños en edad escolar, reunidos en escuelas muy distantes unas de otras, corresponde en varias partes a más de mil niños por sacerdote, en la que menos, a trescientos. Notemos que estos sacerdotes son los mismos que han de ocuparse de la cura de almas, educación, misiones, etc. La inmensa mayoría de los niños, quizás el 80 % escapa a la influencia profunda del sacerdote.

Para obviar estas dificultades se fundó en Santiago el Hogar Catequístico, Femenino que tiene ahora también casas en Valparaíso, Viña del Mar, Concepción y Talca. Es una de las obras de mayor trascendencia en el campo del apostolado. A él acuden señoritas que han terminado sus estudios secundarios y que se deciden por vocación especial a consagrar su vida, o al menos varios años de ella, a la enseñanza religiosa en los establecimientos fiscales, las



más gratuitamente. Hay quienes tienen hasta 20 horas semanales de clase de religión en las propias escuelas del Gobierno. Según ley de la República los sacerdotes que lo soliciten, o los seglares que han rendido un examen de competencia ante un tribunal mixto de delegados del Ministerio de Educación y del Ordinario respectivo, pueden ser nombrados profesores en las escuelas del gobierno. Durante un año, con varias horas de clase diariamente dadas por profesores con carácter universitario, estas señoritas se preparan para rendir dicho examen. Estudian dogma, moral, psicología, metodología y ramos secundarios. Desgraciadamente el número de tituladas es aun del todo insuficiente para la inmensa labor que hay que desarrollar, pero en todo caso está en marcha una obra de gran aliento y de mucha esperanza.

C. *Los liceos oficiales.* — En Chile la clase media, clase de origen relativamente reciente y llamada a tener una influencia decisiva en la vida nacional recibe su educación, en su gran mayoría, en los liceos oficiales en los que la educación tiene una inspiración completamente laica. Aquellos alumnos cuya familia lo desea pueden tener una hora de enseñanza religiosa en el primer ciclo de humanidades. Una hora durante el primer ciclo es completamente insuficiente. A esto se agrega la poca estima que se atribuye a dicha enseñanza considerada como ramo secundario en la misma categoría que la gimnasia, el dibujo, los trabajos manuales. En el segundo ciclo de humanidades, cuando se presentan los problemas de la filosofía, de la historia, de los ramos científicos el alumno no tiene ninguna enseñanza religiosa. A esto se agrega que no es raro encontrar profesores totalmente opuestos al catolicismo y que no desperdician ocasión para demoler la creencia religiosa, prevaleciéndose para ello del nombre de la « Ciencia ».

Esta pérdida de la influencia religiosa en la clase media tiene dos causas que se trabaja por evitar. La primera el alejamiento de los jóvenes católicos del Instituto Pedagógico, destinado a formar los profesores de liceos, por miedo al ambiente hostil a su religión que iban a encontrar en él. Felizmente esto ha cambiado totalmente y desde hace algunos años son numerosos los jóvenes católicos que allí acuden, de manera que en las elecciones internas de la Facultad de Pedagogía se han impuesto los candidatos católicos. La segunda causa que se desearía remover es la carencia de liceos católicos al alcance de las familias de clase media. Debido al hecho que no existe ayuda oficial para la enseñanza secundaria católica esta ha de ser pagada, y, a precios que no pueden ser cubiertos por las familias de clase media. Por eso un distinguido hombre

público chileno ha dicho con frase gráfica : Entre nosotros el catolicismo es pagado y el ateismo es gratuito. Hecho bien doloroso, pero cuyo remedio exige no sólo buenos deseos, sino medios abundantes para resolver un problema de tanta envergadura.

D. *Las universidades.* — El ambiente universitario chileno viene a ser una resultante de la obra de los liceos y colegios particulares. Hay en Chile 6.195 alumnos universitarios, de los cuales 4.482 pertenecen al Estado y 1713 a las universidades libres : las Universidades Católicas de Santiago y de Valparaíso y la Universidad libre de Concepción. Es digno de notarse el inmenso esfuerzo educacional de la Iglesia : a los 100.000 niños que se educan en las escuelas primarias, hay que agregar casi 30.000 en colegios congregacionistas, y el alumnado universitario que acabamos de mencionar. Las dos universidades católicas, tienen reputación internacional por la seriedad de sus estudios.

No es raro encontrar entre los universitarios alumnos que ni siquiera están bautizados ; muchos desprovistos de todo conocimiento religioso. En general su formación religiosa es muy deficiente.

Felizmente los trabajos de recristianización de la Universidad han obtenido resultados sumamente consoladores. En varias escuelas universitarias la influencia católica ha logrado imponerse ; en todas ellas el alumnado católico está prestigiado por su seriedad. Hay un grupo cada día más numeroso de profesionales y universitarios que viven su fe y de los cuales puede gloriarse la Iglesia. Son más que una esperanza, una bella realidad.

Pero frente a este grupo escogido la gran masa de los católicos cultos tiene una profunda ignorancia sobre el sentido íntimo de su fe. Su cultura religiosa no va más allá de las nociones que aprendieron desde los 12 hasta los 16 años, mientras su cultura profana se ha extendido enormemente. Han leído centenares de libros profanos, recorrido el mundo al menos en el cine, escuchado conferencias radiofónicas, pero en el campo religioso su formación no sobrepasa el estadio infantil.

## II. COSTUMBRES O VIDA CRISTIANA

Faltos de fundamentos, la gran masa de los católicos cultos serios no aprecian la vida católica : la minimizan ; no encuentran en ella un apoyo para su lucha por la vida, ni un ideal que los anime en

los años difíciles. En los problemas del hogar, tan agravados con las modernas teorías sobre limitación de nacimientos y con la práctica de la disolución de matrimonios sucumben con mucha frecuencia, y esos mismos problemas mal resueltos los llevan a abandonar las prácticas religiosas y a criticar la intolerancia de la Iglesia que no comprende la mentalidad moderna y no se pliega a sus deseos.

La inmoralidad cunde en forma alarmante. Hemos estudiado la curva de la disolución del hogar en Chile y ésta asciende rápidamente. Tenemos la impresión, por antecedentes que obran en nuestro poder y que sería largo detallar, que no más del 50 % de las uniones matrimoniales han sido bendecidas por la Iglesia. En Chile no existe el divorcio con disolución de vínculo, pero hay una estratagema jurídica que en la práctica lo reemplaza. Es la disolución del matrimonio civil por incompetencia del oficial que autorizó el matrimonio. Este es un campo abierto a la mentira y al perjurio; ha sido condenado violentamente por el Episcopado nacional hasta con excomunión de los que participen de tal patraña, sin embargo la curva de disoluciones de matrimonios va ascendiendo de año en año, y pasan de mil las anulaciones fraudulentas concedidas estos últimos años, a los que pueden pagar los gastos que tales anulaciones traen consigo, pues, el pobre pueblo obra con mayor simplicidad y sin preocupaciones legales deshace un hogar para formar otro.

Un hecho de muy tristes consecuencias, que claro está no es exclusivo de nuestra Patria sino común al mundo moderno, es la superficialidad de la vida en todos sus aspectos que toma sobre todo a los que disponen de medios de vida, a quienes precisamente por su situación de privilegio habría derecho de exigir un cumplimiento más riguroso de sus deberes sociales. Una vida insubstantial, un mundo hueco llena sus días con preocupaciones de fiestas y diversiones que quitan el tiempo para dedicarse a todo esfuerzo serio. Carecen de valor para el sacrificio. Cualquier obra que cueste «es pedir demasiado», «es exageración». Esa maldita palabra «exageración» que suena a apostasía y que tan frecuentemente escapa de los labios de los cristianos nominales.

La juventud llamada a dirigir, salvo excepciones no sólo individuales, sino aun de grupos enteros, ha ido desgastándose poco a poco; se ha hecho perezosa; vive sumida «en un mundo social en una vida de lujo y ostentación que podría talvez justificarse, o excusarse al menos en un tiempo de general abundancia, pero en ninguna manera en un país que tiene un proletariado sumido en la

más atroz miseria, y en un momento del mundo en que el dolor es el patrimonio de la inmensa mayoría. En estos momentos, como en ningún otro, nobleza obliga, cultura obliga, fortuna obliga. Diversión sí, pero con moderación; que la fortuna y el placer no sean las realidades ejes de la vida.

A este escándalo viene a juntarse la prédica disolvente, amargada, llena de odios; y el pobre pueblo, niño grande se deja engañar. Es un hecho que la gran masa obrera de nuestras ciudades ha engrosado en su inmensa mayoría las filas del marxismo, que no puede llevarla sino a experiencias más dolorosas que las pasadas si logran realizarse sus planes. Pero si ese pueblo quiere buscar un mejoramiento legítimo, al que tiene tanto derecho, y pide a las asociaciones cristianas un cuadro de vida donde logre realizar sus aspiraciones sin abandonar su fe, por desgracia, hoy no lo encuentra. ¿Dónde están los sindicatos católicos, o con inspiración social cristiana al menos? ¿Dónde las cooperativas, mutualidades, las asociaciones de justa defensa de los intereses obreros? Lo hemos de confesar bien abiertamente la gran mayoría de los católicos nos hemos dormido, desobedeciendo claramente a las enseñanzas tan repetidas de los Romanos Pontífices. Digámoslo con toda sinceridad y humildad: el pueblo no han encontrado por desgracia en nosotros lo que tenía derecho a esperar por la fe que profesamos: conciencia más honda de nuestra solidaridad fraternal, hambre y sed de justicia, ardiente caridad.

El primer choque del pueblo con las brutales realidades de la vida cristiana ha sido desfavorable para su vida cristiana. Pero su fe no ha muerto, más aún hay un oscuro deseo de los valores de nuestra fe. Para acelerar ese momento los católicos chilenos estamos llamados a encarnar en nuestro corazón y en nuestras obras el concepto de los hombres y el concepto de las cosas que tuvo el Maestro. Más que de nuestras palabras necesitan de nuestro testimonio.

### III. VIDA SACRAMENTAL O PRÁCTICAL RELIGIOSA

#### I. *Misa dominical y deber pascual.*

Después de una prolija encuesta hecha ante los párrocos llegamos a la conclusión que un 10 % del total de la población, que equivale a un 20 a 30 % de los que están obligados y capacitados para asistir, cumplen con el precepto dominical.

Si no temiera cansar a los lectores los invitariá a recorrer algunos de los datos de la encuesta: en parroquia de 9.000 habitantes,



asisten a la misa 60 mujeres y 10 hombres, cumplen con la Iglesia 60 personas. En otra de 22.000 habitantes cumplen con la Iglesia, 450 personas. Parroquia de 40.000 almas, asisten a la misa 800 mujeres y 250 hombres... El recorrido sería interminable, pero la impresión de conjunto de los datos es triste, alarmante ; hay una fe que puede perseverar como el fuego bajo las cenizas, pero ese fuego es cada vez menos vivo.

En las parroquias obreras de Santiago nos queda la impresión que no más del 10 % de la población asiste a la misa los domingos, y la asistencia es en sus nueve décimas partes de mujeres. En las iglesias del centro, la afluencia es mayor, pero en pequeña proporción respecto al total ; y si crece el número, decrece el fervor con que se oyen esas misas tardías que tienen más de acto mundano que de espectáculo religioso.

Es cierto que el 98,2 % bautizan a sus hijos, pero no comprenden el significado profundo del bautismo. Algunos lo hacen por seguir una tradición, otros porque hay que ponerles un nombre... los menos por hacer de ellos hijos de Dios. Como decía un celoso párroco : « entre nosotros hay tres sacramentos : bautismo, confirmación y procesión ». Más importancia que a la recepción del Cuerpo de Cristo y al perdón de sus culpas atribuye el pueblo al culto de los santos y a las vistosas procesiones, muy dignas de respeto, pero que no deben tener la primacía en la vida cristiana.

## *2. La crisis sacerdotal.*

Aun nos queda por considerar en la situación religiosa chilena lo que constituye, talvez, el más grave de sus problemas ; la crisis sacerdotal.

Una pastoral colectiva del Episcopado chileno de 1939 nos da datos precisos sobre el número de nuestros sacerdotes, datos que no han variado notablemente estos últimos años, sino es para agravarse al constatar un aumento de la población a 5.200.000 sin un aumento proporcional de clero. « El número de sacerdotes — dice el episcopado chileno — es de 780 del clero secular y de 835 religiosos : en total 1.615, lo que da un sacerdote para cerca de 3.000 almas. En toda la República hay sólo 451 parroquias, lo que da un término medio de 10.000 fieles por Parroquia. Si un párroco no puede atender a más de 1.000 feligreses, bien podremos decir cuán deficiente y casi nula es la atención que pueden tener los otros 9.000 fieles restantes. En términos más exactos e impresionantes podemos decir que en Chile hay más de 4.000.000 de fieles que están casi al margen de una debida acción pastoral de la Parroquia. Y debemos notar que

hay parroquias que pasan mucho de los 10.000 fieles y llegan algunas a tener hasta 40.000. Tómese en cuenta además que son muchas las parroquias que por falta de sacerdotes se encuentran actualmente vacantes, y considérese también la condición de la mayoría de nuestras diócesis, cuyas parroquias son de extensión inmensa, de población diseminada y con difíciles medios de comunicación y podrá medirse entonces en toda su realidad el terrible abandono de las almas ». Hasta aquí el Episcopado chileno.

Y debiera avergonzarnos más todavía ver que Chile, país católico, para poder cultivar tan escasamente a sus fieles ha tenido que llamar en auxilio sacerdotes extranjeros, pues, no hay sino 900 sacerdotes chilenos. Es bien triste para un chileno hacer esta constatación, como las otras que hemos venido señalando, pero un deber de lealtad y sinceridad en el planteamiento de los problemas nos obliga a ello, camino único por otra parte para estudiar una solución, e invitación sincera a los católicos de otros países a hacer con igual sinceridad el examen de conciencia de la realidad nacional.

Con la misma sinceridad que hemos hecho las declaraciones anteriores podemos afirmar que el clero chileno es acreedor de profundo respeto por su piedad, su preparación su profundo espíritu de sacrificio, pero es insuficiente para la inmensa tarea que hay que realizar.

Los sacerdotes extranjeros han realizado en Chile una labor abnegada. Muchos de ellos evangelizan la pampa nortina, los inmensas llanuras de Magallanes y del Aysen ; otros tienen a su cargo a los indígenas araucanos ; o bien han abierto colegios para educar a la juventud. Pero un país católico no puede menos de sentir remordimiento de privar a los países paganos de este auxilio sacerdotal que ellos tienen más derecho a reclamar.

En el momento actual los católicos chilenos no tienen la atención sacerdotal que tienen los católicos en los países de misión. Indochina con 1.500.000 católicos tiene 1.300 sacerdotes indígenas, esto es proporcionalmente tres veces más que en Chile. China con 2.819.000 católicos tiene 1.747 sacerdotes chinos : dos veces más que Chile. Menos podemos comparar la atención religiosa de Chile con la de los países europeos. Alemania, para 20.000.000 de católicos tiene 22.000 sacerdotes. Inglaterra tiene 1 sacerdote por cada 440 católicos ; Estados Unidos, 1 por cada 680 ; Francia, 1 por cada 800 ; España 1, por cada 600. La sola diócesis de Malinas en Bélgica, mucho más pequeña en extensión que muchas parroquias chilenas, tiene tres veces más clero que todo Chile.

¡ Qué triste es ver tanta mies abandonada por falta de operarios

que vayan a recoger la abundante cosecha ! En algunos pueblos de Chile los habitantes no recuerdan haber visto nunca un sacerdote ! ¡ Y qué abrumador resulta para un sacerdote encontrarse sólo en regiones tan vastas ! Una confesión le significa a a veces un par de días a caballo teniendo que abandonar completamente sus otros trabajos y volver extenuado, a veces arrojando sangre, como no faltan casos.

Al recorrer aun las zonas más abandonadas o más tomadas por ideologías extrañas, uno constata que aún es tiempo !, aún podrían entrar fácilmente en la vida cristiana si hubiera quien se acercara a ellos en nombre de Cristo. Aun en los ambientes aparentemente más hostiles se echa de ver un hambre de verdad, una buena voluntad a toda prueba, una acción oculta de la Gracia. Dios quiera que entre los lectores de *Lumen Vitae*, alguno piense en esas inmensas regiones de América Latina, en las que la mies amarillea ya para la cosecha, pero no hay operarios que puedan recogerla. Este problema de la escasez de sacerdotes si bien es grave en Chile, es inmensamente más grave en otros países de la América Latina en que la escasez de operarios es tres y cuatro veces más aguda que en Chile. Otros aspectos, tiene la crisis sacerdotal en Chile en los que no se repara fácilmente. Es uno de ellos la dificultad extrema en que se encuentran los srs. Obispos de dar a su clero el tiempo necesario para los estudios superiores. ¡ Cuántos hombres que podrían cultivar con gran provecho una ciencia han de renunciar a ella ! La ciencia no es para la Iglesia un lujo sino una condición vital de la fe y del apostolado. Por la escasez de teólogos, de filósofos, de exegetas un clero puede correr los peores peligros ; al menos corre el peligro de perder el sentido de las cosas del espíritu. En Chile hay movimientos intelectuales serios, de influencia en el país y en el extranjero que necesitan ser fecundados por un pensamiento religioso profundo y serio, pero hoy día esto es casi imposible.

Una consecuencia de la falta de sacerdotes es también la imposibilidad en que éstos se encuentran de atender a otros que no sean los piadosos corderos del rebaño. Apenas si se cultiva el grupito fiel, pero no se lleva la luz de Christo a los que El desearía ver junto a sí.

He aquí una visión rápida de Chile y de uno de sus problemas, el más hondo de ellos. Hemos procurado abordarlo en forma la más objetiva posible y si hemos tenido el valor de hacer las constataciones dolorosas de que está lleno este artículo es porque en el fondo de nuestro espíritu nos anima un profundo optimismo.

Las calidades superiores de nuestro pueblo, las reservas espirituales de una raza joven y de inspiración cristiana, los mil indicios de resurrección espiritual que se echan de ver doquiera se realiza una acción seria, la tremenda lección del Viejo Mundo, de su angustia, de sus rencores, de sus filosofías extrañas, de las experiencias dolorosas de sociedades que en grado diferente se han alejado de Cristo, una devoción muy honda, muy popular a la Madre de Dios, todo esto nos hace pensar que tras las sombras de la noche en que estamos AMANECE.

## LE CHILI, PAYS LOINTAIN ET INCONNU

Pour des Européens le mot « Chili » évoque peu de souvenirs précis : c'est un lointain pays de l'Amérique du Sud. Mais partout s'éveille un immense désir de mieux connaître les peuples même les plus éloignés ; il s'agit de s'entr'aider pour résoudre les problèmes communs. C'est pourquoi, nous voudrions exposer aux lecteurs de *Lumen Vitae* les conditions de vie et les problèmes de ce pays si étranger à leurs préoccupations habituelles.

INTRODUCTION. — 1. *Géographie*. — Le Chili, « une folie géographique » selon l'expression d'un de ses hommes de lettres, borde le Pacifique, sur une longueur de plus de 4.500 km., depuis le 18<sup>e</sup> jusqu'au 55<sup>e</sup> degré de latitude. Avec ses dominions de l'Antarctique il s'étend de la zone torride au pôle. Ses paysages sont extrêmement variés : côtes de la mer, Cordillères des Andes, désert aride du Nord, petites vallées riantes au milieu de massifs de pierres couronnés de neige, lacs paisibles au pied de volcans à la couronne blanche, fjords mystérieux pénétrant sur une profondeur de plusieurs kilomètres à l'intérieur d'une végétation luxuriante, immenses pampas où règne un silence jamais troublé.

2. *Ressources*. — Ce pays, que Gabrielle Mistal, la grande poétesse chilienne, compare à une épée, symbole de la « volonté d'être », réclame de ses habitants *une vie d'efforts*.

Au milieu de l'aride désert du Nord qui recouvre les grands gisements de cuivre et les riches mines de caliche dont on extrait le nitrate de sodium, ont surgi de belles villes : Autofagasta, Iquique, Arica, Chuquicamata. Elles sont entourées de jardins ; l'eau amenée de centaines de kilomètres les garde verdoyants.

Si les vallées du centre sont fertiles, elles doivent pourtant être cultivées laborieusement. Le régime des pluies exige l'irrigation artificielle pour la plus grande partie des meilleures terres.

Les principales cultures sont celles de la vigne, des arbres fruitiers, des oliviers, du blé. Les vins et les fruits du Chili sont réputés. L'exploitation des forêts est une source de richesse.



Des centaines de milliers de moutons paissent dans les pampas. L'élevage a entraîné les industries de la laine et de la viande congelée.

On extrait le pétrole dans le Sud, le charbon dans le Centre et on recueille des pépites d'or charriées par les eaux des fleuves.

3. *Population*. — Sur 750.000 km<sup>2</sup>, le Chili réunit 5.200.000 habitants d'une race plus homogène que la plupart des nations de l'Amérique. Chez le peuple, on observe un amalgame de l'élément espagnol et de l'élément indigène. Dans les milieux dirigeants, l'élément espagnol, spécialement le basque, prévaut. Les indigènes purs — les Araucaniens — sont malheureusement en voie de disparition : ils ne sont plus que 50.000.

Santiago, la capitale, compte un million d'habitants attirés par le climat, la vie intellectuelle intense, le confort et les agréments d'une ville moderne.

4. *Histoire*. — L'histoire du Chili a été une histoire d'efforts et de dignité. Indépendant depuis 1810, il réussit très tôt à constituer un gouvernement démocratique.

Plus qu'un pays d'artistes, c'est un pays de juristes et d'historiens. Son code civil a servi de modèle à plusieurs autres nations américaines. Ses juristes, de réputation mondiale, ont été appelés comme arbitres dans des conflits entre nations. Sa législation sociale est une des plus complètes qui existent aujourd'hui ; on souhaiterait seulement qu'elle soit mieux appliquée.

I. LE PROBLÈME RELIGIEUX. CROYANCE ET INSTRUCTION RELIGIEUSE. — Dans ce beau pays de graves problèmes se posent ; il faut les envisager avec énergie.

Le plus apparent est le conflit *social*. Il n'a rien de surprenant ; les classes sociales ne communiquent point. D'une part : richesse, bien-être, culture exquise, apanage d'une classe restreinte ; d'autre part : un prolétariat qui vit misérablement et ne peut espérer s'élever faute de culture. Cette question est étudiée dans un article récemment paru dans la revue *Études*.

Plus grave encore peut-être que le problème social — qu'il rend du reste plus aigu — est le problème religieux. A des degrés différents, il est commun à la plupart des pays de l'Amérique latine.

1. *Unité de croyance*. — Comme tous les autres pays de l'Amérique latine le Chili a reçu de l'Espagne une formation profondément religieuse. Cette foi persiste-t-elle ?

Dans tous les milieux sociaux, on rencontre des élites relativement nombreuses, qui vivent profondément leur foi et s'efforcent d'incarner dans toute leur conduite la justice et la charité. Élités qui rayonnent surtout par la contagion de leur exemple et dont l'influence grandit chaque jour surtout dans les milieux intellectuels. Les universités, fermées jusqu'il y a quelques années à l'idée catholique, s'ouvrent chaque jour davantage à son influence.

Chez le peuple, subsiste une religiosité assez vive. Elle se manifeste de plusieurs façons : baptême des enfants, vénération d'images ou de statues, sympathie assez générale envers l'Église et le prêtre, réception des derniers sacrements, ensemble de pratiques malheureusement plus superstitieuses qu'éclairées.

2. *L'instruction religieuse.* — L'instruction religieuse des enfants est extrêmement déficiente. Sauf de rares exceptions, la famille populaire est incapable de la donner : sa foi est simple et mêlée de superstitions ; son ignorance des vérités fondamentales de la religion, voire même des prières les plus communes, est très grande. Dans certains milieux ouvriers l'ignorance religieuse est totale.

Si l'enfant ne reçoit pas l'instruction religieuse au foyer, la recevra-t-il à l'école ?

Notons d'abord que, chaque année, environ 400.000 enfants échappent à la fréquentation scolaire et, de ce fait, ne peuvent la recevoir. Ce sont les enfants des familles les plus pauvres, précisément ceux qui ont le moins de chance de la recevoir au foyer.

Il y a 461.490 enfants inscrits dans 3.367 écoles primaires, et seulement 267 professeurs de religion... Si le maître ordinaire — qui n'est pas obligé de donner le cours de religion — veut pourtant le faire, il pourra enseigner quelques notions. Mais de tels instituteurs sont rares, croyons-nous. La plupart d'entre eux entretiennent des préjugés anti-religieux.

D'après le secrétariat catéchistique du Chili, à Santiago, plus ou moins 40% des élèves des écoles publiques reçoivent un cours de religion ; cette moyenne tombe à environ 25% dans les Provinces. D'après ces calculs, on peut estimer à plus ou moins 130.000 le nombre des élèves des écoles primaires officielles qui reçoivent l'instruction religieuse. Cent mille enfants la reçoivent dans les écoles libres. Restent 700.000 enfants en âge d'aller à l'école, qui ne reçoivent pas ou, du moins, pas suffisamment l'enseignement religieux.

De plus, par suite du manque de maîtres bien formés, capables de rendre vivante l'instruction chrétienne et de la faire passer dans la vie des enfants, l'enseignement catéchistique n'est ni méthodique ni attrayant.

Ordinairement, les prêtres, trop peu nombreux, ne peuvent pas consacrer leurs efforts à un enseignement religieux approfondi. L'immense majorité des enfants, peut-être 80 %, échappent à l'influence profonde du prêtre.

Pour obvier à ces difficultés, on a fondé à Santiago une œuvre de grande importance : le foyer catéchistique féminin, qui compte également des maisons à Valparaíso, Viña del Mar, Concepción et Talca. A cette œuvre collaborent des jeunes filles qui ont terminé leurs études secondaires et se décident, par une vocation spéciale, à consacrer leur vie ou du moins plusieurs années à l'instruction religieuse dans les établissements officiels. La plupart ne sont pas rétribuées. Le Gouvernement les accepte si elles ont réussi un examen de maturité. Des cours les préparent à cette épreuve. Malheureusement, leur nombre est très insuffisant pour l'immense travail à accomplir.

Au Chili, la classe moyenne, d'origine relativement récente et appelée à exercer une influence décisive sur la vie nationale, reçoit, en majeure partie, son éducation dans les lycées officiels où l'instruction est d'inspiration complètement laïque, voire nettement anti-religieuse. Dans ces lycées, si la famille le désire, les élèves peuvent avoir une heure d'instruction religieuse pendant le premier cycle des humanités. C'est totalement insuffisant.

Deux causes, que l'on travaille à supprimer, expliquent la baisse de la religion dans la classe moyenne.

Voici la première ; elle est en voie de disparaître. Redoutant pour les jeunes catholiques l'atmosphère hostile à la religion, on évitait de les envoyer à l'institut pédagogique où se forment les futurs professeurs de lycée. Aujourd'hui de nombreux catholiques le fréquentent, si bien qu'aux élections de la faculté de pédagogie les candidats catholiques se sont imposés.

¶ En second lieu, il manque des lycées catholiques accessibles à la classe moyenne. L'enseignement secondaire catholique ne reçoit aucun subside de l'État ; il faut donc demander un minerval trop élevé pour les familles de la classe moyenne. Les collèges catholiques comptent plus ou moins 30.000 élèves.

L'ambiance *universitaire* est le résultat de deux influences : celle des lycées, d'une part ; celle des collèges libres, d'autre part. Il y a 6.195 étudiants ; 4.482 fréquentent les universités de l'État, 1.713 les universités libres : universités catholiques de Santiago et de Valparaiso, universellement réputées pour le sérieux de leurs études, et l'université libre de Concepción.

Il n'est pas rare de rencontrer, parmi les universitaires, des étudiants non baptisés. La plupart sont dépourvus de toute connaissance religieuse. Heureusement, le catholicisme progresse. Il influence profondément plusieurs écoles supérieures et, partout, les étudiants catholiques jouissent d'un prestige dû à leur sérieux. Parmi les universitaires grossit sans cesse le groupe des croyants qui vivent leur foi et dont l'Église peut être fière.

Malgré tout, chez la plupart des catholiques cultivés, le savoir religieux ne s'est point enrichi depuis l'enfance, tandis que la culture profane s'est considérablement développée.

II. MŒURS OU VIE CHRÉTIENNE. — Faute de doctrine, les catholiques n'apprécient pas la vie chrétienne.

L'immoralité progresse de façon alarmante. Cinquante pour cent des mariages n'ont pas été bénits par l'Église. Un stratagème juridique remplace le divorce légal (qui n'existe pas au Chili) : le mariage civil est déclaré nul en raison de l'incompétence de l'officier qui l'a autorisé. Cette fraude a été sévèrement condamnée par l'épiscopat qui alla jusqu'à excommunier ceux qui s'en rendaient coupables. Malgré tout, plus de mille annulations frauduleuses ont été concédées ces dernières années à des gens qui savaient payer. Les pauvres agissent plus simplement : ils défont un foyer pour en créer un autre, sans nul souci de la loi.

Voici un autre fait : les riches n'ont pas le sens de leurs responsabilités. Ils mènent une vie légère. Leur rappelle-t-on le devoir du sacrifice, ils parlent tout de suite d'exagération : « Vous en demandez trop. »

A part des individus ou des groupes exceptionnels, la jeunesse dirigeante mène une existence nonchalante. Cette vie de luxe et d'ostentation pourrait peut-être s'excuser, sinon se justifier, en période d'euphorie générale. Elle est scandaleuse dans un pays où le prolétariat croupit dans une misère atroce et à une époque où la douleur est le patrimoine de la majorité des hommes.

Ce scandale est exploité par une propagande dissolvante, amère. Le pauvre peuple, ce grand enfant, se laisse bernier. La masse des ouvriers des villes a grossi les rangs des marxistes et se condamne elle-même à des expériences plus pénibles. Mais si ce peuple réclame une amélioration légitime et demande aux associations chrétiennes de lui reconnaître un cadre de vie où ses aspirations se réaliseraient sans aucun danger pour la foi, il n'est pas écouté. Où sont les syndicats inspirés par une conception sociale chrétienne ? Où sont les coopératives, les mutualités, les associations pour la juste défense des intérêts des ouvriers ? Nous devons le reconnaître : la majorité des catholiques n'ont pas obéi aux enseignements réitérés des souverains pontifes.

Par suite, le premier contact du peuple avec ces catholiques a ébranlé sa foi. Celle-ci n'est pas morte. Mais pour qu'elle ne se perde pas, il faut que les catholiques changent de conduite.

III. VIE SACRAMENTELLE OU PRATIQUE RELIGIEUSE. — 1. *Messe dominicale et devoir pascal*. — La pratique religieuse est extrêmement déficiente. D'après une enquête étendue, 10 % seulement de la population, 20 à 30 % de chrétiens tenus à l'accomplissement du précepte, font leurs Pâques.

Quelques exemples. Dans une paroisse de 9.000 habitants 60 femmes et 10 hommes assistent à la messe dominicale ; 60 personnes font leurs Pâques. Dans une autre — de 22.000 habitants — 450 personnes font leurs Pâques. Dans une troisième — de 40.000 âmes — 800 femmes et 250 hommes assistent à la messe... On pourrait continuer l'énumération. Dans les paroisses ouvrières de Santiago, l'assistance ne dépasse point 10 % de la population ; elle se compose pour les 9/10 de femmes.

Sans doute, par tradition, 98,2 % baptisent leurs enfants mais peu comprennent la signification profonde du baptême. Selon la remarque d'un curé : « chez nous, il y a trois sacrements : le baptême, la confirmation... et la procession. » Le peuple attribue au culte des saints et aux processions à grands effets une plus grande importance qu'à la réception du corps du Christ et au pardon des péchés.

2. *La crise sacerdotale*. — Reste à considérer, dans la situation religieuse du Chili, le problème le plus grave : la crise sacerdotale. Nous trouvons des données dans une lettre pastorale collective de l'épiscopat chilien. Elle date de 1939 ; depuis lors, la situation n'a fait que s'aggraver. D'après cette lettre, le clergé séculier comptait, au Chili, 780 prêtres ; le clergé régulier : 855 membres ; au total : 1615 prêtres, soit 1 prêtre pour environ 3.000 âmes. Dans toute la République, il n'y a que 451 paroisses ; en moyenne, une paroisse compte donc 10.000 fidèles. En toute vérité, nous pouvons dire qu'au Chili, quatre millions d'habitants échappent à une influence pastorale sérieuse. C'est d'autant plus compréhensible que certaines paroisses dépassent de loin la moyenne de 10.000 habitants ; plusieurs d'entre elles couvrent une vaste étendue où la population est disséminée et les communications difficiles ; d'autres sont vacantes, faute de prêtres.

Chose navrante, le Chili, pays catholique, ne fournit même pas ce petit contingent de prêtres. Sur les 1615 prêtres du Chili, 715 sont des étrangers.



Du moins, le clergé chilien jouit, à juste titre, de la considération générale : il est pieux, sérieusement formé, plein d'abnégation.

Mais, numériquement, il est très insuffisant. Les catholiques chiliens sont moins favorisés que les fidèles de plusieurs pays de missions : l'Indochine a 1.300 prêtres pour 1.500.000 catholiques, c'est-à-dire, proportionnellement : trois fois plus que le Chili ; la Chine a 1.747 prêtres pour 2.819.000 catholiques. A fortiori, ne pouvons-nous pas comparer le Chili avec certains pays européens : le diocèse de Malines en Belgique, moins étendu que certaines paroisses chiliennes, possède un clergé trois fois plus nombreux que le Chili entier.

Et pourtant, il n'est pas trop tard. Dans les régions les plus abandonnées, dans les milieux apparemment les plus hostiles, l'observateur attentif découvre une soif de vérité, une bonne volonté évidente, l'action cachée de la grâce. Dieu veuille que, parmi les lecteurs de *Lumen Vitae*, plusieurs se tournent vers le Chili et vers d'autres pays de l'Amérique latine où la situation est plus critique parce que les moissonneurs y sont encore plus rares.

Une des conséquences redoutables de cette crise sacerdotale est l'extrême difficulté où se trouvent les évêques d'accorder à leur clergé le temps nécessaire à des études supérieures. Cependant, la science n'est pas un luxe dans l'Église : la rareté des théologiens, exégètes, philosophes expose un clergé aux pires dangers. Le clergé risque en tout cas de perdre le goût des choses de l'esprit ; il devient incapable d'influencer — comme il le devrait — les mouvements intellectuels qui ébranlent les laïques.

Numériquement insuffisant pour entretenir la foi des croyants, le clergé chilien peut à peine s'occuper de la masse immense de ceux qui ont abandonné l'Église.

Si nous avons le courage de faire les douloureuses constatations dont cet article est plein, c'est qu'un profond optimisme nous anime.

Les qualités supérieures de notre peuple, les réserves spirituelles d'une race jeune et d'inspiration chrétienne, les mille indices d'un renouveau spirituel qui se manifestent partout où une action sérieuse est entreprise, les leçons du vieux continent, les expériences douloureuses des sociétés qui, à divers degrés, se sont éloignées du Christ, une dévotion très profonde et très populaire envers la Mère de Dieu, tout ceci nous fait penser qu'après les ombres de la nuit dans laquelle nous nous trouvons, *le jour se lève*.

---

## CHILI, A DISTANT AND UNKNOWN COUNTRY

The name 'Chili' conveys very little to Europeans : it is a far-off country in South America. But everywhere there is growing a great desire to know even the most distant peoples ; we all need mutual help to solve our common problems. That is the reason why we wish to describe for readers of *Lumen*

*Vitae* the conditions of life and the problems of this country which is so alien to their own ideas.

INTRODUCTION. — I. *Geography*. — Chili, « a geographical folly » according to one of its men of letters, lies along the shores of the Pacific Ocean for a distance of more than 4,500 km, from the 18th to the 55th degree of latitude; with its Antarctic territory, it stretches from the torrid zone to the Pole. Its scenery is extremely varied : sea coasts, the cordillera of the Andes, the arid desert of the north, little fertile valleys amid stone snow-capped uplands, peaceful lakes at the foot of white-topped volcanoes ; mysterious fjords penetrating the dense forests for a depth of several kilometres, immense pampas where an unbroken silence reigns undisturbed by man.

2. *Natural Resources*. — This country which Gabrielle Mistal, the great Chilean poet, compares to a sword, symbol of the « Will to exist », demands from its inhabitants a strenuous way of life.

In the midst of the arid desert of the north where lie great deposits of copper and the rich salpetre mines from which sodium nitrate is extracted, beautiful towns have sprung up : Antofagasta, Iquique, Arica, Chuquibambilla. They are surrounded by gardens which are kept flourishing by water brought from hundreds of kilometres away.

The valleys of the centre are fertile, but they have to be laboriously cultivated. The scarcity of rain makes irrigation compulsory in the greater part of the best districts.

The chief cultivation is of vines, fruit trees, olives, and wheat. The Chilean wines and fruits are renowned. The exploitation of the forests is also a source of wealth.

Hundreds of thousands of sheep graze on the pampas. Their rearing has led to woollen and frozen meat industries.

Petrol is found in the south, coal in the centre and gold is borne down in the rivers.

3. *Population*. — There are 5,200,000 inhabitants to an area of 750,000 square kilometres ; and they are of a more homogeneous race than most of the American peoples. One observes a mixture of the Spanish with that of the native element. Among the governing classes, the Spanish, especially Basque, prevails. The autochthonous people — Araucanians — are unfortunately on the way to extinction : they are not more than 50,000.

Santiago, the capital, has a population of a million, who are attracted there by the climate, the intellectual amenities, the comforts and luxuries of a modern town.

4. *History*. — The history of Chili has been one of energy and honour. Independent since 1810, it very soon acquired a democratic government.

More than a land of artists, it is one of jurists and historians. Its civil code has served as a model to several other American nations. Its jurists of world-wide reputation have been called upon to arbitrate in disputes between nations. Its social legislation is one of the most complete that exists ; one would only wish that it were better enforced.

I. THE RELIGIOUS PROBLEM. RELIGIOUS BELIEF AND INSTRUCTION. — This beautiful country is faced with serious problems ; they will have to be firmly handled.

The most outstanding is the *social* conflict. There is nothing surprising in this ; the social classes do not mix. On one side : riches, comfort, a high degree of culture, the prerogative of a limited class ; on the other hand, a proletariat living under wretched conditions and without hope of betterment for lack of education. This question has been examined in a recent article appearing in the review *Études*.

More serious still perhaps than the social problem (which it renders more acute) is the religious one. On differing degrees, it is common to most of the Latin-American countries.

1. *Unity of belief*. — Like all the other countries of Latin-America, Chili received from Spain a deeply religious formation. Does this faith still continue ?

In each of the social strata one meets a relatively numerous class who sincerely live their faith and try to embody justice and charity in their daily lives. These good people exercise a growing influence by their example especially among the intelligentsia. The universities, which have until recently been closed to Catholic thought, are now becoming more open to its influence.

Among the people there is a fairly active piety. It shows itself in several ways : infant baptism, veneration of pictures or statues, on the whole sympathy towards the Church and priests, reception of the Last Sacraments, a multitude of pious practices which are unfortunately more superstitious than enlightened.

2. *Religious instruction*. — The religious instruction of children is extremely deficient. With rare exceptions, the ordinary *family* is incapable of giving it : their faith is simple and mingled with superstition ; their ignorance of the fundamental truths of religion, even of the most ordinary prayers, is very great. In some of the working classes religious ignorance is complete.

If the child does not get religious instruction at home, will he receive it at *school* ?

First let us remark that each year about 400.000 children receive no schooling, and therefore fail to get any instruction. These are the children of the poorest families, precisely those who have the smallest chance of being given it at home.

There are 461,490 children registered in 3,367 primary schools, and only 267 religious teachers ... If the ordinary master, — who is not obliged to give a religious course — wishes to do so, he may teach some rudiments. But we imagine that such schoolmasters are rare. The greater number are imbued with anti-religious prejudices.

According to the catechetical secretariate of Chili, at Santiago, about 40 % of the pupils in the public schools are given a religious course ; this percentage falls to round about 25 % in the Provinces. According to these calculations, one may estimate a round number of 130.000 pupils in the official primary schools receiving religious instruction. One hundred thousand children receive

it in the free schools. 700,000 children of school age remain who get no, or at least insufficient religious teaching.

More than this, owing to the lack of well trained masters, capable of making Christian instruction interesting to children and an integral part of their lives, catechism instruction is neither methodical nor attractive.

The *priests*, of whom there are too few, cannot as a rule give the time to a religious teaching of any depth. The immense majority of the children, perhaps 80 % of them, do not come under the influence of priests to any great extent.

To obviate these difficulties, a work of great importance has been started at Santiago : a house of women catechists, who are also established at Valparaíso, Viña del Mar, Concepción and Talca. This work is undertaken by girls who having finished their secondary schooling have been led by a special vocation to give their lives, or at least some years, to religious instruction in the official establishments. The greater number of them are unpaid volunteers. The Government accepts them if they have passed a matriculation examination. They have classes to prepare them for this. Unfortunately, their number is very insufficient for the enormous amount of work to be done.

In Chili the middle class, which is of relatively recent growth and has come to exercise a decisive influence over the national life, is usually educated in the government schools where the teaching is completely lay, if not actually anti-religious. In these high schools, if the parents so wish, the pupils are allowed an hour's religious instruction during the first period of classical studies. This is altogether inadequate.

Two causes which it is hoped will be removed, explain the decay of religion in the middle class.

The first is about to disappear. Distrustful of the effect of the anti-religious atmosphere, young Catholics were not being sent to training colleges to become teachers. Today, Catholics are going to them in such numbers that at the elections for the professors of pedagogy catholic candidates predominated.

The second reason was the lack of catholic schools for the middle class. Catholic secondary education does not receive a State subsidy, so that fees were too high for the families of the middle class. Catholic colleges contain about 30,000 pupils.

The *academic* atmosphere is the result of two influences : that of the high schools on the one hand ; that of the free colleges on the other. There are 6,195 students : 4,482 attend the State universities, 1,713 the free universities : those of Santiago and Valparaíso, which are Catholic and have a high reputation for the standard of their studies, and the free University of Concepción.

It is not unusual to meet students who are not baptised. The greater part are without any religious knowledge. Fortunately, Catholicism is progressing. It is having a great influence on several senior schools and the Catholic students have everywhere a reputation for steadiness. There is an increasing number of believers among the undergraduates who live their faith and of whom the Church may be proud.

All the same, amongst the majority of cultured Catholics their religious



knowledge remains at their childhood's level, while their profane studies have progressed considerably.

II. CHRISTIAN MORALS OR LIFE. — Doctrine being thus wanting to them, Catholics do not appreciate what a Christian life should be.

Immorality is on the increase in an alarming manner. Fifty per cent of the marriages are without the Church's blessing. A legal artifice replaces divorce (which does not exist in Chili) : the civil marriage is declared null owing to the incompetence of the official who performed it.

Here is another fact : the rich have no sense of their responsibilities. They lead careless lives. If the duty of sacrifice is pointed out to them, they at once speak of exaggeration : « You ask too much. »

Apart from individuals or exceptional groups, the youth of the ruling class lead a carefree existence. This life of luxury and ostentation might perhaps be excused if not justified in a time of general wellbeing. It is scandalous in a country where the proletariat are crushed by a terrible poverty and at a period when want is the patrimony of the majority of men.

This scandal is exploited by a bitter and disrupting propaganda. The poor people, such big children, let themselves be made fools of. The mass of town-workers swell the ranks of the marxists and condemn themselves to worse wretchedness. But if they demand a legitimate amelioration and ask the Christian associations for a way of life in which they could realise their aspirations without endangering their faith, they are not listened to. Where are the trades unions inspired by Christian social ideas ? Where are the co-operative societies, the clubs, the associations for the just defence of the workers' interests ? We must face the facts : the majority of Catholics have paid no heed to the reiterated teaching of the sovereign pontiffs.

As a consequence, the first contact of the people with these Catholics has destroyed their faith. It is not dead, but unless it is to perish utterly, Catholics must change their attitude.

III. SACRAMENTAL LIFE OR RELIGIOUS PRACTICES. — I. *Sunday Mass and Easter duties.* — Religious practice is very deficient. According to an exhaustive enquiry, only 10 % of the population, 20 to 30 % of the Christians carry out the precept of Easter duties.

Here are some examples. In a parish of 9.000 inhabitants, 60 women and 10 men assist at Sunday Mass ; 60 persons went to their Easter duties. In another of 22.000 inhabitants, 450 people performed their Easter duties. In a third of 40.000 souls, 800 women and 250 men go to Mass ... One could continue giving similar figures. In the working class parishes of Santiago attendance at Mass does not rise above 10 % of the population ; and that is composed of women in the proportion of 9/10 ths.

Doubtless, 98.2 % baptise their children out of tradition, but few understand the real significance of the rite. As one priest remarked, « There are three sacraments with us : baptism, confirmation and ... the procession. » The people attach far more importance to imposing processions than they do to the reception of the Body of Christ and to the pardon of sins.

2. *The clergy crisis.* — The most serious problem in the situation in Chili

remains to be considered : the clergy crisis. We find the data in a collective pastoral letter from the Chilean episcopate. It is dated 1939 ; since then, the situation has only grown worse. According to this letter, the secular clergy numbered in Chili, 780 priests ; the regular clergy, 835 members ; total ; 1615 priests, that is to say, 1 priest to about 3,000 souls. In the whole Republic, there are only 451 parishes ; on an average, one parish contains 10,000 souls.

The heartrending thing is that Chili, a Catholic country, does not even contribute this small contingent of priests. Out of the 1615 priests in the land, 715 are foreigners.

Still, the Chilean clergy may lay claim justly to general approbation : they are pious, well trained, self-sacrificing.

But numerically they are far too few. The Chilean Catholics are less favoured than the faithful of many a missionary land : Indo-China has 1,300 priests for 1,500,000 Catholics, that is, in proportion three times as many as Chili ; China has 1,747 priests to 2,819,000 Catholics. With stronger reason, we cannot compare Chili with some European countries : the diocese of Malines in Belgium, less extensive than some parishes in Chili, possesses a clergy three times more numerous than in the whole of Chili.

And yet, it is not too late. In the most forsaken regions, in the apparently most hostile districts, an attentive observer discovers a thirst for truth, an evident good will, the hidden action of grace. May God grant that, among the readers of *Lumen Vitae*, some may turn to Chili and to the other countries of Latin America where the harvesters are even fewer.

One of the outstanding results of this shortage of priests is the extreme difficulty which the bishops experience in allowing their clergy the necessary time for their higher studies. And yet knowledge is not a luxury in the Church : a scarcity of theologians, exegetists, philosophers, exposes the priesthood to very serious dangers. In any case, the clergy run the risk of losing their taste for the things of the mind ; they become incapable of influencing as they should the intellectual movements which disturb the laity.

Numerically insufficient to care for the faith of believers, the Chilean clergy can hardly concern themselves with the immense number of those who have left the Church.

If we have had the courage to enumerate these sad facts, contained in this article, it is because a great optimism sustains us.

The high qualities of our people, the spiritual reserves of a race which is young and Christian in its inspiration, the thousand indications of a spiritual renewal which come to the fore whenever serious action is undertaken, the lessons of the old continent, the sad experiences of societies which have in varying degrees estranged themselves from Christ, a very deep and very popular devotion to the Mother of God, all this makes us feel that after the shadows of the night in which we are, *day will break*.

# The Catholic Information Center

by Rev. John B. SHEERIN, C. S. P.

*Director of the Catholic Information Center at Boston*<sup>1</sup>

---

## I. Origin of the Center.

The beloved Cardinal Gibbons said that Catholicism blossoms like the rose in the free air of American liberty. No rose-colored glasses are necessary in order to look upon the Catholic Church in America with optimism. It holds a position of esteem in the minds of American people at the present time because of its uncompromising hostility to Communism, and because it represents security in a world of mental confusion and moral disorder. Converts are on the march into the Church in large numbers ; in fact, non-Catholic leaders complain of the wide publicity given by secular papers to notable conversions. A vicious anti-Catholic campaign has just begun, and in its irrational and hysterical frenzy it bears witness to the expanding influence of the Church. Briefly, the apostolic prospects are very bright.

To meet this growing interest in Catholic teaching, many new techniques and projects have been inaugurated. One of the latest is the Information Center. It is a room or suite of rooms wherein Catholic information is made available to anyone and everyone,

---

1. Born Oct. 12, 1906, in Brooklyn, N. Y. Attended a Catholic elementary school, a public high school, and graduated from St. John's College, Fordham University in 1928. Graduated from Fordham Law School in 1930. Admitted to Practice at the Bar of the State of New York in 1932. Admitted to Practice at the Bar of the Supreme Court of the U. S. in 1937. Ordained to the Priesthood in the Congregation of St. Paul the Apostle in June 1937. Taught English and Oratory at the Paulist Seminary in Washington from 1938 to 1944. Preached Missions till 1945. Inaugurated the Catholic Information Center in Boston in June, 1945. Directed the Information Center there till September 1947 when he was appointed Associate Editor of the *Catholic World*, New York. — Activities. Regular monthly contributor for last three years to the *Homiletic and Pastoral Review*. Articles published deal with Preaching. Also frequent contributor to *Information*, the *Catholic World*. Co-author of *Spanish Confessions: How to Hear Them*, by SHEERIN and MCSORLEY, published by Herder. — Address: stationed at St. Paul the Apostle Church, New York City. Assigned to *Catholic World*, 411 West 59 th St., New York, U. S. A. (Editor's note).

Catholic or non-Catholic. There are numerous types of information centers throughout the country designed to dispense secular information : railroad and air lines, public relations' organizations, manufacturers' associations and other groups offer information about their policies or projects to the public. In the field of religion, the Christian Scientists were the first to set up centers of information which they called « Christian Science Reading Rooms ». Some time ago a laywoman broached to a member of the hierarchy the project of a center similar to a « Christian Science Reading Room ». She was told that the time was not ripe for such an experiment.

In 1943 the Paulist Fathers inaugurated such an experiment in New York City under the direction of Father Vincent Holden. The success of that experiment and of several other similar centers points to the fact that the time is ripe for such a teaching device. The Catholic Information Center, as a project, is only in its infancy and yet its immediate success seems to suggest that we are starting very late on an undertaking of great value.

## 2. *Why a special information center ?*

It is well to treat at this point an objection that is frequently raised against Information Centers conducted by priests. The objection is usually stated in this fashion : « Why the expense of a special information center when every rectory is a Catholic information center ? » Every rectory is open from morning till night and the priests are ready and willing to give Catholic information, so — the time and money spent in decorating and operating a special center are an unnecessary waste. But this objection is not as cogent as it seems at first blush. Most priests who have tried to combine convert instruction along with their regular parish duties have found the task very difficult. If the converts are very few, the problem is fairly simple. But if they are many, the busy American priest finds that he cannot do justice to them : sudden and unforeseen emergencies are constantly arising in his parochial work to interfere with convert instruction. Moreover, convert instruction has been developed into a special art. For many reasons, therefore, the best work in this field can be done by priests who *specialize*.

There are also certain factors that tend to immobilize the parish staff in their endeavors to bring Catholic teaching to non-Catholics. There is about some rectories an austere and sombre atmosphere that intimidates all but the most courageous inquirers. Then of course, there is the fact that so many non-Catholics have an amazing concept of a Catholic priest ; the literature of prejudice has pictured



to them a priest as a black-robed villain. A multitude of other weird notions, fantasies and forebodings frighten even the prospective converts away from the «priests' house». A curate told me how a zealous convert first approached his rectory door. He was watching out the upstairs window at the time, and he saw her turn in at the gate, walk to the door and then retrace her steps three different times before she finally summoned the courage to actually ring the bell.

In the very informal, un-ecclesiastical atmosphere of a public reading-room the convert or inquirer can feel much more at ease than in the ordinary rectory. He doesn't entertain the bizarre preconceptions about a reading-room that he links up with the word *rectory*.

### 3. *Description of the room.*

Usually, the room is simply a store that has been suitably decorated. Attached to the reading-room should be an Instruction-room and several private offices. The reading-room however is psychologically the most important unit of the suite. The receptionist in this room is generally a layman or laywoman. The priest generally stays in one of the private offices except when he is delivering a public instruction. He is not dressed in his cassock. This is a very important factor in building up an informal air: it is a strict rule in our centers that the priest should never appear in his clerical garb. Every detail of the physical set-up of the center can serve to put the inquirer at his ease.

### 4. *The title.*

The title of «Catholic Information Center» is far from satisfactory. It attracts to the center a multitude of Catholics who ask questions that deal with purely parochial or diocesan matters. For instance, the priest might be in the middle of an instruction and be interrupted by a telephone call about the hour of the next mass at a nearby church, or about tuition fees at a Catholic high-school or rates at a diocesan boarding home. There ought to be some diocesan agency to which questions of this kind could be referred, otherwise they cut deeply into precious instruction time. The questioners are not to blame: the title «Catholic Information Center» seems to apply to all and any points of information about Catholic faith or practice.

The term «Convert Center» or «Convert Instruction Center» would very probably be unhappy: it would intimidate the man

who is only at the inquiring stage of his religious journey. Secondly, it would exclude the fallen-away Catholic who needs the facilities of the center quite as keenly as does the Protestant or Jew. The best we can say of the title « Catholic Information Center » is that it is less inapt than other names. When a new and more satisfactory name has been devised, then we can reserve the old title for an agency of diocesan information.

While on the subject of nomenclature, I might say that it is very unwise to use the term « non-Catholic » in the presence of those not of our faith. They don't bristle up and rage about it, but it does chafe them in a mild way. It gives them a very negative status. It is advisable to refer to them as Lutherans or Unitarians or Episcopalians, whatever the case might be. In public advertising for Information Centers, we announce facilities for « inquirers into Catholic teaching » rather than for « non-Catholics ».

#### *5. The operation of the centers.*

It is impossible to lay down rules for the operation of the ideal center, rules that would be uniform always and everywhere. The interesting feature of this type of missionary project is that local conditions affect the work so profoundly that every center is bound to be quite different from every other center. The character of the people, the geographical location, local working-hours : all these and other factors determine the general arrangement of the schedule and the nature of books and pamphlets displayed. Imagine a Louis Quatorze interior in a factory-district information center, or cheap plaster saints in a center in a cultured suburban section ! In America there are startling differences between cities. Boston is altogether different from New York. Mark Twain once said, and this is typical of the dissimilarities : « In Boston they ask, 'How much does he know ?' In New York, 'How much is he worth ?' In Philadelphia, 'Who were his parents ?' »

#### *6. The center at Boston.*

Without attempting therefore to represent it as a general model or ideal standard, I will describe the Catholic Information Center at Boston. There are certain features of it that would be altogether out of place in Milwaukee or Savannah or San Francisco, but yet there are also many details of the general plan that would be imperative anywhere, if a priest hopes to make a success of such a center.

At the invitation of the venerable and dynamic Archbishop of Boston, Richard J. Cushing, the Paulist Fathers opened a Catho-

lic Information Center in that city. As Director of the project, I had the fun and frolic, the trials and tribulations of an interior decorator before the center was finally ready for business on June 15, 1945. An antediluvian store was the subject of our attention. It had to be painted, tiled, shelved and properly and tastefully furnished before opening-day. But the result was worth all the anxiety, the drudgery and the bargain-hunting expeditions: it was a very attractive center. Even the most discerning of Boston connoisseurs nodded their approval. The Brahmins of Beacon Hill would find nothing to censure in the Colonial-green reading-room and the adjoining Instruction-room with its high-beamed ceiling and ancient fireplace. Two cobwebbed dens in the rear had been transformed into very acceptable offices for the private instruction of converts.

The center is located at No. 5 Park Street. This is a very interesting location. Park Street is the quintessence of Boston respectability as Boston, in turn, is the pinnacle of American probity. The physical location, therefore, was a major factor in shaping our general policies and method of procedure. Park Street is a sacred street to proper Bostonians. It runs along the venerable Boston Common, goes up a hill and ends in front of a wing of the State House. It is only ten street numbers long and one-sided, the other side forming the border of the Common. Yet it is full of historical memories. The Old Park Street Church is called «Brimstone Corner» due to the fact that brimstone, for the manufacture of gunpowder, was stored here during the War of 1812 against Britain, and also due to the fact of the fire-and-brimstone quality of sermons delivered here. Two Park Street was the cradle of Christian Science, and other addresses are linked with the history of the anti-Catholic Know-nothing Party, the *Atlantic Monthly*, General Lafayette, Daniel Webster and a host of other notables. To the rear of the buildings on Park Street is perhaps the most illustrious American cemetery. Here in the Old Granary Burying Ground lie the remains of members of the Boston Tea Party, Revolutionary-War soldiers and beaconlights of American history such as Paul Revere and John Hancock.

Saint Paul advised his convert-makers, through his own example, to be «all things to all men». That is why the Park Street location determined our policies. With these revered graves visible from the rear windows and the Common visible from the front, we had to feel a sense of reverence for the antiquities of the street. We had to avoid, with careful solicitude, anything spectacular or theatrical as a means of attracting converts. A glaring neon-sign would defeat

our purposes as effectively as would a picture of a tailed-devil.

As you enter the center from the street, you first walk into the reading-room. Unfortunately it is necessary to ascend a few steps before you reach the door of this room, since the room is not on street level. The ideal center should, if possible, be on a level with the street. Any other arrangement, especially a one-flight-up substitute, is most unsatisfactory. The passersby in the street should be in a position to peer through the windows to discover for themselves that no hidden traps or torture devices are waiting for them inside. Fortunately, the windows at Park Street are not too high to prevent a clear field of vision. But the room is high enough over street level to make the climbing of the steps seem a trifle forbidding.

In the library of the reading-room we have a library of more than a thousand volumes. These books deal mainly with doctrinal subjects rather than the devotional themes that would be of interest to the pious Catholic. From our experience, I would say that a large library is desirable but not indispensable. Only the rare convert does very much reading even in literary Boston. Most of them plead, and justly in this industrial age, a lack of sufficient time to do reading. Nevertheless, it is well to have a well-stocked library for those who have the time and the desire to read. They usually prove to be the most influential converts. Books can be obtained rather easily by requesting them by title in the local diocesan newspaper, or by inviting friends to a book-shower for the benefit of the center.

Every reading-room should have a list of recommended books in special fields. Numerous times, the lay receptionist will be asked to recommend a book in the field of Economics, or on the Reformation, or on the question of the Church and Fascism. If the priest is busy, the receptionist can show the inquirer the recommended titles. Of course the list should be graded according to intelligence levels, and the receptionist must be careful not to reveal to the lower-level inquirers the classification from which the title is taken.

### *7. Lending of books.*

We have found that a large number of Catholics want to borrow books from the library. We have been extending the privilege to all, Catholic and non-Catholic alike. This creates a problem that is both unhappy and expensive. Many books have not been returned, and our begging letters have produced no response. The solu-



tion would seem to be a fee for the rental of the books, except in the case of converts or those actually under instruction. But this would entail the added expense of a clerk to take care of the rental charges. Possibly, the best method would be that of refusing books to all but converts and those under instruction. Yet this would mean the loss of good-will which might be financially helpful in the form of occasional money donations. What the answer is, I frankly do not know. The Catholic Information Center experiment is too young yet to have solved all its problems.

Pamphlets are absolutely indispensable in this work at the center. We have, at Park Street, several large racks of pamphlets dealing with doctrinal subjects. Occasionally an inquirer or convert will ask for a devotional pamphlet and so we keep a few on hand. But we keep their number down to a bare minimum. They attract too many pious Catholics who consume valuable time and attention that we could give to converts. Not that we snub Catholics ! But after all, the center was not established for them. Someone has called pamphlets « Theology without tears ». They are a quick and effective vehicle for imparting Catholic teaching : some of them have been written by foremost theologians. Many of our Paulist Press pamphlets, for instance, have been written by Father Francis Connell.

These little booklets are not only terse and authoritative, but above all, they are « carryable ». Except for the case of the belligerent convert, the ordinary person who takes instructions doesn't want to parade the fact before the world. A book is very conspicuous in public. A pamphlet, on the contrary, can be tucked away in the hidden depths of a hand-bag or in a man's coat-pocket.

The pamphlet bills are not as shy and demure as the pamphlets. They are surprisingly large, and they constitute a very considerable portion of the expense account. Our building on Park Street is tax-exempt. Therefore we cannot sell the pamphlets or else we would lose the exemption. Of course, we do not refuse voluntary offerings from Catholics. The reason why the bills are so large is that certain persons take as many as ten pamphlets at a time.

In addition to pamphlet-size publications, we also distribute some paperbound books free of charge. Father Conway's *Question Box* and Father Hurley's *I Believe* are in great demand. Last year Dean Muelder of the Boston University Theological School gave a course on the Social Teachings of the Catholic Church. The word was passed around at the school that we were giving out free copies of *The Five Great Encyclicals* at the Park Street center. The book retails for fifty cents and we distributed at least fifty copies.

That is one example of pamphlet expense. But we felt that it was worth it : we had put Catholic teaching into the hands of fifty men aspiring to the Protestant ministry. We Catholics can be a little less tight-fisted in distributing Catholic literature.

#### 8. *The instruction courses.*

We hold our instruction courses in the inner room of the center, which we naturally call the Instruction Room. One course is held on Mondays and Wednesdays beginning at 5 : 45 P. M. The instruction lasts an hour on these days. This time of day is convenient for those who wish to attend class before they journey home. They who attend the course are usually workers from nearby offices who end their workday at 5 P. M. or perhaps 5 : 30 P. M. It is an hour that is specially convenient for those who want to stay downtown after work to do their shopping. The big department stores are open on these nights, Monday and Wednesday, in Boston, and so the prospective converts go from class to the stores before going home. This is a good instance to show how local conditions modify general schemes or policies.

The other course is held on Tuesdays and Fridays from 7 :30 to 8 : 30 P. M. Father Holden at our New York center holds his courses on Tuesdays and Thursdays at 6 P. M. and on Mondays and Wednesdays at 8 P. M. At the Boston center we plan to « stagger » our courses eventually. There should be at least one course beginning at least five or six weeks after the opening of the two main courses in order to take care of the persons who register too late for the regular courses. It is not advisable to let these late-comers break into a course after four or five lectures have already been given.

Usually we have twenty or twenty-five persons in attendance at these classes. Some of them are Catholics who have come to refresh their knowledge of Christian doctrine. The two courses given at present run concurrently so that a person who misses the 5 : 45 lecture on Monday may hear a lecture on the same matter on Tuesday at 7 : 30 P. M.

These courses consist of twenty three lectures, lasting about three months in all. I won't attempt to present here the arrangement of subjects that we have established in our lecture course. I don't believe there is any *best* or *ideal* sequence of subjects in instructing a convert : moreover, that is a controversial question that could be adequately treated only in a full-length article on the matter. I do feel, however, that in public lecture-course the first

lecture is very, very important. If the hearers do not find the first night very interesting, they will not return. The Existence of God is fundamental and basic, but it is an abstract subject. For that reason I prefer to take the subject of the person of Christ on the first night. The majesty, drama, color and power of that Personality cannot fail to be interesting. Later when it has been proved that Christ established an infallible Church, and that this Church teaches that there are three persons in God, the proof of God's existence from Reason can then be offered. It's not the right logical order, but what good is the right logical order if you have no audience to hear it?

After the three-months course, the inquirer is usually ready for Baptism. If he expresses his desire to become a Catholic, we give him an oral examination which usually lasts about two hours. If we feel assured of his good-will as well as of his knowledge of doctrine, we receive him. That is the general procedure. However we vary the waiting period according to the person. I think intellectual converts need a very thorough and prolonged indoctrination because they usually have to live in an un-Catholic environment after Baptism. The « marriage » convert is frequently belittled but unjustly so. If the other spouse is fervent, the « marriage » convert has the strongest force in his life tugging at him to keep the faith. It would be very rash, therefore, to baptize the intellectual convert before he has a very firm spiritual and doctrinal foundation. We have held off some converts for a year: on the other hand we received one after a month's instruction. This woman had attended Mass regularly for eighteen years.

A rather unusual type of convert came to our attention in our work in Boston. A number of persons came to the Center who had been attending Catholic services for many years. They were known as Catholics in their own localities, and they didn't want to take instructions in their own parish, thus admitting that they were non-Catholics. They felt that their Catholic friends would feel that their attendance at Catholic services in the past had been deceptive, a matter of parading under false colors. In fact one such person actually accompanied another non-Catholic who was taking instructions as if she were a Catholic doing a good-turn for a friend. In reality she was taking instructions herself, and we had to arrange for her private baptism so that the friend would not discover the gentle intrigue. Another non-Catholic had brought up a splendid Catholic family and in fact, the local pastor had publicly commended her one Sunday as an ideal Catholic mother. She was grateful for the anonymity of the Information Center and has made a marve-

lous convert. This unusual condition of non-Catholics regarded as Catholics must exist in every city, and for them a non-parochial center is a blessing.

A hazard of convert-center work is the dangerous desire to establish records. I suppose that statistics are a necessary evil but the center director should stifle the temptation inherent in convert statistics. Converts are human beings with immortal souls and not scalps that score up the total of victories. If he has any slight suspicion about the bad-will of a prospective convert, he should administer a stiff and stern warning. If he is striving to break convert-total records, he will tend to omit such a warning. We have fortunately staved off a number of prospects who were ready to drift into a sacrilegious Baptism just in order « to marry the girl » or to have a Church wedding. On the other hand it is sometimes necessary to bring a slight pressure to bear upon the timid, hesitating soul who is looking upwards anxiously for a sign from heaven. If an inquirer drops out of a course, very seldom do we make any attempt to get in touch with him. We presume that if he is sincere, he will eventually continue of his own accord.

Group instruction is generally not as effective as personal instruction. We have been pleased by the results of the examinations that we give at the end of a group instruction course : the examinees in these tests do as well as those who are taught privately. But perhaps they « cram » for the finals. We try to counteract the impersonal character of the course by occasional private appointments with the candidates. In these private sessions we can discover the general religious and educational background of the convert, his personal difficulties and problems. For instance, there is the agonizing errand of breaking the bad news to his non-Catholic family : how he dreads to hurt his old mother especially ! This advice has proved helpful in softening the blow : tell your family that you are simply following the old Protestant privilege of worshipping God according to the dictates of conscience.

If we discover that a certain convert would not profit by attending the public course, we give him private instructions. Deaf persons or those who possess advanced knowledge of Catholic doctrine or mentally retarded persons ought to be taken out of the regular public course. I remember withdrawing one girl from the regular course and assigning her lessons in a Theology book in preparation for her private instructions, so advanced was her knowledge of Catholic teaching.

We have three double sets of courses during the regular year and one during the summer, each course lasting three months, as



stated earlier in this article. Yet the majority of prospective converts cannot adapt their schedules to course hours. As a result, the majority of our converts are instructed privately. We open the Center at 10 a. m. and close it at the end of the last private instruction, which may be 10 p. m. This means long hours of constant work. Sometimes we will have nine or ten private instructions a day, each session lasting from fifty minutes to an hour. I'm sure that God will pardon a slight incoherence in our speech at the end of a hot summer day. Our New York Center opens at 12 M on weekdays and closes at 9 p. m. On Sundays the hours are 10 a. m. to 2. p. m. Private instructions however are given before and after the regular office hours. In Boston we opened the Center on Sundays for several months, but abandoned the practice when we found that very few visitors came into the Center on that day.

The long hours require a certain type of personality. A scholar with a wealth of knowledge or an eloquent preacher may not succeed in center work. Patience is the chief requisite, a kindly patience ; a long-suffering, plodding, persistent effort to teach the same doctrine day after day, hour after hour. At times it is drudgery. The bearers are not always very glamorous. Sometimes they are very stupid, unresponsive, boring, or eccentric : sometimes there is almost nothing naturally attractive about them. It is pleasure to instruct someone who is mentally keen, but only a sense of duty and love for souls can keep your nose to the grindstone when you are explaining some doctrine to an ignorant fellow for the tenth time.

#### 9. *Propaganda.*

Very few non-Catholics drop into the Center in Boston by sudden impulse. When a Bostonian becomes interested in the Church, he usually consults a Catholic friend. The Catholic can then direct him or better, take him to the Center. It is of paramount importance therefore that Catholics should know of the location of the Center. So far we have found the daily secular papers bring very little response. We have had articles and advertisements in these newspapers but they seemed to attract little attention. Father Holden however feels that such publicity has helped him in New York. He writes :

The first year, the *New York Sun* sent up a reporter who did a two column spread with a prominent, bold-type head. The second year, the *World-Telegram* carried a very interesting account written by one of their staff, a Presbyterian minister's daughter. And this year, the *Journal-American* followed suit with a full page story accompanied with pictures. This entirely

free publicity in daily papers having a huge circulation helps us tremendously, and we always experience an increase in callers after the story appears.

But such has not been our experience in Boston. However advertisements in the diocesan weekly, the *Pilot*, have been very productive of interest. For the simple reason, that Catholics who read the *Pilot* are prepared to direct their non-Catholic friends to the Center. Whereas, an inquirer will not think of looking in a secular paper for information about a convert-center.

Beyond any doubt the most powerful influence in publicizing our work has been Archbishop Cushing. He has spoken about the Center on innumerable occasions, especially in his addresses to Catholic organizations. He has commended our convert-work in the clergy conferences and enlisted the co-operation of the diocesan clergy. At a Tea held at the Center, he requested the heads of Catholic women's organizations, who were present, to invite my assistant or myself to address these organizations. In this way we were able to make the Center known to a large number of apostolic Catholics. Briefly, His Excellency's personal interest has called more attention to our work than front-page advertisements could ever attract.

We have also sent letters to the pastors of Boston parishes asking them to announce the beginning of the new courses as they come round. The great majority of these pastors have graciously given us this publicity in their Sunday Announcements. We have also delivered talks about the Center to men's organizations, asking the members to spread the good word. Through the Legion of Mary we have obtained lists of non-Catholic partners in mixed marriages. To them we sent leaflets announcing the hours of the courses and also pamphlets on Catholic teaching. We received no response, but it is possible that these non-Catholics sought out their own parish clergy for instruction.

We have not attempted to tap this source any further, as we have been so busy that we could hardly take on more work. I would suggest however, since I still feel optimistic about its possibilities, that a priest contemplating a similar project should make certain of these points. First, it would be advisable to find out if the Legionaries know any of these prospects personally : if so, personal letters could be sent to them. Secondly, the advice of the Legionaries ought to be asked as to the type of pamphlet suitable to this person's needs, and whether the letter ought to be addressed directly to the non-

Catholic, or to the Catholic asking him or her to leave the informative literature around the home in a conspicuous place.

The Legion of Mary could serve as a splendid auxiliary in the work of the Information Center. In Boston there is a unique Praesidium of the Legion composed of employees of Filene's Department Store. They endeavor to reclaim fallen-away Catholics among their fellow-employees, make converts, strengthen the faith of Catholics, and in general advance the cause of the Church among their companions in the store. We hold the meetings of the Praesidium on Thursday evenings at the Center, one of the priests being the Chaplain. Once a month a large Christian Doctrine class is held for the benefit of employees, Catholic and non-Catholic, and once a year a Day of Recollection for six or seven hundred employees is held at the Cathedral. In the case of this Praesidium the work is done at the store, but a similar Praesidium could be formed to help at the Information Center itself. As it is, we have come into contact with a number of non-Catholics through this unit and have made four converts in the past year.

In February 1947, we established a guild to help the Center. It is called *The Paulist League of Boston*. Despite the fact that it is an infant organization, it already numbers over 500 members. Its purpose is to raise funds to support the Center, and in its short existence it has sponsored lectures by Father Gillis, Father Gannon, Dorothy Grant: it has also given three Teas and a book-shower for the Center. One of these Teas netted a profit of \$1700. Another purpose of the guild is that of helping the converts to adapt themselves to their new-found religion. In so many cases, the convert loses his old friends by conversion, and if he fails to gain new friends in Catholic ranks, he has a dangerous void in his life. The guild can introduce him to Catholics, and help him to integrate his life into the life of the parish in which he lives.

#### 10. *Staff of the center.*

Volunteer receptionists serve at the desk in the main room, that is, the reading-room. These receptionists are a very, very important element of the success of the Boston Center. They usually volunteer to take their turn for about three hours at a time. It would be much wiser to have a regular receptionist at a salary, but forty dollars a week would buy a lot of pamphlets. Our present arrangement is more economical but it does make for loss of continuity and some resultant confusion. However we have been fortunate in getting the services of very competent volun-

teers. It is inadvisable to accept the services of every volunteer who happens to apply. It is better to wait for intelligent, tactful, practical persons to offer their services. On the main desk we have a book of instructions for the receptionists. One of the rules, for instance, tells the receptionist that she is not to take the initiative in talking to visitors. She is not to badger or exert any pressure on inquirers : they must be allowed to browse among the books, magazines and pamphlets without hindrance. Men are desirable as receptionists but it is hard to find a man who can give a few hours regularly every week.

The receptionists take care of ordinary questions. If they do not know the answer out of their own store of information, they can consult volumes like *The Catholic Encyclopedia* or Father Conway's *Question Box*. But beware of taking on as receptionist the omniscient type of woman who is ready to answer any theological question, no matter how profound. We had such a person and when we heard her promulgating some startling heresy we had to request her to leave. Questions that require more than a catechism knowledge must be referred to the priest.

The receptionist can also help by correcting the tests in the Correspondence Course for Converts. One young Boston woman corrected the tests for five persons whom we instructed by mail. In the New York Center, a competent receptionist takes care of Father Holden's novel mailing project. Under this plan, Father Holden discovers that a certain non-Catholic is interested in the Church and so he proceeds to send him a pamphlet every ten days covering the main points of Catholic teaching, totalling twenty pamphlets. An appropriate letter is sent with each pamphlet, showing the connection of this week's subject with that of last week and with the whole scheme of instruction. The receptionist does all the work of typing letters etc., and Father Holden needs only to answer special questions that the addressee might ask by mail. The record for 1947 is as follows : Number, who received complete series-46

Discontinued before completion of series-36 <sup>1</sup>.

There are several projects in the United States which have the name *Catholic Information Center* over their doors but they are hardly more than reading-rooms. A genuine Information Center

---

I. Reasons for discontinuance :

16 decided to take instructions

17 moved- left no address

3 requested discontinuance



for converts should have a priest in attendance at all times. Laymen and laywomen may be very willing and generous with their time but they cannot operate an Information Center, that is, without the aid of a priest to whom they can refer requests for instruction and theological questions. To call a reading-room or a library an Information Center is to misuse a term that now has a well-defined meaning.

Some of the inquirers, with whom the receptionist has to cope, are strange types. We have entertained ballet dancers and alcoholics, spiritists and Swedenborgians, Mahometans and madmen, and quaint people who have seen visions and dreamed dreams. Best of all perhaps was the young fellow who asked help for the angels who, he said, were fighting a battle in the snow at Laconia, N. H. Or the woman who assured us that Hitler and Eva Braun were hiding in her summer home. Work at an Information Center is not dull.

A word about display windows. Displays illustrating some point of Catholic teaching are somewhat helpful, but I don't think they are very important in Boston. Father Holden, on the other hand, considers them very important in the New-York Center. I have yet to meet a convert whose interest was aroused by window-dressing. Perhaps New Yorkers are more susceptible. Very possibly these pictorial explanations will help to remove misconceptions and break down prejudice in the passersby. But I would not consider window decoration a major factor in our work in Boston.

It is exceedingly desirable that the center be located near a subway station. We are only a few steps away from the Park Street Station which is the center of the Boston subway system. The nearer to the subway, and to the heart of the city — so much the better for an Information Center.

The technique of persuading non-Catholics can be summed up in one word : kindness. They are looking for help and not for a fight or argument. Sometimes we hear disparaging remarks about the sincerity of non-Catholics, and these remarks often come from pious lips. But I think the average Protestant is very sincere : he is more mentally than morally confused. The famous « New England Conscience » is a proof of the high moral earnestness among Protestants in New England.

Kindness and courtesy are the only two weapons to be used in an Information Center. Father Joseph Flynn, who was here for a year at the Center, and then Father Francis Diskin were outstanding for their genial courtesy to the inquirers. The first time that an inquirer asks to see a priest, we try to put him at his ease. In Boston

an attitude of dignified good-humor is in order. The hearty guffaw and slap-on-the-back sociability might be proper in other places but not in Boston. The best approach is a quiet geniality. We try to make the inquirer feel at home by asking him questions about his business and his friends. We ask him to express his opinion about current events, about the World Series or the Army-Navy game. We show a personal interest that doesn't intrude into the sanctuary of his private affairs.

A little joke or good-humor at our own expense is helpful in breaking down his nervousness and disposing him towards us in a favorable attitude. I am eternally grateful that I come from Brooklyn originally, since the very word *Brooklyn* is sure to arouse a laugh. And as for the Brooklyn accent — there couldn't be a better conversation-topic to relax the racing pulse of the timid inquirer. One woman told me that the first time she set foot in a Catholic church she actually thought she was doing something *immoral* : the first time she met a priest was a hair-raising experience. Sympathy for the non-Catholic inquirer in his painful anxiety will dictate one line of campaign for the priest : kindness. We must try to persuade rather than to dominate.

## II. *The results.*

The results at the Boston Center have been very encouraging. We have received two hundred and thirty-five converts into the Church in the first two years of operation. The staff of the Center consists of only two priests. That total is a promise of future good-success.

In September of 1947 a small chapel was opened nextdoor to the Information Center. Some feel that the chapel, situated so close to the Center, will detract from the informality of the Center. We hope, however, that the prayers of the faithful in the chapel will more than compensate for the loss. God is Wisdom.

---

## LE CENTRE D'INFORMATION CATHOLIQUE ÉTABLI A BOSTON

1. *Les origines des centres d'information.* — L'Église catholique d'Amérique se développe au grand air de la liberté américaine. Elle conquiert l'estime du peuple américain par son attitude nette en face du communisme et par la portée de son message dans un monde désemparé. Le nombre des conversions croît et des leaders non-catholiques regrettent la large publicité accordée par les journaux aux convertis notoires.

Pour satisfaire cet intérêt croissant à l'endroit de la doctrine catholique, plusieurs initiatives ont été prises. Le centre d'information en est une. Catholiques et non-catholiques peuvent y obtenir des renseignements au sujet du monde catholique. S'inspirant des centres d'information concernant les questions laïques, les Pères de Saint-Paul ont ouvert, en 1943, un centre d'information religieuse, à New-York City. Encore à ses débuts, le centre connaît cependant un gros succès ; il semble appelé à devenir une entreprise d'envergure.

2. *Raison d'être des centres.* — Répondons tout de suite à une objection : « A quoi bon financer un centre spécial, alors que chaque presbytère en est un ? Chaque cure est ouverte du matin au soir ; des prêtres s'y trouvent à la disposition de ceux qui désirent des renseignements. Ne gaspillons ni temps ni argent. » A cette objection, nous opposons le fait de l'extrême difficulté pour le curé de mener de front son travail paroissial ordinaire et l'instruction des convertis. S'il y a peu de conversions, le problème est simple ; mais, si leur nombre est considérable, les prêtres américains, déjà très occupés, seront débordés. D'ailleurs instruire des convertis exige un talent spécial. Pour de nombreux motifs, le meilleur travail en ce domaine sera fourni par des prêtres spécialisés. Trop souvent aussi l'aspect austère du presbytère intimide les quémandeurs. Dans l'ambiance non-ecclésiastique d'une salle de lecture publique, le converti ou le chercheur sont beaucoup plus à l'aise.

3. *Description du local.* — Cette salle est d'ordinaire tout simplement un magasin convenablement aménagé. Il devrait y avoir aussi une salle d'instruction et plusieurs bureaux particuliers. Dans la salle de lecture on est habituellement reçu par un laïc. Le prêtre se tient dans un bureau privé, sauf durant les instructions publiques. Il ne porte pas la soutane : détail très important pour créer une atmosphère non-officielle.

4. *Titre de l'œuvre.* — L'enseigne « Centre d'information catholique » est loin de satisfaire. Elle attire une foule de catholiques qui posent des questions d'ordre purement paroissial ou diocésain. Le terme « Centre de convertis » ou « Centre d'instruction pour convertis » serait sans doute maladroit : il intimiderait celui qui n'en est qu'au stade de la recherche. En outre, il écarterait les catholiques renégats qui ont besoin du centre autant que les protestants et les juifs. Le titre « Centre d'information catholique » est, après tout, le plus adapté.

Il ne serait pas très sage d'employer le terme « non catholique » en présence de ceux qui ne partagent pas notre foi. Il vaut mieux les interpeler comme luthériens, unitariens, épiscopaliens, selon les cas. Dans les réclames, nous annonçons des facilités pour « ceux qui désirent des renseignements au sujet de la doctrine catholique » plutôt que pour « non-catholiques ».

5. *Fonctionnement des centres.* — Impossible de fixer des règles universelles pour le fonctionnement du centre idéal : la caractéristique de cette œuvre est d'être tellement tributaire des circonstances locales que chaque centre diffère entièrement de n'importe quel autre ; le caractère de la population,

la situation géographique, les heures locales de travail, tout cela détermine l'ordre du jour, le genre de livres et de brochures. Boston diffère complètement de New-York. Un jour, Marc Twain disait : « A Boston on demande : « Qu'est-ce qu'il connaît » ; à New-York : « Que vaut-il ? » ; à Philadelphie : « Qui sont ses parents ? »

6. *Origines et disposition du centre de Boston.* — Sans prétendre donc le dépeindre comme le modèle idéal, je décrirai le centre de Boston. Il fut ouvert le 15 juin 1945 par les Pères de Saint-Paul sur l'invitation de l'archevêque de Boston, Mgr Richard I. Cushing. Le centre est situé au n° 5 Park Street ; c'est la rue où se trouvent les monuments les plus respectables de Boston. Nous avons tenu compte de ce milieu distingué dans l'organisation de notre centre. De la rue, on entre dans la salle de lecture. Malheureusement, il faut monter quelques marches pour atteindre le local. Le centre idéal devrait être au niveau de la rue. Les passants devraient pouvoir regarder par les fenêtres et se convaincre que ni chausse-trapes, ni instruments de torture ne sont installés à l'intérieur.

Dans la bibliothèque nous avons plus de mille volumes. Ces livres traitent de sujets doctrinaux plutôt que de thèmes de dévotion. Expérience faite, si une bonne bibliothèque reste désirable, elle n'est cependant pas indispensable ; souvent le temps pour la lecture fait défaut.

Toute salle de lecture devrait posséder un catalogue des titres recommandés en différents domaines. Souvent on demande au guide des livres sur divers sujets : économie, Réforme, Église et fascisme, etc... Lorsque le prêtre est occupé, le guide peut montrer le titre des ouvrages conseillés. Évidemment, dans le classement des livres, il faut tenir compte du degré de développement requis pour lire tel livre avec fruit.

7. *Emprunt de livres.* — Un grand nombre de catholiques désirent emprunter des livres. Nous le leur avons permis et avons étendu ce privilège aux non-catholiques. Ceci crée une situation coûteuse et désagréable à la fois. Beaucoup de livres ne rentrent pas et nos lettres de réclamation restent sans réponse. La solution serait de fixer une taxe, sauf aux convertis ou à ceux qui reçoivent actuellement l'instruction. Mais ceci entraînerait la nécessité d'engager un employé qui s'occuperait des versements. Peut-être la meilleure méthode serait-elle de refuser les livres sauf aux convertis et à ceux qui reçoivent l'instruction.

Des brochures sont indispensables pour le travail du centre. Nous en avons plusieurs travées à Park Street. Ces écrits sont des exposés succincts et frappants de la doctrine catholique : certains ont été composés par des théologiens de renom. En outre, nous distribuons quelques livres. *Questionnaire* du P. Conway et *Je crois* du P. Hurley sont fort demandés. Les conférences de M. Muelder, de l'Université de Boston, au sujet de la doctrine sociale de l'Église furent éditées sous le titre *Les cinq grandes encycliques*.

8. *Cours.* — Les cours d'instruction sont donnés dans une salle à l'intérieur. Un cours a lieu le lundi et le mercredi à 17 h. 45 ; il dure une heure. Ce moment convient à ceux qui désirent suivre le cours avant de rentrer



chez eux. Les assistants sont habituellement des employés des bureaux voisins qui finissent leur journée à 17 h. ou à 17 h. 30. L'autre cours est donné le mardi et le vendredi de 19 h. 30 à 20 h. 30. Il est bon d'organiser un troisième cours de cinq ou six semaines après le début des deux cours principaux, afin de s'occuper des personnes venues trop tard pour les cours réguliers. Il n'est pas à conseiller de permettre à ces retardataires de s'inscrire pour un cycle après les cinq ou six premières leçons.

Nous avons, en moyenne, vingt à vingt-cinq présences à ces cours. Pour le moment les deux cycles se déroulent parallèlement de sorte qu'une personne qui aurait manqué la leçon de 17 h. 45 le lundi, peut avoir la même leçon, le mardi à 19 h. 30.

Un cycle comporte vingt-trois leçons, se répartissant sur environ trois mois. Quant aux sujets traités, il nous faudrait un exposé spécial pour les détailler. De toute manière, la première leçon est de la plus haute importance ; si elle n'est pas très intéressante, les auditeurs ne reviendront plus. L'existence de Dieu est un sujet fondamental, mais abstrait ; c'est pourquoi, personnellement, je préfère débiter par la personne du Christ. La majesté, le dramatique, le prestige de cette personnalité ne peuvent manquer d'intéresser. Plus tard, après avoir démontré que le Christ a établi une Église infailible, et que cette Église enseigne trois personnes en Dieu, on peut prouver rationnellement l'existence de Dieu.

Après ce cours de trois mois, le chercheur est ordinairement prêt pour le baptême. S'il a le savoir requis et la bonne volonté suffisante, nous le recevons. Cependant la période d'attente varie : des intellectuels, par exemple, ont besoin d'une instruction plus poussée parce qu'ils doivent vivre dans un milieu non-catholique après leur baptême. Certains attendent une année ; d'autres sont reçus après un mois.

Un type de converti plutôt curieux est celui de non-catholiques qui, depuis des années, assistent aux offices dans leur paroisse et passent pour catholiques aux yeux de beaucoup. N'aimant pas manifester leur indigence religieuse dans leur milieu paroissial, ils sont tout heureux d'y remédier dans le centre anonyme.

L'instruction collective n'est pas, en général, aussi efficace que l'instruction privée. Nous essayons de combattre le caractère impersonnel du cours par des contacts individuels. Ils permettent de découvrir les difficultés spéciales et les problèmes particuliers de chacun.

Nous avons trois doubles cycles de cours pendant une année normale, chacun de trois mois. Mais la majeure partie de nos convertis reçoit une instruction privée. Parfois nous avons jusqu'à neuf ou dix instructions privées par jour, chacune de 50 à 60 minutes. Le centre ouvre à 10 h. et ferme à 22 h. Celui de New-York ouvre, en semaine, à 12 h. et ferme à 21 h. ; le dimanche, il est accessible de 10 h. à 14 h.

9. *Propagande, Bienfaiteurs.* — La publicité par la presse nous a peu aidés. Tout au contraire, le soutien que nous accorde Son Excellence l'archevêque Cushing. Il parla de notre centre en de nombreuses occasions, surtout dans ses allocutions aux organismes catholiques. Il recommanda notre

travail au clergé et lui demanda de collaborer. Tout cela fit connaître notre centre à un grand nombre d'apôtres.

La Légion de Marie peut être un précieux auxiliaire pour le travail du centre. Ses membres s'occupent des catholiques qui font défection et des non-catholiques. A Boston, il n'existe qu'un groupe de légionnaires ; il est composé d'employés ; ils tiennent leur réunion au centre le jeudi soir.

En février 1947, nous avons créé une association : *La ligue pauliste de Boston*. Elle groupe déjà cinq cents membres. Son but est d'alimenter les fonds de soutien du centre, et d'aider les convertis à s'adapter à leur nouvelle religion. Car, bien souvent, le converti perd ses anciens amis et, s'il n'en trouve pas de nouveaux dans le milieu catholique, un vide dangereux se fait autour de lui.

10. *Personnel du centre*. — Ceux qui reçoivent les gens dans la salle principale sont des volontaires : ordinairement, ils se relaient toutes les trois heures. Il serait plus sage d'avoir quelqu'un de fixe et de salarié ; mais une économie de quarante dollars par semaine permet d'acheter bon nombre de brochures. Il n'est pas prudent d'accepter les services de n'importe quel volontaire. Mieux vaut attendre qu'on trouve des personnes intelligentes, pratiques, pleines de tact. Des hommes seraient préférables pour cette fonction mais rares sont ceux qui, chaque semaine, peuvent nous consacrer régulièrement quelques heures.

On conseille à la personne qui reçoit les gens de ne pas les aborder la première. Si elle est questionnée et ne peut répondre elle-même, elle consultera des livres connus *L'encyclopédie catholique* ou *Questionnaire* du P. Conway. Des informations qui dépassent la connaissance fournie par le catéchisme peuvent être données par le prêtre.

Aux États-Unis, plusieurs entreprises portent l'enseigne : « Centre d'information catholique », mais elles ne sont guère plus que des salles de lecture. Dans un vrai centre un prêtre devrait se trouver en permanence. Les laïcs sont incapables de tenir un centre sans l'aide d'un prêtre qu'on puisse consulter.

Il est fortement conseillé de situer le centre tout près d'une gare de métro ; plus le centre est proche du cœur de la cité, mieux cela vaut.

La technique pour gagner les non-catholiques peut se résumer en un mot : l'affabilité. Ils demandent un secours et non une lutte ni un argument. Affabilité et courtoisie sont les seules armes à employer. Nous devons essayer de persuader, non de dominer.

11. *Résultats*. — Les résultats du centre de Boston sont encourageants ; au cours des deux premières années nous avons reçu 235 convertis. L'équipe du centre comprend seulement deux prêtres. En septembre 1947, une petite chapelle a été ouverte à côté du centre.

# Pierre Lecomte du Noüy

## *Un itinéraire spirituel*

par Adrien BAUCHAU, S. J.

*Licencié en sciences, Licencié en philosophie* <sup>1</sup>

---

Il est rare d'élire domicile aux antipodes de son village natal, plus rare encore de quitter les Lettres pour la Science.

Pierre Lecomte du Noüy n'hésite pas. Initié aux questions politiques et à la Philosophie, nanti d'une licence en Droit, il va se rasseoir sur les bancs pour enlever le titre de docteur ès Sciences.

Né à Paris, le 20 décembre 1883, sa formation s'achève au moment où la Science triomphe partout, et peut-être trouvons-nous là une des raisons qui le détachent des textes de lois pour le consacrer désormais homme de laboratoire. Il devait y moissonner plus d'un succès.

Mobilisé dès les premiers jours de la guerre mondiale 1914-18, il rencontre au front le Docteur Carrel (1915). Devenu son collaborateur, il établit une formule mathématique permettant de prévoir la date de la cicatrisation des plaies. L'exposé de ces recherches lui fournit le thème de sa thèse de doctorat.

Ce premier travail, tête de file de plus de deux cents mémoires, articles et notes scientifiques <sup>2</sup>, lui ouvre les portes de l'Institut

---

1. Après avoir obtenu la licence en philosophie à la Faculté de Philosophie S. J. d'Eegenhoven-Louvain, le P. BAUCHAU a étudié à l'Université de Louvain. Il prépare une thèse de doctorat sur la physiologie des glandes endocrines. — Adresse : 11, rue des Récollets, Louvain, BELGIQUE (Note de la rédaction).

2. Voici la liste des livres publiés par Lecomte du Noüy :

*Surface Equilibria of Organic and Biological Colloids*, New-York, 1926 (en français en 1929)

*Méthodes physiques en biologie et en médecine*, Paris, 1933.

*Molecular Physics in Relation to Biology*, National Research Council, 1929.

*Le temps et la vie*, Paris, 1936 (traduit en anglais et en italien).

*La température critique du sérum sanguin*, Paris, 1936.

*L'homme devant la science*, Paris, 1939.

*L'avenir de l'Esprit*, Paris, 1941.

*La dignité humaine*, New-York, 1944.

*Human Destiny*, New-York, 1947.

Rockefeller à New-York (1919). Pendant huit années, il y étudie la tension superficielle des liquides. Inventeur de talent, il met au point divers appareils, entr'autres un tensiomètre qui permet une détermination extrêmement élégante du Nombre d'Avogrado ainsi que des trois dimensions de certaines molécules.

En 1924, le diplôme d'honneur de la Franklin Society récompense cet effort et, l'année suivante, le National Research Council de Washington l'appelle à la présidence d'un de ses Comités. Deux ans plus tard, c'est l'Institut Pasteur de Paris qui réclame son concours dans l'organisation des laboratoires de Biophysique moléculaire ; enfin, en 1937, il accepte la direction de l'École des Hautes-Études en Sorbonne.

Retourné clandestinement en Amérique en 1942, il y reprend ses recherches sur les propriétés physico-chimiques du sérum sanguin. Une pénible maladie ne tarde pas cependant à entraver son labeur infatigable ; le 22 septembre 1947, il meurt, réconcilié avec l'Église, et protestant de sa soumission complète à la doctrine catholique.

Cet acte final n'était pas une brusque volte-face mais le résultat d'une lente évolution. Le bilan technique esquissé ci-dessus n'épuise pas en effet le message de Lecomte du Noüy, car il n'était pas qu'un homme de laboratoire. Les mesures les plus délicates et les calculs les plus ingénieux ne l'avaient pas distrait d'une inquiétude.

Nourri des grandes vérités scientifiques, il n'y avait pas trouvé l'apaisement d'un savoir complet et, avec une impitoyable sincérité, il s'est interrogé pendant trente ans sur la valeur des explications élaborées par le travail des savants.

## I. DE LA MATIÈRE A LA VIE

*« Nous ne possédons que quelques morceaux de l'immense jeu de patience au moyen duquel nous voulons reconstruire l'image offerte par la nature. »*

LECOMTE DU NOÜY.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les sciences physico-chimiques avaient bien quelque excuse de se sentir vaniteuses et portées à majorer l'importance de leurs résultats. Emportés par un enthousiasme quasi apostolique, les hommes de science se risquaient sans beaucoup de réflexion à nier le bien-fondé de la foi et de la liberté humaine. Le but de la vie leur paraissait assez imprécis, l'âme prenait figure de chimère et l'homme, ce soi-disant roi de la création, s'apparentait



trop aux Primates pour être autre chose qu'un simple accident biologique dans l'évolution des espèces animales. Une religion nouvelle imprégnait la mentalité du temps : matérialisme intégral avec son déterminisme rigide.

Lecomte du Noüy connut ces fanatiques du scientisme, il vécut dans leur ambiance, communia à leur ferveur. Pourtant ces prétentions étaient-elles légitimes ? La question s'imposa bientôt, car des découvertes inattendues, presque déplaisantes, viennent jeter une note discordante dans le concert, jusque là unanime.

Les quinze dernières années qui viennent de s'écouler, écrit-il en 1939, dans *L'homme devant la science*, p. 14 <sup>1</sup>, ont remis en question un certain nombre de théories qui menaçaient de devenir des dogmes ... De ce branle-bas général est née une grande confusion, mais aussi une certaine clarté. Notre confiance en nous-même a été quelque peu secouée. Tout semble bien plus compliqué qu'on ne le pensait. On devient plus prudent et moins affirmatif. Les bases même de notre science sont attaquées : il y a une crise du déterminisme.

Le moment était venu de faire un examen de conscience. Quatre livres de philosophie scientifique introduiront le grand public aux résultats de cette réflexion. Et puisque la Science est avant tout le fruit de la raison appliquée au réel, la première question qui naît spontanément est celle de la valeur de son travail. Sans doute, les faits observés offrent de solides jalons aux théories, mais ce sont nos organes des sens qui les isolent du contexte de la nature et, grâce aux mécanismes du cerveau, ces impressions arrivent à la conscience. « Notre connaissance directe ne peut être que relative et n'entraîne aucunement l'identité entre l'Univers réel et l'image que nous nous en faisons. » (H. S. p. 21).

Les faits isolés, nous cherchons à les relier entre eux et lorsque nous y avons réussi, nous affirmons avoir compris, ce qui signifie que nous pouvons *prévoir* le déroulement d'un nombre limité d'événements.

Pour atteindre pareil objectif, il a fallu toutes les ressources de l'intelligence, car la matière du physicien ou du chimiste n'est plus ces volumes solides aux surfaces précises, mais bien la foule désordonnée des particules mises en jeu dans l'expérience la plus élémentaire. La possibilité de prévoir est fille du calcul des probabilités : chaque particule s'avère incapable d'influencer individuellement la loi statistique. Pourtant la résultante de leurs actions qui paraît

1. Les initiales H.S. indiquent les références au texte de *L'homme devant la science* ; A. E. celles de *L'avenir de l'Esprit* ; Dg. H. celles de *La dignité humaine* et H. D. celles de *Humani Destiny*.

sent se faire au hasard s'oriente toujours dans une direction déterminée.

Cette constatation permet de se tirer d'affaire dans la pratique, mais quelque chose échappe dans ce passage de l'échelle atomique à notre échelle, du désordre à l'ordre. Quel lien y a-t-il entre ce chaos et la succession des phénomènes ? Nous l'ignorons encore, mais nous savons, grâce au calcul des probabilités, que lorsqu'une structure physico-chimique varie, elle passe d'un état moins probable à un état plus probable. Dans cette transformation, l'Énergie se conserve mais se dégrade et le résidu dévalué porte le nom d'Entropie. L'univers physique s'achemine lentement vers un état d'équilibre où plus rien ne se passera. Sa marche est donc irréversible<sup>1</sup>.

Or, chose étrange, pas plus que la Mécanique rationnelle, la Mécanique ondulatoire n'a retrouvé à l'échelle subatomique l'irréversibilité thermo-dynamique. Cette anomalie ne peut s'expliquer, semble-t-il, qu'en faisant intervenir l'observateur qui, par son observation même, influence et perturbe le phénomène (principe d'indétermination d'Heisenberg).

Illusion dès lors d'espérer ramener tous les phénomènes au déterminisme que Laplace formulait en ces termes fameux :

Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'Analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux.

Un autre problème surgit bientôt embarrassant : tous les phénomènes obéissent-ils à cette loi de l'Entropie ? La Vie en particulier, caractérisée par une dissymétrie moléculaire croissante, ne défie-t-elle pas cette lente dérive de la matière vers l'homogène ? Dès lors n'échappe-t-elle pas aux lois du monde physique ?

---

1. Ceci constitue en somme un énoncé du second principe de la thermo-dynamique : « Dans un système isolé, l'entropie ne peut aller qu'en augmentant et cette augmentation résulte des transformations irréversibles qui se passent à l'intérieur du système. »

Un système isolé est un ensemble de forces qui ne subit aucune action extérieure.

2. Le mot « hasard » a été employé, au moins, en deux sens différents : certains entendent par là, absence de lois précises à quelque échelle que ce soit macro- ou microscopique. D'autres présentent la définition de Poincaré : Hasard ne signifie pas absence de loi mais « lois dont les effets sont d'une complexité telle que leur analyse détaillée nous échappe complètement et que nous ne pouvons guère saisir que des tendances générales d'un très grand nombre d'effets partiels qui se compensent en partie ».

En d'autres mots, le hasard <sup>2</sup> est-il à la base de son apparition ou bien possédons-nous des indices sérieux trahissant une sorte de finalité ? Le problème nous intéresse tous, car « si le pur hasard est à la base de l'évolution, il est également à la base de chaque existence individuelle, si l'homme croit qu'il n'est qu'une particule soumise aux lois du hasard... au nom de quoi, sous quel prétexte obtiendra-t-on de lui un effort moral et social, c'est-à-dire le développement systématique des idées morales et spirituelles qui existent en lui naturellement et le différencient de l'animal ? » (A. E. p. 29).

En fait, le problème de la génération spontanée est trop complexe pour être soumis au calcul des probabilités, mais on peut tourner la difficulté en évaluant la probabilité d'apparition d'un élément essentiel et caractéristique de la Vie, les molécules protéiques.

Se basant sur les travaux de son ami Ch. Eug. Guye, Lecomte du Noüy constate que, même dans ce cas réduit, la probabilité reste pratiquement nulle : « Il faut donc logiquement faire appel à quelque autre élément actif : radiation ou autre. Ou bien encore admettre l'entrée en jeu du démon de Maxwell <sup>1</sup>, ce « tricheur » c'est-à-dire suivant l'expression heureuse d'Eddington, de l'« anti-hasard » (H. S. p. 141).

Et si l'on passe de l'existence d'une molécule protéique réalisée une fois, à sa reproduction répétée des milliards de fois, on constate *statistiquement* l'apparition de dissymétries croissantes, ce qui s'oppose au deuxième principe de la thermo-dynamique... à moins qu'il ne faille conclure que le vivant n'est pas un « système isolé » et qu'il subit une action étrangère exactement opposée à celle du hasard.

Le problème de l'édification d'une cellule apparaît plus complexe encore. Que dire d'un organisme pluricellulaire !

Je ne puis m'abstenir d'un mot de commentaire. A l'heure actuelle nous ne savons pas comment la Vie est née. Notre connaissance de la structure du vivant reste beaucoup trop schématique.

N'oublions d'ailleurs pas que les équations mathématiques n'épuisent pas le monde physique. — Lorsque celles-ci livrent la probabilité d'un événement, par exemple la rédaction d'un texte par une armée de singes bénévoles <sup>2</sup>, frappant à longueur de journée

1. Maxwell entendait par là une force insaisissable pour nous. Elle provoque l'apparition d'événements qui déroutent nos prévisions et échappent à nos moyens d'explication.

2. Cet exemple a été choisi par Borel dans son livre sur le Hasard sous le nom de « miracle des singes dactylographes ». Supposons, dit-il en substance, qu'un million

les touches d'une machine à écrire, elles supposent toujours qu'après un premier temps, rien n'a changé : aucune structure stable n'est obtenue, les caractères imprimés ne trahissent aucune affinité particulière entre eux.

Il semble au contraire qu'à chaque coup de la nature quelques-unes des structures apparues par hasard persistent. Dorénavant, ce sont elles qui prennent la place de leurs éléments composants. Dans la fabulation des singes, ceci revient à dire qu'après un premier temps le clavier de la machine se modifie : il ne représente plus des lettres, mais des syllabes, puis des mots, des phrases, des paragraphes... Bref la probabilité de la rédaction d'un texte cohérent se voit grandement augmentée.

Cette considération ne nous dispense-t-elle pas de faire appel au démon de Maxwell ?

## II. HISTOIRE DE LA VIE

*« Une hypothèse doit être une échelle, non une cage. »*

LECOMTE DU NOÛY.

La vie apparue, le problème du devenir reste entier, car « il est pour ainsi dire impossible aujourd'hui de ne pas être évolutionniste. » (A. E. p. 106). Ce phénomène global, irréversiblement progressif<sup>1</sup>, commencé il y a sans doute un peu plus d'un milliard d'années, a-t-il un sens ? Pourrions-nous en dégager la signification, ou bien le cerveau humain — ce tard-venu — doit-il sombrer au cours des âges comme tant d'autres organismes ? Sommes-nous en face d'un

---

de singes frappent au hasard les touches d'un million de machines à écrire ; combien faudrait-il de milliards de siècles pour qu'en réunissant périodiquement les textes ainsi obtenus, il se trouve que cette activité aveugle livre la copie exacte des volumes conservés dans les plus riches bibliothèques du monde ?

1. Il faut remarquer que L. d. N. restreint le concept courant d'évolution. « L'évolution commence à la matière vivante amorphe ou aux êtres tels que les coenocytes dépourvus de structure cellulaire et aboutit à l'homme pensant. Elle ne concerne *que* la lignée principale ainsi définie. Elle représente l'histoire du progrès des *seuls* êtres organisés constituant cette lignée unique qui zigzague intelligemment à travers le monde colossal des formes vivantes » (Dg. H. p. 70) « ... choisissant toujours parmi toutes les possibilités, l'être qui donnait les promesses les plus grandes par suite du jeu combiné du hasard, de l'adaptation, de la sélection naturelle » (Dg. H. p. 76). Ceci l'oppose à l'adaptation, utile à une espèce déterminée, tandis que l'évolution sera une libération progressive des caractères proprement humains. Tout ce qui s'en écarte peut s'adapter morphologiquement, mais se voit éliminé de l'évolution principale : ce sont des formes désormais dépassées.



jeu du hasard, ou bien assistons-nous à l'exécution muette d'une Volonté ?

La question a divisé le monde : finalistes et déterministes y ont dépensé le meilleur de leurs forces, sans réussir beaucoup mieux les uns que les autres dans leurs hypothèses explicatives. Délaissant cette controverse stérile, Lecomte du Noüy propose une opinion personnelle, une hypothèse qui voudrait donner un sens à l'évolution et cherche à situer l'homme dans l'Univers.

La vie ressemble à une masse d'eau libérée au haut d'une montagne. Elle s'écoule dans toutes les directions, les hasards du chemin la dévient, la morcellent, plusieurs filets isolés vont tarir, mais finalement, sous des aspects divers : sources, ruisseaux paisibles ou cascades, toute l'eau atteint le fond de la vallée. La gravitation joue ici le rôle de cause finale, tandis que toutes les variations dépendent du hasard. De même :

Si l'on tente de comprendre, non pas les mécanismes particuliers de l'évolution, correspondant ici au cours individuel de chaque ruisseau, mais le *fait même* de l'évolution, sans faire appel à une finalité quelconque, on est complètement désarmé. Le hasard seul est radicalement incapable d'expliquer un phénomène *évolutif* irréversible. Si l'on accepte l'idée de l'évolution, il faut reconnaître que, depuis le début du monde, elle s'est manifestée, en moyenne, dans un sens progressif, toujours identique dans son orientation. Les objections qu'on a voulu faire à cette manière de voir ne sont pas sérieuses. On a prétexté, par exemple, que bien des transformations évolutives ne constituaient pas un progrès. Cela est bien évident et c'est pour cette raison que nous suggérons l'hypothèse d'une finalité comparable à la gravitation dans l'exemple cité plus haut, c'est-à-dire d'une *téléfinalité, dirigeant l'évolution dans son ensemble*, et non pas de la finalité touchante de Bernardin de Saint-Pierre (A. E. p. 135 sq.).

La sélection naturelle se chargera d'éliminer les organismes mal adaptés mais « la survivance du plus apte... *ne peut plus être considérée comme l'origine de plus apte.* » (A. E. p. 136).

Il faut bien qu'il y ait eu une tendance à évoluer sinon il n'y aurait pas eu d'évolution, il y aurait simplement eu prolifération, floraison innombrable d'espèces différant plus ou moins les unes des autres, mais il n'y aurait pas eu ascension systématique du mollusque au mammifère. Il n'est pas question d'attribuer les propriétés des organismes à des principes spéciaux, comme font les doctrines vitalistes. Il s'agit simplement d'admettre qu'il y avait un but à atteindre, au moyen des méthodes les plus variées, conformément aux lois physico-chimiques et aux lois biologiques banales (ibid. p. 137).

Ce but, c'était « l'Homme pensant, l'Homme abstraktif, l'Homme capable d'idées spirituelles et morales » (ibid. p. 154).

Comment cette tendance foncière va-t-elle réaliser son but ?

Le mode d'action de cette force orientatrice consisterait simplement, chaque fois que la nature organisée se serait trouvée, énergétiquement parlant, devant deux processus de dégradation également probables (au sens boltzmanien) à donner le coup de pouce toujours dans le même sens. La quantité d'Énergie mise en jeu est presque nulle, ou, plus exactement, de l'ordre de grandeur suffisant à faire cesser l'indétermination d'Heisenberg. L'incertitude n'existe donc plus que pour l'interprétation humaine. Mais au bout d'un certain temps l'influence de cette déviation systématique doit se faire sentir à une autre échelle d'observation, à l'échelle macroscopique (ibid. p. 171).

Cette hypothèse, nous semble-t-il, n'offre aucune possibilité de vérification expérimentale. Elle ne nous permet d'ailleurs pas de savoir ce qu'est cette « tendance » foncière qui ressemble étrangement, quoi qu'en dise Lecomte du Noüy, aux principes des vitalistes. N'est-il pas un peu arbitraire de séparer la lignée aboutissant à l'Homme des autres évolutions particulières ? Comment prouver que la Volonté et l'Intelligence mises en jeu par le téléfinalisme jouent dans le premier cas seulement, alors que dans l'autre « il semble bien impossible de ne pas voir... plus que le simple jeu des forces physico-chimiques et du Temps » ? (Dg. H. p. 85). L'existence d'une tendance directrice, vécue par l'homme dans l'exercice de ses facultés supérieures, peut-elle être transposée sans anthropomorphisme dans le domaine organique ? « A tort ou à raison, il m'a semblé, avoue-t-il, que si ce problème (du devenir) n'est manifestement pas soluble, dans l'état actuel de nos connaissances, par des méthodes et des raisonnements scientifiques, il ne serait néanmoins pas sans intérêt de le traiter comme s'il l'était... D'autres ne conçoivent pas l'intérêt d'une telle étude ou blâment l'application des méthodes scientifiques à tout problème qui n'est pas spécifiquement scientifique... » (A. E. p. 12).

Retenons donc ceci : le progrès hésitant de l'évolution peut « s'expliquer » par la sélection naturelle, ne laissant subsister que les organismes assez adaptés ou assez souples. Elle agit comme un filtre, elle ne crée rien de nouveau, mais elle contribue à orienter les transformations organiques par l'élimination de toutes les formes inviables. Mais pourquoi ces transformations, ces mutations comme on les nomme aujourd'hui ? Notre ignorance des potentialités physico-chimiques des gènes, ces macro-molécules porteuses de l'hérédité, nous interdit de savoir ce qui se passe dans le noyau cellulaire lors d'une mutation. Il est à fortiori impossible de deviner les lois qui régissent ces modifications profondes.

On ne peut dire qu'une chose dans l'état actuel de la science. Les mutations se font au hasard, en n'attachant à ce mot d'autre sens que celui-ci : la raison physico-chimique de ces remaniements moléculaires nous échappe encore.

Concluons : tant que notre connaissance du vivant sera surtout morphologique, nous n'arriverons pas à comprendre l'apparition d'une aile, d'un œil ou les métamorphoses d'un insecte et d'un têtard. Problèmes insolubles aujourd'hui comme l'était jadis la transmutation des métaux pour l'alchimiste.

### III. APPARITION ET AVENIR DE L'ESPRIT

*« Il y a, entre l'image que la science peut nous fournir d'un homme et la réalité de cet homme, la même différence qu'entre un plan soigné de petite ville et la vie intime de ses habitants... »*

LECOMTE DU NOÛY.

En même temps que les structures physico-chimiques se compliquent, nous constatons l'éclosion de nouvelles virtualités qui utilisent de façon imprévue des mécanismes déjà montés : c'est la conscience, la liberté, l'intelligence, l'amour, c'est-à-dire le point de départ de toute vie morale et spirituelle. L'évolution naturelle de l'Humanité s'achève ainsi par son ascension spirituelle. Timidement annoncées et comme esquissées dans d'autres formes animales, ces valeurs nouvelles ne s'affirment et ne s'épanouissent pleinement que dans l'homme, et désormais le progrès se mesurera à la divergence sans cesse accrue entre l'animal et lui. Depuis plus de 500.000 ans, le fossé n'a fait que se creuser davantage.

« Cette nouvelle liberté donnée à l'homme était nécessaire pour que l'évolution continuât. Il fallait au moment où le support physique atteignait un degré de perfection suffisant qui rendait inutile de nouveaux essais sur le plan physiologique et morphologique, il fallait, dis-je, que l'évolution pût se poursuivre sur un autre plan, un plan essentiellement humain, le plan de l'Esprit. Or, comment concevoir une pareille évolution sans la collaboration constante de l'homme lui-même ? et comment pourrait-il collaborer s'il n'était pas *libre* de choisir entre deux voies également possibles ? Ce choix, que l'homme doit perpétuellement effectuer, jouera dorénavant dans sa destinée un rôle semblable à celui que la sélection naturelle avait joué jusque là ; non plus en permettant au plus apte de persister, car ce stade est dépassé pour lui, mais en permettant au plus évolué, au plus digne, de contribuer au progrès de l'évolution sous sa forme nouvelle. Ainsi l'homme porte en lui une part de

responsabilité dans l'évolution. C'est lui-même qui doit maintenant donner le « coup de pouce » qui orientera sa destinée individuelle et celle de l'espèce dans le sens du progrès. Mais comment se manifestera son action ? ... Il jouera son rôle grâce à un nouveau facteur d'évolution qui s'est introduit en même temps que la parole : la Tradition. » (A. E. p. 195-196).

« Tous les caractères acquis dans le domaine de l'esprit devenaient héréditaires. » (A. E. p. 201). Du coup, l'évolution subit une accélération notable. Qu'il nous paraît étroit et aisément franchissable ce fossé qui sépare le Pithécantrope de l'Égyptien, vis-à-vis des temps géologiques nécessaires pour passer d'un annélide au mammifère.

Du coup, s'esquissent des « gestes inutiles » comme les appelle judicieusement Leconte du Noüy, des gestes « qui ne sont pas immédiatement utiles à l'individu ni à l'espèce, c'est-à-dire qui ne tendent ni à assurer sa subsistance ou sa sécurité, ni sa descendance » (Dg. H. p. 129).

Parmi les innombrables produits de l'évolution, l'homme seul est capable de pareils gestes. Un monde nouveau vient éclore, monde spirituel où croissent les idées abstraites, toute la floraison mathématique ; monde artistique, célèbre dès la préhistoire par les grandes fresques des premiers peintres animaliers ; monde moral et religieux que garde le sorcier, le mage ou le prêtre. L'idée et le désir d'une survie s'affirme dans la sépulture des morts, les cérémonies du mariage remplacent le simple accouplement. Autant de traces d'une dignité nouvelle, aussi indéniable à nos yeux que les empreintes de pieds nus, laissées par les premiers hommes dans les salles souterraines de la grotte d'Audoubert, au cœur des Pyrénées.

Désormais une notion du bien et du mal est possible : tout ce qui permet de dépasser davantage l'animal et d'accuser la ligne proprement humaine est bon. L'intelligence se libère progressivement des sentiments dont la racine plonge dans l'organique, non pour les étouffer, mais pour n'en être plus l'esclave : elle se dégage des instincts et des superstitions. Le prix de l'enjeu de cet effort est la dignité humaine et la spiritualité.

Mais ici comme dans l'évolution organique, la montée ne sera pas rectiligne. « La liberté n'est pas qu'un privilège, elle est une épreuve. » (Dg. H. p. 220). Pour découvrir son meilleur moi et lui obéir, l'homme va tâtonner et sa démarche hésitante ressemble à la traversée d'un tunnel. Il ne devine la sortie qu'à une faible lueur et même, se demande parfois avec angoisse si ce n'est pas une illusion. L'Homme hésite entre « the call of the wild » et « the call of man », car il est libre de poursuivre l'évolution ou d'arrêter sa marche, et le nombre de ceux qui répondent à l'appel est toujours réduit. Pourtant, c'est leur trace qui oriente la caravane humaine. En eux, un chant inconnu jusqu'alors monte et se déploie :



Jusqu'ici tu ne te préoccupais que de vivre et de procréer, tu pouvais tuer, voler nourriture et femelles, et t'endormir paisiblement après avoir obéi à tous les instincts mis en toi pour assurer une descendance nombreuse. A partir d'aujourd'hui tu combattras ces instincts, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas. Tu ne t'endormiras paisiblement que si tu t'es maîtrisé toi-même. Tu seras prêt à souffrir et à donner cette vie qu'hier tu *devais* à tout prix défendre, si l'on vient seulement te demander de ne plus croire que l'idéal que tu t'es choisi est le seul vrai. Vivre, manger, vaincre et procréer ne sont plus les seuls buts. La mort, la faim, l'esclavage et la chasteté endurés pour cet idéal sont des fins plus nobles. Et tu dois être noble. C'est la volonté de l'être nouveau qui est apparu en toi et que tu acceptes pour maître, bien qu'il freine tes désirs (Dg. H. p. 202. sq.).

Cette morale s'impose d'autant plus que l'intelligence a reçu par la Science un énorme accroissement de puissance. Des sources d'énergie nouvelles sont disponibles, capables de libérer l'Esprit des fardeaux matériels les plus astreignants, mais susceptibles aussi de se transformer en instruments de mort et de malédiction.

L'usage de ces forces neuves réclame impérieusement un « supplément d'âme ». « Tâchons de nous convaincre que l'esprit des premiers chrétiens est aussi nécessaire aujourd'hui qu'il l'était il y a vingt siècles et que si le nombre des adeptes a peut-être un peu augmenté, la citadelle à conquérir a plus que centuplé en dimensions et en puissance. » (Dg. H. p. 168).

#### IV. LA DESTINÉE HUMAINE

« ... like children lost in a forest at night, who instinctively stretch out their hands in the hope of finding other helpful hands. »

LECOMTE DU NOÛY.

Parmi toutes les idées que nous voyons fermenter, il en est une qu'on retrouve dès le début, encore défigurée et à peine reconnaissable sous les voiles d'un anthropomorphisme naïf : l'idée de Dieu, d'un Être Tout-Puissant. Caricature grossière, à la mesure de l'homme, mais « ce n'est pas l'image qu'on se fait de Dieu qui prouve Dieu, c'est l'effort qu'on fait pour s'en faire une image. » (A. E. p. 219).

Beaucoup d'hommes intelligents et de bonne foi s'imaginent ne pas pouvoir croire en Dieu simplement parce qu'ils sont impuissants à le concevoir. L'honnête homme doué de curiosité philosophique, qui représente l'élite, ne

devrait pas avoir besoin de représentation de Dieu, pas plus que le physicien n'a besoin de se représenter l'électron. Tout essai de représentation est forcément grossier et faux dans les deux cas ... Si nous pouvions vraiment concevoir Dieu, nous ne pourrions plus croire en lui, parce que notre conception, étant humaine, nous inspirerait des doutes. Bien entendu ceci n'est vrai que pour l'homme capable de critiquer ses propres mécanismes intellectuels et d'admettre la réalité et la valeur de l'intuition et des aspirations irrationnelles spontanément écloses dans l'être humain. Ces aspirations irrationnelles sont réelles. Elle sont la source de toutes nos idées morales, de notre sens esthétique, de notre soif d'idéal. Leur cause doit donc être réelle aussi, même si elle est inconcevable (A. E. p. 216).

L'idée de Dieu seule assurera définitivement nos idées morales. Et c'est pourquoi les religions apparaissent partout, habillées de vêtements divers d'après le milieu, le climat ou le tempérament des peuples. Cette bigarrure ne peut nous faire oublier l'inspiration unique qui les a engendrées. Seul ce retour aux sources rendra possible leur convergence.

L'idée de Dieu, enfantée par la peur et l'ignorance chez un homme proche de la bête, personnifie les forces ennemies de la nature et les anime de passions et de sentiments humains. C'est encore de la superstition, mais elle se présente sous deux aspects :

The constructive and essentially primitive form of the beginning the first crude attempt to exteriorize the new tendency of the human spirit destined to crystallize later on in the shape of religion ; and the regressive aspect which leads the unevolved, backwards elements of an ethnical group to maintain archaic and often revolting practices at a time when civilization have already outgrown them and spiritualized the old instinctive impulses based on fear. After having, through its eclosion, inaugurated a fundamental progress, superstition becomes a menace when it manifests itself at a later period (H. D. p. 170).

Les religions auront toujours à lutter contre cette tendance morbide de retour au stade primitif de la superstition. S'adressant à la masse, elles se verront parfois acculées à composer avec cet instinct foncier, et même la religion catholique « a dû tolérer le culte des saints — essentiellement superstitieux — parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement » (Dg. H. p. 170).

Mais leur rôle primordial est d'intérioriser toujours davantage.

Au temps de la connaissance, les religions doivent devenir intérieures, c'est-à-dire que si les rites demeurent, il importe dorénavant de semer au fond de l'âme des hommes un germe vivant capable de la remplir un jour et de l'irradier. Les Églises, les lieux saints continuent de symboliser l'élan vers la lumière et le respect du passé, mais il faut édifier dans chaque homme

un temple intérieur, où rites et cérémonies sont remplacés par la seule activité de la conscience, où la vérité se dégage du libre examen des faits éclairés par la science et non pas d'un dogme cryptique trop abstrait pour être compris ; un temple où les sanctions se bornent à la souffrance née des blessures de la Dignité Humaine (Dg. H. p. 184).

Sur cette voie d'approfondissement, le Christ nous précède de loin, tandis que nous trébuchons encore sur des obstacles qu'il nous a pourtant signalés. Son exemple a été assez évocateur pour être compris de la masse et susciter des martyrs. « ... the perfect man is not a myth ; he has existed in the person of Jésus. » (H. D. p. 177).

Sous son impulsion, la religion chrétienne dépasse toutes les autres ; et c'est dans une fidélité aux principes fondamentaux du Christianisme que s'axe dorénavant la loi du progrès. Dans cette perspective, toutes nos destinées individuelles se trouvent engagées et solidaires.

## V. VUE D'ENSEMBLE. LE DERNIER GESTE

*« On ne disparaît jamais en entier quand on s'efforce de se surpasser ... »*

LECOMTE DU NOÛY.

Voilà esquissée les idées maîtresses de la pensée de Lecomte du Noüy. Leur ensemble marque nettement l'orientation d'un esprit qui « ...parti dans la vie avec le scepticisme destructeur qui était alors à la mode » (A. E. p. 217), a réfléchi et s'est trouvé ramené aux valeurs spirituelles et religieuses. Ce chemin en est un parmi d'autres ; son tracé capricieux représente bien plus un itinéraire spirituel que le parcours invariable d'un voyage imposé. Nous dirons même qu'il « date » dans certains de ses détours et qu'aujourd'hui un chercheur, en quête d'un au-delà du physico-chimique, n'emprunterait plus certaines étapes de son parcours. Dans toute vie se cache une problématique due aux vicissitudes de l'heure, et lui-même nous demandait de ne pas considérer les hypothèses comme des cages, mais comme des échelles.

Ce qui domine ces « confessions » d'un savant, c'est la libération de l'esclavage physico-chimique. Non pas que ces forces soient illusoires, ou que leur rôle soit réduit, mais elles ne sont pas les seules qui agissent en nous. Et lorsque les contingences d'une recherche, ou les limites actuelles du savoir, déçoivent notre attente,

nous devenons plus attentifs, plus respectueux du réel, et cette ouverture permet à notre regard aux aguets de découvrir, dans d'autres directions, des perspectives qui nous avaient échappé jusque là. Ces carences momentanées sont autant de points d'appui, permettant à l'esprit de se détourner des attitudes exclusives auxquelles il s'était jusqu'alors borné.

Confiant dans la puissance des techniques humaines, Lecomte du Noüy s'est retrouvé un jour aux frontières de leurs possibilités actuelles. Cette déception l'a entraîné à la recherche et à la découverte d'autres certitudes.

Lecomte du Noüy est un témoin éclatant de cette « mutation » de mentalité scientifique, qui n'est plus écrasée sous un déterminisme intolérant, négateur des valeurs spirituelles qui lui échappent.

Le savant actuel a trop côtoyé le mystère pour n'en pas retirer un sens nouveau, fait d'humilité et de respect. Humilité, puisque nos ignorances cerclent nos connaissances d'une région de brumes qui se fond peu à peu dans la nuit noire, respect aussi de tout ce qui existe, depuis la plus banale réaction physico-chimique jusqu'aux religions.

N'adoptons rien de l'intransigeance étroite de ces soi-disants « libres-penseurs » qui prétendent empêcher les autres de contempler un paysage plus riche que leurs collines désertiques. D'où leur vient cette assurance étrange puisque, dans le puzzle gigantesque du devenir, 90 % des pièces nous manquent ?

Au reste, cette lente redécouverte des valeurs intérieures ne va pas sans tâtonnements ni erreurs. Nous en avons déjà relevé en cours de route ; considérer le culte des saints comme la trace tenace de la superstition, ou expliquer que la légende de Nana inspira celle de l'Immaculée Conception, que le culte d'Isis introduisit celui de la Vierge (Dg. H. p. 174 sq.) révèle certaines ignorances, compréhensibles chez quelqu'un qui explore le domaine religieux sans lui être familier ; relevons en passant cette confusion entre le remplacement des fêtes païennes par des fêtes chrétiennes d'une part, et une intégration des idées ou des mœurs païennes dans le corps doctrinal du Christianisme d'autre part.

Quant à l'origine de l'idée de Dieu nous hésiterions beaucoup à la justifier par des contradictions constatées entre le schéma de la science et la réalité objective. Lecomte du Noüy nous semble n'avoir que confusément réalisé qu'il y avait des plans différents dans le savoir, celui des « comment » que parcourt la science, celui des « pourquoi » qu'habite la métaphysique. Passer de l'un à l'autre au cours de l'ascension, sous prétexte que certains échelons nous manquent, ne semble guère légitime. Sans doute, il admet que « ...



Dieu ne peut être expliqué scientifiquement — ce qui serait absurde — ... » (Dg. H. p. 241), mais il affirme que « l'idée de Dieu ou d'un anti-hasard est absolument nécessaire à la compréhension des faits scientifiques observés... Si, lorsque nous refusons toute hypothèse, les matériaux de notre science ne nous permettent de bâtir qu'un tas informe, incohérent dans son ensemble, quand on l'examine dynamiquement, en fonction du temps (c'est-à-dire au point de vue de l'évolution), nous sommes tout aussi justifiés à introduire l'idée de Dieu que le physicien l'est à introduire l'idée d'un anti-neutrino, requis par des nécessités de symétrie dans ses équations. » (Dg. H. p. 241). Ainsi une carence actuelle temporaire, de nos connaissances matérielles, paraît bien postuler l'idée de Dieu, et l'expose donc à des reniements répétés.

Un des aspects les plus riches de la vision du monde de Lecomte du Noüy ressort du rôle qu'il y accorde au temps. Un Univers simplement hiérarchique ne correspond plus aux données actuelles, il n'offrirait qu'un « instantané » isolé du processus évolutif qui l'entraîne. Les édifices les plus simples de la chimie jusqu'aux perfectionnements moraux et religieux nous apparaissent conditionnés par une histoire. Personne ne peut l'oublier aujourd'hui.

Dans l'œuvre de Lecomte du Noüy d'ailleurs transparaît une émergence de plus en plus nette du spirituel. *L'Homme devant la Science* révèle surtout des doutes, un malaise intérieur. *L'Avenir de l'Esprit* esquisse des perspectives pleines d'espérance où Dieu n'est plus seulement deviné mais affirmé, sans que la conviction vécue rejoigne la pensée. Cette rencontre était réservée à la *Dignité Humaine* et *Human Destiny*, où règne encore une mentalité protestante, déjà très respectueuse du catholicisme.

Le dernier « geste inutile » s'achève au chevet du mourant. Le chercheur épuisé rencontre enfin Celui qu'il désirait et par les mains d'un prêtre catholique communie au Christ.

Ses livres ne nous conduisent qu'à mi-chemin entre l'impatience des croyants et celle des incroyants. Désireux de brûler les étapes, les premiers regrettent de ne pas retrouver les certitudes de la Révélation ; essouffés par une marche précipitée, les seconds préfèrent ralentir le rythme de l'ascension.

Cet itinéraire spirituel est une invitation au dépassement adressée aux uns et aux autres. Dépassement par une plus intime compréhension des hommes ou une possession plus plénière de la Vérité ; prise de conscience lucide de la condition humaine : *Homo Viator*.

---

## LECOMTE DU NOÛY

INTRODUCTION. — Pierre Lecomte du Noüy was born in Paris on December 20th, 1883.

After gaining his licentiate in Law he gave up letters for science. He worked with Carrel during the first world war and established a mathematical formula for forecasting the date of the cicatrization of wounds. After the war he was at first attached to the Rockefeller Institute but later, returned to the Institut Pasteur, Paris.

In 1942 he found his way back secretly to America and there resumed his research work. This was soon interrupted by a painful malady and, on September 22nd 1947, he died, reconciled to the Church and declaring his complete submission to the Catholic Faith.

This final act was the achievement of a long evolution. Science had never satisfied his search for knowledge, and with unrelenting sincerity he had for thirty years been questioning the value of the explanations elaborated by scientists.

I. FROM MATTER TO SPIRIT. — At the beginning of the 20th century the scientific world was ruled by a radical materialism and its rigid determinism. Unexpected discoveries, however, came to call in question the theories which threatened to become dogmas. These marked the crisis of determinism.

Four volumes of scientific philosophy give us the reflections and conclusions of L. d. N. on these problems.

What, in the first place, is the value of science ?

The point of departure is facts, but these are isolated in a more or less arbitrary manner from the context of nature by our sense organs ; with the result that there is no real identity between the real universe and our image of it. When we succeed in linking these facts by laws we assert we have understood them : this means we can forecast their action.

But if we may thus forecast on our own macroscopic scale, we cannot do so on the atomic side. Thermodynamism informs us that the Universe is progressing irreversibly towards a state of equilibrium in which no event at all will take place : but Undulatory Mechanics, whose field the atomic world is, finds nothing of this irreversibility in its equations. It is an illusion, therefore, that all phenomena can be ruled by the determinism of Laplace.

Another problem is that of Life. Characterized by unstable structures it seems to run counter to the evolution of the physical world. On the calculation of probabilities the emergence of a protein from its simple elements would be the admission of a miracle. Other forces — a « counter-chance » in Eddington's term — must apparently intervene.

(A comment on this is that we do not know how Life arose : this is our only certain conclusion. Our knowledge of living structures is too schematic to enable us to pass judgement on the possibility or impossibility of spontaneous generation.)

II. THE PROBLEM OF LIFE. — With Life on the scene, there remains the whole problem of its evolution. Is it the result of chance or is its evolution the silent working out of a will ? Finalists and determinists have argued it endlessly and inconclusively.

L. d. N. has his personal hypothesis. To understand the very *fact* of evolution one must appeal to a finality which directs the ascent of Life to its End. This End may be realized by various means, in accord with physical, chemical and biological laws, but the irresistible progress cannot be explained by chance.

The consequences of this fundamental tendency are manifested only in Time when the deviation it originates is sufficiently pronounced.

(A comment : this is not a strictly scientific hypothesis : it is not capable of experimental verification ; it seems to transfer too easily to the organic sphere the mode of action peculiar to human faculties. Evolution, today, seems rather the result of physico-chemical changes in the genes, the macromolecules which determine heredity.

But the laws which control the intrinsic constitution of these structures still escape us.)

III. THE APPEARANCE AND THE FUTURE OF SPIRIT. — At the same time as the organs grow in complexity, we are aware of the birth of new powers — consciousness, liberty, intelligence, love : in fine, the foundation of the whole moral and spiritual life.

The interior perfecting of humanity is thus knit into the development of its natural evolution. From this point progress is measured by the increasing differentiation of man from animal.

Man's spiritual activity is indicated by a series of « useless » activities or gestures — abstract ideas, an aesthetic sense, religious ceremonies, moral preoccupations : so many undeniable marks of a new dignity.

Here, too, unquestionably, the progress is not in a straight line. Liberty is not only a privilege : it is a test ; and man hesitates between « the call of the wild » and « the call of man ». A few only answer this latter call : but these are they who blaze the trail for the human caravan.

IV. HUMAN DESTINY. — Among all these abstract ideas there is one to be remarked from the beginning : an idea much disfigured by a childish anthropomorphism, the idea of God. It is a crude caricature, but « it is not the image we make of God that attests God, it is the effort we make to make that image » (A. E. p. 219).

Throughout the world religions are various, but they are issues of the same inspiration. And what began as superstition has often steadily spiritualized itself. The Christian religion, however, under the impulse of Christ has surpassed all others. Progress in the future is possible only by remaining faithful to the spirit of Christianity.

V. JUDGMENT. THE LAST « USELESS GESTURE ». — Here, then, are the ideas of L. d. N. They mark the orientation of a spirit which began life with the then fashionable scepticism but rediscovered spiritual and religious values.

They trace the stages of the march of his spirit. Others who seek what he sought may be able to dispense with some of the stages.

As L. d. N. stressed, himself, the hypotheses are not enclosed cages, but stages, mountings rungs. And what we are witnessing with him is an emancipation from a physico-chemical slavery. Material forces are not the only ones at work in us. A research that disappoints our expectation awakens in us a greater attention and respect towards reality. It is an opening of the mind that enables us to discover in new directions perspectives hitherto unsuspected.

This gradual rediscovery of interior values will, of course, not be without fumbling and error. The worship of saints is not, as L. d. N. suggests, a superstition. We should very much hesitate to justify the idea of God in the grounds of the contradiction between objective reality and the schematic sketch of science. Where scheme falls short of reality, the perhaps temporary inadequacy of scientific knowledge would postulate the idea of God and expose it in the face of repeated denials.

One of the richest aspects of this vision of the world is that presented by the factor of Time. The Universe is seen as conditioned by a history.

A progressively clear emergence of the spiritual can be remarked in the works of L. d. N. *L'Homme devant la Science* reveals especially doubt and interior disquiet. *L'Avenir de l'Esprit* sketches a perspective full of hope where God will not only be guessed at but affirmed; though his reasoning here is not yet joined by experimental conviction. This junction is achieved in *La Dignité Humaine* and *Human Destiny*. There is still in these works a Protestant outlook, but it is already full of respect for Catholicism.

The last « useless gesture » was that on the deathbed, when the exhausted searcher received Christ from the hands of a Catholic priest. His books were not so far behind him. They were an invitation to go further; for they were a taking stock of the condition of man: *Homo Viator*.

---



# La théologie kérygmatrique

par LÉON DE CONINCK, S. J.

*Professeur de Pastorale à la Faculté de Théologie S. J., Louvain* <sup>1</sup>

---

C'est un nom nouveau pour une réalité, somme toute, ancienne, mais d'une nécessité très actuelle. Je voudrais en préciser la notion pour en faciliter la pratique.

## I. CE QU'EST LA KÉRYGMATIQUE

Quelques-uns, il faut bien le dire, ont accueilli avec méfiance, ce nouveau vocable. Ils soupçonnaient qu'on voulait, à l'ancienne théologie, en substituer une nouvelle.

S'agirait-il, par exemple, d'annoncer de nouvelles vérités, un nouveau catholicisme, sous prétexte de catholicisme renouvelé ?

S'agirait-il — ce qui serait tout aussi grave — de procéder à une révision des thèses théologiques, pour en élaguer quelques-unes comme périmées, ou simplement inopportunes ? S'agirait-il d'ériger en critique de vérité, l'accueil plus ou moins sympathique que réservent, aux affirmations et aux exigences du christianisme, des esprits trop étroits pour le recevoir en entier, des cœurs trop peu généreux pour le pratiquer intégralement ? La kérygmatrique ne serait-elle qu'une capitulation devant les consciences faussées ?

Serait-ce une manière nouvelle d'argumenter, d'établir la vérité, en abandonnant la rigueur logique des preuves, les discussions serrées des exégètes, les recherches ardues des historiens, pour ne plus tenir compte que des états d'âme subjectifs des fidèles et infidèles auxquels on veut proposer le message chrétien ?

Si c'était cela, la nouvelle venue serait à bon droit suspecte et constituerait vraiment une falsification de la vérité chrétienne. Elle n'aurait aucun droit à retenir notre sympathie. Il faudrait la combattre résolument.

---

1. Voir *Lumen Vitae*, I (1936), 2, p. 245. — Adresse : 8, Chaussée de Haecht, Bruxelles, BELGIQUE (Note de la rédaction).

Qu'est-elle donc ? Rien autre chose qu'une extension de l'influence de la théologie, exigée par l'état présent des esprits, tant à l'intérieur qu'en dehors de l'Église.

Il y a une tendance, caractéristique de notre temps, à relier consciemment toute activité humaine à la vie.

Toute acquisition scientifique, en quelque domaine que ce soit, prétend s'insérer de suite dans la vie de l'homme, est orientée vers la technique. Ce n'est pas qu'on subordonne les recherches scientifiques à des utilisations commerciales ou industrielles, qui seraient d'abord visées. La recherche est encore pratiquée pour elle-même ; mais, dès qu'elle aboutit, en fait, le résultat est au service de l'homme. On est sûr que tout enrichissement de l'esprit doit produire une transformation dans la vie. Cette préoccupation est une dominante de notre civilisation industrielle. Toute la nature est soumise à l'inquisition des savants ; et toutes leurs découvertes sont aussitôt mises en œuvre pour l'aménagement, l'achèvement ultérieur de la Nature. Sciences naturelles et sciences anthropologiques se sont développées avec la même ampleur, à la même allure. On ne se contente plus de « constater les faits ». A partir d'eux, on prétend transformer le monde et l'humanité, diriger son évolution et l'on ne recule devant aucune audace en cette matière. Parmi les sciences qui ont l'homme pour objet, nous rangerons la philosophie. Et nous savons combien toutes les synthèses présentées en son nom visent non seulement à donner de l'homme et de l'univers une conception abstraite, une vue théorique, mais surtout à orienter toute sa conduite : celle de l'individu et celle de la société. Bref, toute science, quelle qu'elle soit prétend, et aboutit, à être une organisation de l'existence humaine. Laissons des pessimistes, qui n'auraient pas toujours tort, affirmer qu'on ne réalise en fait qu'une désorganisation de la vie.

La théologie kérygmaticque doit se comprendre dans cette atmosphère. Elle est science et doit le rester. Elle ne doit ni ne peut rien abandonner de ses méthodes scientifiques d'investigation ou d'argumentation. Tout le perfectionnement technique, toute la civilisation scientifique suppose que la Science garde toute sa rigueur, toutes ses curiosités, toutes ses exigences. La kérygmaticque a comme postulat que l'exégèse, l'histoire, les patrologies, etc... continuent d'être les éléments constitutifs de la recherche. Ni dans son objet, ni dans ses méthodes, la théologie ne peut rien sacrifier, ne peut abandonner aucune position acquise, ne doit renier ou camoufler aucune des vérités du dépôt révélé. Mais après la recherche, la découverte, la définition, elle doit encore adopter une autre attitude :

l'insertion dans la vie réelle et totale des fidèles, en dépouillant le caractère de pure notion, de simple affirmation de l'esprit, etc... (attitude uniquement intellectuelle) pour faire de ses résultats une « pratique », une « praxis ». La vérité sera vraiment alors, et alors seulement, un message joyeux de vie, une bonne nouvelle, un « Kèrygma ».

Et qu'on ne se méprenne pas sur le sens, la valeur, qu'il faut donner à la « praxis ».

Il ne s'agit nullement d'y voir un critère de la réalité, de la valeur d'une vérité : ce serait du pragmatisme. L'utilisation possible d'un concept pour la conduite de la vie n'est pas la mesure de l'acquiescement, la raison de l'adhésion intellectuelle. Elle est une conséquence qui découle de la découverte, une découverte nouvelle. Celle-ci, sans aucun doute, jettera des lumières plus vives sur ce que l'esprit avait d'abord aperçu. Ce ne sera pas seulement une sorte de confirmation subsidiaire : ce sera plus, l'expérience que la vérité est aussi la vie. La théologie kèrygmaticque se charge précisément de montrer que toute vérité est aussi une énergie vitale, augmente la plénitude de la vie et, de ce chef, est « Évangile », bonne nouvelle. Joyeux message, la joie n'étant que le sentiment d'une plénitude de vie. N'est-ce pas ce que disait Jésus, ainsi que le rapporte saint Jean « Haec est Vita... ut cognoscant... » Il faut connaître, et parce qu'on connaît, vivre. Il faut mettre le niveau de son activité, au niveau de sa connaissance.

Une comparaison entre la théologie morale et la kèrygmaticque mettra mieux encore en évidence l'essence de celle-ci. C'est une branche de la science sacrée, dont il est sûr qu'elle a rapport direct avec la vie ; c'est bien la science de l'action humaine, bonne ou mauvaise. On ne prétend pas seulement analyser froidement la nature des actes ; on les juge, les loue ou les condamne ; on les oriente. Songez, par exemple, au développement énorme du traité *de sexto praecepto*, qui s'explique sans doute parce qu'il est un sujet profondément humain où la matière et l'esprit se heurtent le plus fréquemment. Cette science est donc, semble-t-il, bien orientée tout entière vers la « Praxis ». Peut-on, pour autant, affirmer qu'elle est le type même de la théologie kèrygmaticque ? Elle enseigne à vivre, elle prétend mettre l'accord entre la pensée chrétienne et les mœurs chrétiennes. Dès lors, n'est-elle pas, au premier chef, l'idéal même du nouveau genre théologique ? Non pas. Il ne suffit pas, en effet, que le message concernant la vie morale soit justifié en toute logique, s'impose à l'esprit, pour que, du même coup,

il s'impose à la volonté réelle, à l'enthousiasme décidé qui passe à l'action. Que faut-il en outre ? Car l'expérience prouve tous les jours, et de façon dramatique, que le conflit intérieur de la conscience n'est pas résolu, quand on a lumineusement tracé tout le contour du devoir. Aurait-on une théologie morale kèrygmaticque, en adoucissant ses arrêts, ses ordres, ses défenses ? en la mutilant aux dimensions de nos lâchetés, de nos froideurs ou tiédeurs, de nos égoïsmes calculateurs ? Serait-elle un message à porter aux chrétiens, à la condition de ne plus exiger ni courage, ni héroïsme ? Sans doute, quelques-uns l'estiment. A notre époque, on ne pourrait plus tant exiger : il y aurait des prétentions de la morale catholique qui la rendraient impropre à se présenter, avec chance de succès, devant les consciences modernes. Il faudrait mettre beaucoup d'eau dans le vin chrétien, devenu trop fort, trop vieux, pour les âmes contemporaines. Celles-ci, à un message non adultéré, ne pourraient que répondre, dit-on : « *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* »

Encore une fois : non. Une morale kèrygmaticque n'est pas un faux, n'est pas une législation tronquée. C'est la morale catholique dans toute son étendue, avec toutes ses exigences, tous ses conseils, tous ses ordres, toutes ses prohibitions. Mais un élément nouveau s'y ajoute, qui sans doute éclaire davantage les préceptes, les règles, mais surtout les rend attirants, provoque l'enthousiasme. L'on se décide à passer outre aux répugnances, à ne plus voir dans les difficultés des impossibilités ; mieux encore : cet élément nouveau change la psychologie du fidèle ; ce qui était, avant le « Kèrygma », un motif de non-action, de refus d'action, devient, grâce à lui, un mobile d'action. Ainsi procède saint Ignace dans ses exercices spirituels. La deuxième semaine crée un état d'âme de vaillance : malgré qu'il en coûte, on se donnera tout entier au Christ. La troisième semaine transforme, en l'élevant, cette disposition : la contemplation de la Passion amène le retraitant à se donner, non plus malgré les sacrifices, mais précisément à cause d'eux. Ce qui était difficulté d'agir, se mue en motif d'agir. Ainsi la théologie morale devient kèrygmaticque, dès lors qu'elle ne se contente plus d'exposer, de détailler, de justifier objectivement des prescriptions ; mais que, faisant un pas de plus, un bond en avant et en haut, elle donne des raisons de « *gloriari in Cruce Domini* ».

Et ce que nous disons de la morale, doit se répéter de toutes les branches de la théologie ; il y a un « mode kèrygmaticque » de la théologie trinitaire, christologique, ecclésiologique, sacramentelle, eschatologique (que l'on réfléchisse combien la préoccupation,



la définition des fins dernières, est un souci universel du moment, et le vrai fonds de combien d'idéologies modernes). Il est inutile de dire que la science de l'Écriture se doit plus que le reste d'être kèrygmaticque. Quand on voit le rôle que l'histoire joue en ce moment, et que les discussions sont ardentes sur le point de savoir si elle a un sens ou non, il sera bien facile de comprendre qu'elle aussi doit devenir message de vie. Il n'est aucune discipline ecclésiastique qui ne puisse, qui ne doive le devenir : la patrologie, l'apologétique, la liturgie, l'art, etc...

Précisons encore la nature, le rôle de cet aspect de « message de vie belle et bonne » qui constitue l'essence même du kèrygma.

Les sciences, quelles qu'elles soient, profanes ou sacrées, peuvent ne donner aucune « joie », car si toute vérité est une « satisfaction » de l'intelligence, elle ne cause pas nécessairement ce qu'entre honnêtes gens, on entend par joie.

Entendons pour le moment « vérité » comme un état d'esprit qui correspond à une réalité en dehors de lui, indépendante de lui. Le « kèrygma » n'a pas pour mission de faciliter les effets psychologiques de la vérité, mais de permettre à la réalité qui correspond à la « vérité » de sortir tous ses effets dans celui qui « connaît ».

Il s'agit donc avant tout de faire voir que le possesseur de la vérité est fortement intéressé à elle, soit comme individu, soit comme société. Que  $2 + 3$  fasse 5, c'est bien vrai ; mais ne cause guère d'émotion. Mais que 2 jours de congé, plus 3 jours de congé, fasse 5 jours de congé : voilà une arithmétique bien intéressante.

C'est dire que l'intérêt doit consister en un profit, un avantage ou son contraire. Qu'il puisse y avoir plusieurs genres de profits et, par conséquent, divers genres d'intéressés : cela va de soi. Et que tous ces avantages ne se valent pas : c'est encore clair.

Celui-là m'apporte un message qui m'intéresse, qui peut me montrer dans la « vérité » dont il est porteur, un nombre et une qualité impressionnante de rapports à moi, personne ou société. Ces rapports peuvent toucher l'être spirituel ou l'être matériel, l'être individuel ou l'être social, l'ordre temporel ou l'ordre éternel.

Plus une vérité apparaîtra riche en éléments de cette nature, plus elle me touchera, me saisira, m'entraînera, plus sa communication m'enchantera, me donnera de joie.

La théologie kèrygmaticque prétend à l'honneur de présenter le message chrétien dans cette lumière qui enchante et entraîne. Qu'il y ait là avantage immense, qui songera à le mettre en doute ? Qu'il ne soit pas toujours aisé de voir toutes les richesses cachées dans le

trésor de la vérité révélée : l'expérience de tous les jours le montre.. Il faudra que les hommes prennent sur eux d'être ces excellents pères de famille qui, pour le plus grand bien des âmes, « proferunt de thesauro nova et vera... ». Qui seront-ils ? C'est ce que nous verrons maintenant.

## II. QUI DOIT DÉCOUVRIR LES RAPPORTS DE LA VÉRITÉ RÉVÉLÉE A LA PERSONNE ET A LA SOCIÉTÉ ?

### 1. *Les professeurs de séminaires ?*

A. — Cela semblerait tout indiqué. Et pourtant, je ne pense pas que ce rôle leur soit dévolu. Dans les sciences naturelles ce ne sont pas nécessairement les savants qui, leur découverte faite, la mettent au point pour l'usage pratique; non plus que l'explorateur ne devient le colon des richesses qu'il a réalisées. En théologie, c'est à partir de la science acquise, qu'il faut organiser sa transmission transformatrice de la vie. Ce sont deux domaines différents, la responsabilité n'en incombe pas nécessairement aux mêmes.

B. — Faut-il alors envisager, à côté et en continuation des cours *scientifiques* par exemple, des cours de *kérygmatrique* ; comme il y a des Universités et des Instituts techniques ? Cette répartition entre les recherches et l'utilisation est possible dans le domaine des faits. On voit sans peine qu'elle est malaisément réalisable dans le domaine des idées. Il y a sans doute des positions doctrinales fixes, déterminées, sur lesquelles les avis ne diffèrent point. Mais, grâce à Dieu, la théologie n'est pas une science figée, morte : il y a progrès possible ; il y a des théories en présence, dont la succession et la confrontation font avancer la connaissance du divin communiqué à l'homme. Il y a de gros inconvénients pédagogiques à opposer, dans la première formation, deux professeurs qui enseignent, en la même matière, l'un une façon de concevoir, le second une autre. Que l'on songe aux systèmes d'explication du Sacrifice eucharistique. Les débutants ont besoin d'abord de clarté, de certitude : les aspirants au doctorat pourront comparer les thèses qui s'opposent : c'est tout indiqué. Mais la kérygmatrique n'est pas la recherche : elle est la mise en valeur des énergies vitales que contient la théorie ; donc le second professeur devrait toujours être exactement de l'avis du premier. S'il est lui-même tant soit peu personnel, il ne s'en contentera pas. Alors c'est le conflit d'idées, très fécond pour le maître et désastreux pour l'ensemble des disciples. Nous ferons mieux de renoncer au professeur spécial de kérygmatrique.

C. — Mais on peut souhaiter et vivement désirer que les maîtres en théologie, ayant aperçu plus clairement que d'autres — ils sont outillés pour cela — les sources de vie sainte qui jaillissent d'une doctrine qu'ils ont mise en lumière, nous fassent le don de livres où ils les signalent. Ils le font déjà; je me contente de citer le beau livre du P. Taymans d'Eypernon sur la Trinité<sup>1</sup>. Notez qu'il ne s'agit pas de vulgarisation théologique; l'utilité de celle-ci est incontestable. Mais il ne faut pas confondre les genres. Le vulgarisateur doit être un théologien doublé d'un psychologue qui connaît les moyens intellectuels, les problèmes intellectuels des laïcs. En un langage qu'ils peuvent entendre, il veut répondre avec précision aux questions qu'ils posent. Le kèrygmaticque, en outre — car il doit posséder déjà les deux qualités — doit être bon « directeur spirituel ». Il doit non pas seulement mettre de l'huile dans la lampe, mais — excusez la comparaison — de l'essence dans le moteur.

## 2. *Les professeurs de religion, les catéchistes ?*

On songe tout de suite alors aux professeurs de religion, aux catéchistes. A l'encontre des professeurs de théologie, ceux-ci manquent à leur devoir — et gravement — s'ils se contentent « d'enseigner ». C'est dans leur cas surtout qu'il faut affirmer « non scholae sed vitae discimus ». Il n'est sans doute admissible en aucune branche de l'enseignement, soit primaire, soit secondaire, que l'on se contente de forger des « forts en thème », « des premiers de classe ». Quand il s'agit des rapports qui unissent le Père qui est dans les cieux, avec ses enfants encore sur terre, il est monstrueux d'y voir seulement une matière à points, à places, une matière à « curiosité », à « intérêt », un sujet de divertissement. C'est avant tout une éducation, un équipement spirituel, une formation d'âme, une orientation décisive de toute l'existence qu'il faut faire aboutir; exactement ce que veut la kèrygmaticque. On pourrait utilement rapprocher la religion de la littérature, de l'art, tels qu'on devrait les enseigner avant l'Université. Quelle utilité y a-t-il à multiplier l'érudition boursoufflée qui connaît tous les noms, toutes les biographies, et par dessus le marché — comble du grotesque — un certain nombre d'épithètes laudatives ou péjoratives que l'on place assez souvent au petit bonheur, et toujours sans aucune opinion personnelle ? Il y a moyen de « mémoriser » la religion de la même façon. Et l'on obtient le même résultat : dans un cas il y aura vraisem-

---

1. *Le mystère primordial*, Bruxelles, Édition universelle, 1946.

blement absence de tout « goût littéraire, de capacité esthétique, de toute expérience personnelle et profonde de la Beauté ; il y aura même peut-être — c'est fréquent — un mauvais goût, une délectation dans le médiocre et le vulgaire. Dans l'autre cas : des « premiers en religion » qui n'ont plus ni la foi, ni depuis longtemps peut-être une moralité chrétienne ? C'est exactement ce que l'enseignement kérygmaticque veut éviter. Il veut que la connaissance religieuse soit le départ, le tremplin vers la vie religieuse profonde, sérieuse, enthousiaste, courageuse et rayonnante. Le catéchiste tiendra compte de la psychologie, c'est-à-dire de la structure spirituelle propre au genre d'auditeurs qu'il a. Grâce à Dieu, nous disposons maintenant de renseignements précieux sur la vie de l'âme à ses divers stades : nous savons qu'une âme masculine n'est pas une âme féminine ; que la vie intense des âmes varie de qualité, de direction selon les périodes de la vie, et que les problèmes religieux sont fonction de ces variations spirituelles et morales. Le kérygmaticque ne se contentera pas d'étudier et d'exposer l'objet de la science religieuse ; il l'adaptera aux possibilités du sujet, il le rendra « appétissant » aux divers modes de l'« appétit » spirituel des âmes. De chaque vérité surnaturelle, il saura ce qu'elle contient de « substance nourricière » pour des auditeurs concrets, et s'ingéniera à la leur présenter, non pas seulement comme « chose à savoir pour un concours », mais surtout comme « chose à réaliser, pour se construire une vie belle et lumineuse ». « Fac hoc et vives. »

Charles Dubos, dans son *Journal*, me paraît admirablement décrire, sans y songer, le rôle du kérygmaticque, qui doit aider les jeunes à faire un acte dont va dépendre toute leur vie. « Be as clear as possible as to what you put first, quite at the top of your scale of values in life, so as to make quite sure that you order the whole of your life in consequence. And never believe that, if you do not take your decision when you still can, you will be able to take it later on. » Il ajoute un grave avertissement : « A 18 ou 20 ans, on peut organiser sa vie : plus tard, il faut mettre sa dignité à vivre le mieux possible l'inorganisable. » Le rôle de la théologie spéciale dont nous parlons, sera de faciliter à la jeunesse, de lui permettre cette fixation de l'échelle des valeurs qu'elle veut utiliser dans la vie.

Une dernière remarque : des professeurs d'enseignement moyen ou supérieur se plaignent assez souvent de l'effondrement intellectuel des jeunes générations d'à présent. Y a-t-il vraiment une infériorité par rapport aux anciens ? C'est possible : les événements terribles qui ont fait crouler tant de choses, ont peut-être opéré



des saccages en ce domaine, mais la raison n'en serait-elle pas autre ?... Y a-t-il vraiment une déficience spirituelle ? J'hésiterais beaucoup à l'affirmer. Mais la jeunesse est de son temps : c'est ce qu'elle a de mieux à faire. Or ce temps est une pleine bataille pour la vie, pour l'existence : c'est le temps de l'action ; le mot « dynamisme » est d'un usage fréquent ; c'est un indice. La jeunesse ne s'intéresse pas et — je crois — ne s'intéressera plus aux concepts abstraits, aux notions pures sans contact avec le réel. Mais tout ce qui engrène sur lui, tout ce qui façonne la vie, modifie la vie, valorise la vie concrète, chaude : cela seul la passionne, la prend. La théologie kèrygmaticque branche la religion directement sur la vie ; ce faisant, elle est très capable, et plus que tout le reste, d'« intéresser » la jeunesse.

### 3. *Les prédicateurs ?*

La théologie kèrygmaticque peut aussi intéresser les adultes. Mais ceci sera surtout *l'affaire des prédicateurs*, qui ont la charge de continuer et de compléter leur éducation. Ils sont par excellence les porteurs de la grande, de la bonne nouvelle ; ce qu'ils annoncent est toujours le grand message de vie, la réponse à la question, à la double question : « Quid faciens habebō vitam aeternam ? »... « Quid adhuc mihi deest ? »

Mais prévenons tout de suite une équivoque. Être des annonciateurs de la bonne nouvelle, du message de la joie pleine : « Gaudium plenum, quod nemo tollet a vobis », cela ne veut pas du tout dire qu'on traite exclusivement les sujets hilares, « intéressants » c.-à.-d. piquant la curiosité. Il faut communiquer tout le message chrétien, le kèrygma, nous l'avons dit, n'étant pas une présentation de la vérité, de la vie chrétienne mutilée, par amputation des éléments gênants. Si nous disons « tout » le message, nous n'avons pas non plus à le réduire aux seules vérités, que, par un singulier abus de mots, on déclare « grandes » et qui ne sont que « sombres ». On est en conscience obligé de les prêcher, tout comme les autres — mais elles ne sont pas « plus » « grandes », ni « plus » importantes que les autres. Elles sont de toute première valeur, parce que le mal qui s'appelle péché, la mort et l'au delà sont de ces problèmes que tout homme se voit obligé d'affronter et qu'il doit résoudre : car ils obsèdent. Hélas ! souvent on se débarrasse de l'obsession par un refus de position, par un véritable acharnement à s'étourdir complètement à leur sujet. Ces vérités, graves mais partielles, font corps avec toute la synthèse chrétienne. Le péché, par exemple, ne se comprend vraiment dans son essence qu'à la lumière de la bonté infinie du

Père dont on refuse d'être l'enfant : alors seulement, il apparaît comme la catastrophe. Les ruines qu'il accumule dans la vie de l'humanité ne s'expliquent que par son opposition avec la volonté bienfaisante du Père que le pécheur ne veut pas accepter. Les transgressions innombrables du sixième commandement de Dieu, ne sont appréciées justement que dans la perspective du respect immense qu'il faut avoir pour la vie humaine et ses conditions d'origine et de croissance. La théologie kérygmaticque, annoncée par le prédicateur, sera une science surnaturelle de la vie chrétienne intégrale, de tout l'Évangile, en tant qu'il est loi de vie. L'éloquence sacrée ne peut se contenter, ni d'être un rabâchage de notions élémentaires auxquelles on ne s'est jamais intéressé, et que, pour cela même, on s'est empressé d'ensevelir dans l'oubli ; ni un reportage sensationnel sur un au delà, dont les descriptions fantaisistes n'émeuvent plus nos contemporains sceptiques. Elle doit être « verba vitae ». En l'entendant on doit se sentir décidé à vivre « comme cela et pas autrement », on doit saisir toutes ses responsabilités, en être à la fois fier et accablé, mais résolu à les prendre. Si l'on veut encore : en chaire de vérité, le prêtre qui parle explique toujours tout le catéchisme, mais il le traduit en un langage, en un genre littéraire qui ne parle pas seulement à la « raison » de l'auditoire, mais au « cœur », ce qui ne veut pas dire seulement aux sentiments, mais à cette partie intime de l'être, où précisément se prennent les décisions, se mûrissent les plans de vie.

Les oraisons de la liturgie dominicale, tout en présentant à Dieu nos besoins les plus réels, donnent souvent aux kérygmaticques, les consignes les plus claires. Ainsi au sixième dimanche après la Pentecôte : « *Praesta in nobis religionis augmentum, ut quae sunt bona nutrias, ac pietatis studio, quae sunt nutrita, custodias...* » Au treizième dimanche : « *Da nobis fidei, spei et caritatis augmentum, et ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quae praecipis.* » Au sixième dimanche après l'Épiphanie : « *Semper rationabilia meditantés, quae tibi sunt placita, et dictis exsequamur et factis.* » Et encore au dimanche dans l'octave de l'Ascension : « *Quae agenda sunt videant et ad adimplenda quae viderint, convalescant.* »

Nous concluons donc que les professionnels de la théologie kérygmaticque seront ceux qui ont la charge directe d'éduquer religieusement le peuple chrétien. Elle ne s'enseigne donc pas seulement en classe et à l'église. Mais partout où l'on forme les âmes et par tous ceux qui doivent les former.

Reste à préciser de quelle manière on pourra s'y préparer.

### III. COMMENT ACQUÉRIR LA THÉOLOGIE KÈRYGMATIQUE ?

Puisque la théologie kèrygmaticque est essentiellement celle qui montre les rapports étroits de toute la vérité et de chaque vérité révélée, avec la vie, en sorte que la vérité perçue engendre la vie, elle présuppose chez celui qui l'annonce la claire vision de ces rapports. Or il n'y a, pour voir cette relation, qu'un seul chemin, indiqué par l'oraison déjà citée (*rationabilia meditantés*) : la contemplation d'une vérité déjà connue, solidement établie, mais toute orientée vers la « mise en action ». Selon la formule de saint Ignace : maintenant que je vois : *Quid agere ?*, quel comportement intérieur et extérieur commande ma connaissance ? La théologie dont nous parlons transforme toute vision en une réalisation, mais en une réalisation, tout entière expliquée par la vision antécédente. On peut évidemment suggestionner quelqu'un, le fasciner et l'amener à faire certains actes parce qu'il se trouve subjugué par la puissance, l'énergie contagieuse de la personnalité entraînant. Ce n'est plus de la théologie cela : c'est presque de l'hypnotisme. Or il ne s'agit pas de faire agir un tempérament sur un autre, mais l'intelligence, largement comprise, du sujet lui-même, sur sa volonté, au sens de faculté de la réalisation.

Le kèrygmaticque devra commencer par découvrir, pour son propre compte et sa propre conduite, le dynamisme, la valeur vitale d'une vérité, d'un fait révélé. Il doit d'abord faire l'expérience personnelle de la doctrine comme source de vie <sup>1</sup>. L'ayant découverte pour lui-même en réfléchissant devant Dieu, et en Dieu, il pourra communiquer aux autres sa merveilleuse trouvaille. Il le pourra vraiment, car la structure intime des âmes est chez tous semblable ; les réactions sur les données de la connaissance ou de l'expérience, tout autant, du moins chez les êtres normaux. Et l'on peut être sûr que ce qui émeut l'un, émeut aussi l'autre. Avec une intensité différente toutefois. Les réalisations ne sont pas chez tous également rapides, ni fortes : une considération peut déclencher chez deux

---

1. Il ne s'agit pas évidemment de cette puérilité qui, à propos d'un mot ou d'un geste isolés, tire de multiples applications « pratiques ». J'ai entendu de la sorte profaner le merveilleux récit de l'apparition au bord du lac, après la Résurrection. Le Ressuscité sur la grève a fait un petit feu et prépare le repas de ses apôtres. Eux, tout bouleversés, ne peuvent pas dire un mot... Là-dessus, une digression : « application » sur le silence au réfectoire... Cet excellent homme enseignait l'art de changer le grandiose en niaiserie.

individus des attitudes intérieures apparemment contradictoires ; mais qu'il faut alors examiner de plus près. Prenons comme exemple : l'enfer. Chez l'un : terreur ; chez l'autre : joie reconnaissante ; chez le troisième : scepticisme moqueur. Trois comportements différents. A la surface seulement. Reste à voir pourquoi les trois réagissent — chacun d'une façon aussi caractéristique. Le kèrygmatic devra pouvoir s'expliquer ces différences, et ne pas se contenter de raisons quelconques. La terreur du premier est-elle justifiée ? par quoi ? Et si c'était un scrupule, une angoisse qui met toujours tout au pire ? Son sentiment n'est peut-être pas très justifié, encore qu'à première vue il le paraisse. Et le sceptique ? De quoi se moque-t-il ? Pourquoi ricane-t-il ? Ne serait-ce pas un mouvement d'auto-défense contre un début d'impression salutaire?... et, par conséquent, sous son apparente insolence, n'y a-t-il pas une terreur initiale ? Le théologien kèrygmatic doit se rendre compte de toutes les attitudes possibles devant la vérité. Le message au sujet de l'enfer sera présenté aux individus, dans les termes qui prévoient leur attitude, « *ex ordinariæ contingentibus* ». Et devant ce sceptique, il faudra se garder de parler de manière à prêter flanc à des dérobades gouailleuses. Il y a peut-être un aspect de cette réalité terrible qui l'impressionnera. Et ces divers aspects, ces divers accrochages possibles, c'est affaire au théologien kèrygmatic de les trouver. Une longue contemplation lui permettra de vérifier tous les biais par où l'on peut aborder la Vérité, aimer la Vérité, accueillir à cœur ouvert et dans sa vie la Vérité.

On voudra remarquer que cette étude personnelle, intense, n'a rien à voir avec la préparation d'un cours ou d'un discours, où l'on chercherait à réunir tout ce que l'on peut dire sur, et tout ce que l'on peut objecter à un sujet déterminé. Cette préparation technique suit la méditation ; elle la présuppose, la postule. Elle ne se confond pas avec elle. Lorsqu'il faudra parler à un auditoire concret, je puiserai dans mon expérience déjà faite. Le schéma serait le suivant : étude scientifique d'une vérité ; méditation kèrygmatic de cette vérité connue pour découvrir, en ma propre vie, les rapports avec toute vie ; mise en œuvre de mon expérience intime au profit des auditeurs.

Pour parler clair : le message, pour être vraiment enrichissant, doit être une doctrine, qui, avant d'aller de l'intelligence de l'auditeur jusqu'à son cœur, doit avoir passé par le même chemin chez le messager. Il y prendra un tour, un style, une chaleur, une vie, une allure qui seule entraînera l'assentiment de l'auditeur de sincère volonté.



Il y a donc lien entre l'oraison et la théologie kérygmaticque. Bien entendu, j'entends oraison d'une manière fort large : comprenant toutes les formes de la vie au dedans de soi, on se place devant la Vérité, qui est aussi la Vie, qui est le Christ. Étude et oraison ne se substituent pas l'une à l'autre, mais se commandent. Plus haut, nous nous demandions si les professeurs de théologie n'étaient pas tout désignés pour enseigner la kérygmaticque. Voici la véritable raison pour laquelle cela est contre-indiqué. Le professeur ne peut pas se substituer à l'étudiant pour faire oraison. Son rôle éminent est de fournir à son auditoire la pleine lumière sur la Vérité : l'assimilation vitale de cette vérité est affaire exclusive de l'auditeur : l'exposé terminé, la thèse fortement établie, les questions vont en foule se presser à l'esprit de l'élève. En quoi ceci me touche-t-il ? Ma vie en est-elle affectée ? Cela lui donne-t-il un sens plus riche, une valeur plus précieuse ? Ne croyez pas que ces questions se posent seulement en morale. Qu'on relise, dans *La Nouvelle Revue Théologique*, l'article du Père Charles sur la papauté, le pape infailible, l'on verra ce qu'il signifie pour chaque fidèle, hic et nunc, et non pas seulement pour l'Église universelle <sup>1</sup>.

Au fond, toute la justification de la théologie kérygmaticque est dans cette impossibilité, où se trouve toute âme noble, de ne pas établir sa pensée au niveau de son action. Les deux doivent être de plain-pied. Il faut qu'il y ait un passage naturel et rapide de l'une à l'autre. S'il y a un hiatus, on ne se cantonnera pas longtemps dans cette dualité. Car si l'on ne vit pas comme on pense, on finit toujours par penser comme on vit. Il est essentiel de penser juste pour vivre droit.

La théologie kérygmaticque est la science qui aide l'homme à vivre comme il pense. Elle vient aider la connaissance religieuse à diriger la vie. A une époque où la vie fascine, elle s'appuie sur cette fascination pour aider les hommes à penser juste pour pouvoir vivre droit, à penser en chrétien pour vivre en chrétien, en montrant que la pensée est la racine de l'action.

---

1. *Vicarius Christi*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, 1929, pp. 443-459.

## KERUGMATIC THEOLOGY

A new name for an old truth of present importance. Its meaning must be explained to avoid misunderstandings and to help putting it into practice.

I. « KERUGMATIC », — 1. *What it is not.* — It is not the proclamation of new truths, of some new Catholicism under the guise of a renewal of Catholicism.

It is not a revision of the theses of Theology so as to eliminate some as being outdated or merely inopportune. That would have the grave result of putting forward an emasculated Catholicism.

It is not a new method of argumentation, of arriving at the truth by abandoning the strict logic of proofs, the close reasonings of exegetes and the arduous research of historians, so as to take account only of the subjective attitude of souls both in and outside the Church to whom we want to give the Christian message. If that were the case, we should strongly oppose it, because it would mean the adulteration of the Christian Truth.

2. *What it is.* — It is an extension of the influence of Theology as required by minds today inside and outside the Church.

It is a characteristic feature of our times to consciously link up all activity with life. Science is made closely connected with life ; every scientific discovery in any domain at all lays claim to be immediately inserted in man's life, it is made technical. Research for its own sake is certainly still pursued : but, in practice, the fruits of it are forthwith put to man's use. People are persuaded that any enrichment of the mind must bring about some change in life.

This attitude of mind is a dominant influence in our industrialised civilisation. Scientists are exploring every avenue of Nature ; and all their discoveries are immediately made use of for the further exploitation of Nature. With the help of Science, they claim to transform man and the universe. Even Philosophy aims not only at giving a theory of Man and the Universe, but still more at guiding the whole conduct of the individual and of society.

Kerugmatic theology must be understood against this background. It is, indeed, a science, and must remain so. Therefore, it cannot and may not drop any of its scientific methods of investigation and reasoning. But along with research, discovery and definition, a further attitude is required : incorporating the matter into the entire real life of the faithful, stripping it of the character of a purely notional assent, etc... — a purely intellectual attitude — to make it a « practical matter », a « doing ». Truth will then and only then be a joyful message of life, a good news, a « kerugma ».

3. *Precise meaning and value of this « doing ».* — « Doing » is not the norm of reality or of the value of a truth : to hold such a view would be pragmatism. The possible utilisation of some concept for a way of living is not a criterium for the giving of a consent, it is not a reason for intellectual assent. It is a consequence arising out of discovery, it is a further discovery. This latter will no doubt throw more light on what the mind had already percei-

ved. It will not be simply a sort of secondary confirmation, it will be more than that, viz. the experiencing the fact that Truth is Life. The function of kerugmatic theology is precisely to show that a truth is at the same time a vital force, it gives greater fulness of life, and for this reason, is « *evangelium* », good news. A message of joy, since joy is but the sentiment of fulness of life. Did not Jesus say : « This is life... that they may know... ? » We must know, and because we know, must live. We are to raise the level of our action to the level of our knowledge.

A comparison between Moral Theology and kerugmatic theology will help to make the point clearer : Moral is directly concerned with life ; it is the science of human acts in so far as they are good or bad. We do not just analyse the nature of these acts ; we judge them, we praise or blame, we guide. Yet Moral Theology is not kerugmatic. It is not enough for the message concerning man's moral life, being logically justified, to impose itself upon the mind for it to be thereby imposed upon the will, nor for it to inspire to action. Daily experience proves that the inner conflict of conscience is not solved when you have clearly seen the path of duty.

For Moral to be kerugmatic, there must be added to it a new element which throws more light on the precepts and rules, but more particularly makes them attractive and arouses enthusiasm. The individual is determined to disregard repugnances and refuses to see difficulties as impossibilities. Better still : this new element brings about a change in the psychology of the person ; what before the kerugmatic was a motive for inaction, now becomes a motive for action.

This is how St. Ignatius proceeds in his Spiritual Exercises. The Second Week arouses a feeling of generosity : despite the cost the exercitant will give himself to Christ. The Third Week elevates this disposition : the contemplation of the Passion leads the retreatant to give himself not just despite the sacrifices but precisely because of them.

Moral Theology becomes kerugmatic when it is not confined to exposing, chopping up, and justifying rules, but when it rises higher and gives reasons for « *glorying in the Cross of Christ* ».

And what we say of Moral Theology may be said of the other branches of Theology : there is a « *kerugmatic method* » of presenting them.

4. *The truth and arousing interest in the listener.* — The very essence of the Kerugma is to put the Truth as a « *message of the good life* ». For this the preacher must make his listener understand that he has a high stake in the Truth presented to him, either as an individual or as a member of society.

Kerugmatic Theology brings a message which affects the listener, concerns him. It has the honour of presenting the Christian message in a pleasing and winning manner.

II. WHOSE TASK IS IT ? — 1. *Professors in Seminaries* ? — This would seem obvious. And yet it is one thing to prove some theological truth ; it is another thing to arrange its transmission in such a way as to bring about a transformation in a man's life. They belong to two different domains ; the responsibility for both does not necessarily fall upon the same people.

A special Professor of kerugma in a seminary alongside and continuing the scientific lectures ? But, in Theology, besides truths which everyone must accept, there is room for free opinion. Think, for example, of the theories on the Sacrifice of the Mass. Hence, if the professor of Kerugma has any views of his own, he will differ in opinion from other professors. Such a conflict of ideas may be very good for the professor, but it is often disastrous for the pupils.

It is much to be desired that the experts in Theology, having perceived more clearly than others the fruitfulness of some doctrine for holiness of life, make it known to us in well-written books. Fr. Taymans d'Eypernon has recently rendered such a service in regard to the mystery of the Holy Trinity.

2. *The task falls to :* 1) *Teachers of religion and to catechists.* — Unlike Professors of Theology these gravely fail in their duty if they content themselves with « teaching ». The course in religion must primarily be an education, a spiritual equipment, a spiritual training, a definitive orientation for the whole of life. That is exactly what it aims at. Religious knowledge must be the starting-point, the spring-board of a deep, serious, keen, courageous, radiant, religious life.

The catechist will take into account the psychology of the listener. He will not simply study and expound the content of religious knowledge : he will adapt it to the capacity of his hearers, he will make it « appetising » to suit the spiritual taste of souls. In any given supernatural truth, he will know its « substantial food value » for the hearers there in front of him. He will endeavour to put it before them, not as « something to be known for an Exam. » but as « something to be lived » for the making of a gloriously rich life. « Do this and thou shalt live. »

Youth today is not interested in abstractions, in ideas unrelated to concrete realities ; it wants to know about the things that bite into life, which fashion life, modify life, give it a value and a joy : these things alone will grip young people. Kerugmatic theology brings religion right into life ; in doing so it is perfectly capable of winning the interest of youth.

2) *Preachers.* — Preachers are to do for adults what teachers and catechists do for the young. They must present the Christian message — the whole message — in terms of life, goodness, joy !

Kerugmatic Theology given from the pulpit will be a supernatural knowledge of the whole Christian life, the entire Gospel as a law of life.

In this preaching, sin, Hell, the four last things will not be omitted, but will find their right place in the Christian synthesis. The nature of sin, for example, can only be understood in the light of the infinite goodness of God whose child the sinner refuses to be. The many sins against the Sixth Commandment are only judged correctly in the light of the deep respect to be had for human life and the laws of its origin and development.

The preacher will not forget that he has to address the heart as well as the head of his congregation. This does not mean he appeals to the feelings only, but to that innermost part of our being where decisions are made and plans matured.



N. B. The prayers of the Sunday liturgy whilst making known to God our greatest needs, often give to kerugmatic preachers some very illuminating helps. For example, 13th. Sunday after Pentecost : *Da nobis fidei, spei et caritatis augmentum et ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod praecepis...* Cfr. also the prayers of the 6th Sunday after Pent., 6th Sunday after Epiphany.

III. HOW IS ONE TO ACQUIRE A KERUGMATIC THEOLOGY ? — Since kerugmatic theology is essentially a theology showing the close intimacy between truth, revealed truth and life, it presupposes a clear view of this relationship in the speaker's own mind. There is only one way to get this view : the contemplation of a known established truth, but directed to action.

One must begin by discovering for oneself and one's own conduct the dynamism, the vital importance of a truth, of a revealed truth. A man must first have had personal experience of the life-giving effect of a doctrine. Having found it out before God and in God, he will be able to hand on to others his great discovery, with good chance of inspiring them also : souls are made the same way ; the reactions to facts of knowledge or experience are the same, at least among normal people. Of course, everyone does not react with the same intensity when faced with a truth in its vital aspect, and even the reactions may be, at least apparently, different owing to diversity of character (scrupulous, sceptical, religious-minded...). Meeting with different reactions in his audience the preacher will seek the cause ; he will even seek to anticipate this diversity so as to plan out the various aspects in which the truth may find an echo in different types of hearers. Protracted contemplation will help him to discover all the approaches to a truth, how a truth can be loved and received with open heart.

N. B. This intense personal study is nothing like the preparation of a class lesson or lecture where one tries to put together all that can be said or objected about a particular subject.

The technical preparation follows upon meditation. This latter is presupposed, postulated. The two are not made into one. When I have to speak to an audience in the concrete, I draw upon past experience. The plan would be : scientific study of a truth, kerugmatic meditation upon it, as if to discover in my own life its relation with all life, using my own experience for the good of my listeners.

To conclude : kerugmatic theology is the science helping man to live in conformity with his thinking. It helps religious knowledge in the directing of one's life. At a time when life holds a fascination, it leans on this fascination to help men think correctly to be able to live rightly, to think as Christians, to live as Christians, by showing that thought is the source of action.

# Le fait religieux à l'écran

*De « Monsieur Vincent » et de quelques films catholiques*

par Jean MORIENVAL

*Critique cinématographique. Rédacteur au « Cinéopse »<sup>1</sup>*

---

## I. PRESTIGE DU CINÉMA

De longues et patientes queues sur le trottoir. On attend une heure, deux heures. Toute l'après-midi, toute la soirée, la salle de cinéma ne se vide que pour se remplir entièrement aussitôt. Il en est de même tous les jours. Qu'est-ce que ce public empressé ? Toutes les classes ; beaucoup de jeunes et aussi des vieux. Que tient-il à voir avec tant d'insistance ? Une simple vie de saint... Un immense portrait sur le fronton de la salle offre la figure sourcilieuse, barbue, passionnée que l'on connaît bien pour être celle de saint Vincent de Paul. Un saint Vincent de Paul qui dans ce portrait est en même temps l'acteur Pierre Fresnay, juste ce qu'il en faut pour donner à l'image toute l'intensité du vivant...

... Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, s'attendait-on à ce que saint Vincent de Paul attirât autant les foules communes ? Certes, c'est un saint resté populaire. La philosophie même consent à l'honorer, au moins comme philanthrope. Ses familles religieuses, sœurs de Saint-Vincent de Paul, Lazaristes, le font aimer. Les conférences charitables de

---

1. Jean MORIENVAL est né à Hirson (Aisne) le 20 janvier 1882. Critique littéraire au *Peuple Français* et à *La libre parole*. Secrétaire de rédaction de *La vie catholique* (1924-1931). Critique littéraire, théâtral et cinématographique à *La semaine de Paris*. Critique cinématographique au *Correspondant*. — Rédacteur en chef du journal *Choisir*, cinéma-radio (1932-1940). — Actuellement, critique cinématographique à *L'aube*, aux *Cahiers du livre*. Rédacteur au *Cinéopse*, corporatif du cinéma. — Œuvres : *De Pathelin à Ubu*, bilan des types littéraires. — *Les créateurs de la grande presse de France*. — *Sur l'histoire de la presse catholique en France*. — *Je choisis mon journal*. — *La lecture pendant la guerre*. — M. MORIENVAL a collaboré au *Manuel de la littérature catholique* et à *Eucharistia*. — En préparation : *Essai sur l'influence de la presse*. — *Pour un cinéma humain*, etc... — Adresse : 14, rue de Lancry, Paris X<sup>e</sup>, FRANCE (Note de la rédaction).

saint-Vincent de Paul (fondées par E. J. Bailly, frère religieux qui retrouva, après la Révolution Française, les reliques du saint), rendent son nom toujours familier. De savants historiens comme M. Coste, de fervents écrivains comme Armand Praviel, Antoine Redier et bien d'autres font connaître sa vie. Par conséquent, sa place est restée grande dans le monde et la société française. Toutefois, était-ce à ce point d'attirer les foules incessamment renouvelées dans les lieux de divertissement ?

Ce qui donne à son illustration constante cette énorme « actualité », ce qui fait qu'en un mois plus d'êtres humains auront connu les faits et gestes de Vincent de Paul que pendant vingt années précédentes (et ceci n'est pas une image, c'est la réalité stricte), ce qui fait du vieux saint le personnage du jour, c'est sa conjonction avec le cinéma.

Le cinéma, qui se révèle le plus extraordinaire moyen d'expression populaire qu'ait encore rencontré l'homme ! La poésie exalte ; l'histoire raconte ; la peinture et la sculpture fixent pour notre méditation un aspect capable de résumer tout un être. La musique en dira les prolongements insondables. Mais le cinéma qui, pour bien des raisons, n'a pas encore la valeur esthétique et profonde de tous ces arts, et ne l'atteindra peut-être jamais que rarement, le cinéma possède cette puissance de reconstituer l'être avec la vie dans leur mouvement et leur continuité. Il ne se contente pas de copier la vie ; il la restitue. Comme dans l'original, les images remuent, parlent, se succèdent, sans condition de temps ni d'espace. Le monde entier, avec ses individus et ses foules, est chez lui à l'écran. Le cinéma condense et développe à son gré, délimitant en prenant l'essentiel une action condensée, rapide, enchantée de musique, — quelque chose comme cette musique des sphères imaginée par le poète et que notre oreille trop faible n'entend pas au cours de la vie quotidienne. Cet art est affaibli par ce qu'il tient de mécanique ; mais sa reproduction animée a toutes les apparences et toutes les séductions de l'authenticité.

Pour admirer autrement qu'en passant un portrait ou une statue de Vincent de Paul, il me faut m'exercer à la contemplation esthétique ; j'ai besoin de loisirs et d'attention pour lire son histoire. Sa vie romancée même exigera suffisamment d'heures pour sa lecture prolongée ; et tout cela reste nécessaire, ne prendra que plus d'intérêt si l'on m'a fait connaître le saint. Mais, en 90 minutes de projection, j'ai l'illusion d'avoir vu saint Vincent de Paul en pleine vie et en pleine action. Le cadre de son époque, les milieux qu'il a traversés, les gens qu'il a rencontrés, je les ai vus avec lui. Il va ici et il va là, il fait ceci, il fait cela, il parle, on lui répond, il vit, il

meurt : et j'en suis le témoin. Quel livre (même si par ailleurs il apporte davantage) me donnerait toutes ces choses qu'on ne m'a point suggérées, qu'on ne m'a point racontées, ni décrites, que j'ai vues. On pourrait presque dire : que j'ai vécues !

D'où ces foules. Ces 400 millions de spectateurs qui vont chaque jour au cinéma de par le monde. Ce goût et cette passion des images mouvantes qui s'épanouissent dans les centres civilisés et ne sont pas moindres en Égypte, aux Indes, et jusque dans les îles lointaines d'Océanie. Jamais un moyen d'expression n'a touché autant d'hommes, aussi matériellement et spirituellement à la fois, et ne les a aussi fortement séduits, ébranlés, conquis et gagnés. Pour l'homme moderne, le cinéma est l'instrument préféré de connaissance, en même temps que le plus exaltant plaisir de l'imagination. Quand le savant, le pédagogue, le philosophe s'en tiennent éloignés sous le prétexte qu'il n'atteint tant de monde qu'à la condition d'être médiocre, l'expérience ne leur donne pas raison. Le livre, lui aussi, est insuffisant comparé à la science du maître. Aucun qui dise tout. Pourtant, on n'a pas dédaigné le livre. Il ne faut pas, aujourd'hui, négliger le film.

## II. « MONSIEUR VINCENT »

Le réalisateur de *Monsieur Vincent* est un catholique, Maurice Cloche, auteur d'un admirable documentaire sur *Le Mont Saint-Michel* et d'un certain nombre d'autres films de production moyenne. C'est un artiste réfléchi et conscient, averti des ressources de l'écran, ami des grandes idées, et qui s'est attaché par un vif et durable désir d'âme à la réalisation d'un film sur Vincent de Paul. On peut dire qu'il a eu la vocation de ce film.

Ce qu'il a cherché, et ce par quoi il a fait vibrer d'énormes publics, c'est à nous montrer pleinement la passion charitable de *Monsieur Vincent*. Il a restitué, peut-être en concentrant quelques noirceurs, ce XVII<sup>e</sup> siècle que nous sommes tentés, à cause de quelques-unes de ses années, de voir tout doré. On y connut en réalité d'affreuses périodes d'après guerres, plus pénibles, avouons-le, que celles que nous connaissons malgré tout. La misère y fut par endroits effroyable.

La détresse des êtres et des âmes, Maurice Cloche la montre quasi violemment dans ce village où M. Vincent vient pour en être le curé, et qui le repousse. La peste y règne. On a muré une pauvre femme qu'on croit en être atteinte, avec sa fille. Plus de vie dans cette paroisse, où l'église est abandonnée au poulailler, où le seigneur est



indolent, brutal et craintif. Vincent déploiera tant de charité (et aussi tant d'habileté manuelle, on dirait presque trop) qu'il convertira ces cœurs durs.

Ainsi, en courts épisodes, un peu heurtés, manquant de transitions, mais presque toujours puissants, allons-nous voir se dérouler toute la vie de Vincent de Paul. Des images saisissantes évoqueront la misère des pauvres et des malades, et les remèdes que Vincent apportait. Son amour des pauvres le fait chercher leur compagnie dans de misérables maisons. Son zèle essaie de réchauffer la charité des grandes dames, et se contente au besoin de servantes qui ont moins à sacrifier. Il n'a jamais fini de se dévouer, et quand on estime qu'il en veut trop, c'est le moment où il est confondu de ne pas en faire assez. Ce tableau, passionnément animé par l'acteur qui mène le jeu, ne peut guère laisser de spectateurs insensibles parmi ceux qui aiment les hommes.

Imaginez toutes ces scènes racontées, puis imaginez-les sous les apparences de la vie : telle est pour les foules la supériorité du cinéma, même quand l'art n'est point parfait, et dût-il y avoir des points contestables. Sur le plan précis du cinéma, *Monsieur Vincent* est un grand film, plutôt qu'un chef-d'œuvre. On peut le reconnaître sans le diminuer. M. Maurice Cloche a dit lui-même qu'il avait considéré qu'une telle œuvre se devait d'être sévère et se passer des prestiges de la technique. Ce n'est qu'une façon de voir. Elle a quelque chose de juste en ce que bien des films ont fait illusion lors de leur apparition grâce à quelques nouveautés techniques, apportant un progrès à l'art du cinéma, qui n'est pas encore achevé. Bien entendu, d'autres progrès emportent ceux-là. Un film qui veut durer doit choisir ses qualités dans la puissance d'expression des sentiments humains. M. Maurice Cloche les a voulues austères et il est possible que l'avenir lui donne raison. Quant à aujourd'hui, on aurait souhaité pour bien des motifs qu'il ait donné à son film la vertu technique des meilleures œuvres profanes de l'écran, et par exemple d'un *Quai des orfèvres*, lequel, au seul point de vue de l'art, est éminent.

D'autres reproches ont été adressés à *Monsieur Vincent* qui sont d'un autre ordre. Le scénario du film, difficile à établir, reconnaissons-le, dut être plusieurs fois modifié. On le confia finalement à M. Anouilh, excellent auteur dramatique, mais dont le catholicisme est, sauf affirmation contraire, au-dessous de l'absence. M. Anouilh a trouvé des formules bien frappées. Sa conception générale n'est peut-être pas assez chrétienne pour un Vincent de Paul. Il ferait plutôt de lui un de nos modernes, qui refusent de se résigner à l'existence de la misère. On justifie par là bien des systèmes socia-

listes. Et sans doute Vincent de Paul ne se résignait pas à voir la misère. Mais son amour des pauvres avait de plus puissantes racines que ce que l'on a pu nous en montrer. Sa violence s'harmonisait sur un fond de douceur. Et il savait pratiquement la nécessité, où il faut, de la résignation, vertu sans laquelle on ne fait rien de bon pour les pauvres (et c'est l'un de ceux-ci qui en témoigne), bien qu'elle ait été si diffamée, si compromise par d'affreux abus, qu'on n'ose plus en parler.

Le film est resté faible aussi dans l'expression et les images où paraissent le Cardinal, la Reine. La scène des galères n'est qu'un incident fortuit, et l'on n'a pas bien su rendre le véritable mouvement de compassion qui pousse le saint à prendre la place du galérien. Mais n'exigeons pas trop.

L'œuvre d'art parfaite n'est pas née, et acquérir des puissances d'imitation plus amples que celles des autres arts, c'est exiger davantage des auteurs. Malgré des défauts et des insuffisances, *Monsieur Vincent* réussit au moins dans son propos : rendre sensible et présente aux hommes dès maintenant la haute valeur de la sainteté. Ramener tout proche pour tous et comme vivant ce Vincent de Paul lointain dont la plupart des hommes ne savaient plus que deux ou trois anecdotes ; l'actualiser dans cette puissance de charité qu'il a déployée contre les misères de son temps et que nous devons tâcher de retrouver contre les misères du nôtre ; le faire aimer dans sa vie et dans son œuvre pour que l'on aime ce qu'il a aimé. Des foules considérables sont émues par *Monsieur Vincent*, qui devient un personnage plus près de leurs yeux et de leur cœur. Étonnante et prodigieuse semence : rien au monde ne pouvait permettre de la distribuer aussi largement que le cinéma.

### III. LES DÉBUTS DU FILM RELIGIEUX

Si nous prenons l'occasion efficiente de *Monsieur Vincent* pour marquer la conjonction du cinéma et du fait religieux, il va de soi qu'il n'y a là rien de nouveau que l'importance du film et son succès.

Depuis les apôtres, la religion a utilisé les grands moyens d'expression populaire. L'éloquence par le sermon, le théâtre par les mystères, le roman, les poèmes. Des images formaient cette *Bible des pauvres*, ainsi nommée parce que faite pour ceux qui ne savaient pas lire. La littérature populaire et de colportage a, jusqu'aux développements du laïcisme scolaire, été largement religieuse. L'image d'Épinal ne craignait pas les sujets chrétiens. La lanterne magique

fut, elle est encore, un objet servant à l'apostolat. Des services de projections très puissants de la Bonne Presse de Paris naquirent tout naturellement les premiers films catholiques à l'apparition du cinéma.

Il y eut d'abord une *Passion*, tournée par G. Michel Coissac avec les acteurs qui jouaient ce drame sacré à la foire des Invalides, selon une très ancienne tradition populaire ; et ainsi le nouvel instrument encore très humble qu'était le cinéma prenait la suite des vieilles représentations médiévales, d'ailleurs non interrompues jusqu'à nos jours. Aux temps du cinéma muet, la *Passion* fut un thème fréquemment traité. C'est par des *Passions* que se manifestèrent les premiers films d'une certaine longueur. Il y eut la *Passion* de Charles Pathé, la *Passion* de Léon Gaumont, une nouvelle *Passion* de la Bonne Presse. Les Américains tournèrent la *Passion d'Oberammergau*, puis une autre : *De la Crèche à la Croix*. Enfin, parurent le célèbre film italien *Christus*, un film allemand, *I. N. R. I.*, et de triomphantes productions comme *Le Roi des Rois*, de Cecil B. de Mille, *Ben-Hur*, qui ne se déroulait qu'en marge de la *Passion*.

Après l'avènement du parlant, qui offrait des difficultés nouvelles, il n'a été tourné dans le monde cinématographique qu'une seule *Passion* connue : le grand film *Golgotha*, de M. le chanoine Joseph Reymond, réalisé par Julien Duvivier. C'est une œuvre d'émotion puissante, encore qu'elle n'ait pas atteint tous les vœux de son auteur, et jusqu'à présent inégalée. Mais on annonce un film d'Abel Gance, le plus grand des metteurs en scène d'aujourd'hui, *La divine Tragédie* qui sera quelque chose de considérable si les obstacles que rencontre une création de cette envergure arrivent à être surmontés.

La Bible et la vie de l'Église ont été fréquemment des sujets de films. Il y eut en Amérique une *Vie de Moïse*, et une *Judith de Béthulie*, par Griffith ; *Les dix Commandements* de Cecil B. de Mille et surtout son *Signe de la Croix* réalisé en 1935, reparu en 1947 avec un prologue. Plusieurs films ont traité de Lourdes et de Lisieux. Léon Poirier popularisa le P. de Foucauld dans *L'appel du silence*. Parmi les documentaires, il y eut sur Rome, entre autres films, un *Jubilaeum* (le vrai visage du Vatican), *La Trappe*, *Cloîtrées* (les religieuses du Bon Pasteur), *L'ordination*, ce dernier tourné par Robert Alexandre dans l'église de Saint-Sulpice. Plus récemment nous avons eu ce grand documentaire sur la vie du Pape Pie XII, qui a beaucoup intéressé.

Que d'autres films seraient à nommer<sup>1</sup> ! On nous demandera

ce que dans leur particulier et leur ensemble ils ont produit. Nous répondrons qu'ils ont marqué la persistance de la pensée religieuse dans ce monde moderne que l'on fait tant pour laïciser. Si certains de ces films ont été réalisés dans une pensée apologétique, la plupart n'ont pas eu d'autre but que de traiter un grand thème auquel peuvent être sensibles de nombreux spectateurs. Tous ont été présentés dans les grandes salles publiques, et non pas seulement dans les salles familiales ou de paroisses. Ils ont donc atteint de nombreux indifférents, ignorants ou incroyants. Quelle aura été leur force de prédication ? Ce n'est pas évaluable. N'est-ce pas beaucoup que d'avoir parlé à tous des choses de Dieu dans le langage le plus avidement entendu ?

Sur le plan artistique, que valent ces films chrétiens comparativement aux autres productions cinématographiques ? Elles sont, comme elles, citées dans les histoires du cinéma. *Ben Hur* est parfois considéré comme le sommet du film muet. Jusqu'à présent, si l'on peut dire qu'il y a des primitifs de l'écran, et même des classiques de l'écran, l'art nouveau ne s'est pas encore suffisamment constitué pour qu'on sache rien de définitif sur la durée artistique des films et ce qu'ils ajoutent au grand patrimoine humain. Il en est un grand nombre d'ailleurs qui disparaissent complètement.

Le souci d'un bon nombre de catholiques est de s'assurer que leur foi est capable de triompher dans le nouvel art, et de réaliser de grandes œuvres à l'écran comme il y a eu les cathédrales, une haute peinture, une haute musique religieuses, etc... Cette ambition est belle et légitime, et il n'est pas permis de douter qu'elle sera réalisée. N'y montrons pas trop d'impatience quand des films se bornent à exprimer des sentiments religieux : les chefs-d'œuvre naîtront à leur heure quand de nombreux essais les auront préparés. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'en retiendra pas déjà dans les films accomplis : le travail de discernement est à tenter.

#### IV. ÉTUDE DE QUELQUES FILMS RELIGIEUX RÉCENTS

Examinons maintenant quelques-uns des films qui ont récemment traduit de diverses manières le fait religieux à l'écran.

Le plus important est sans doute *Le chant de Bernadette* (*The*

---

1. Je me permets d'indiquer que j'ai écrit une étude assez complète sur *Le fait religieux à l'écran* depuis les débuts du cinéma, qui n'est pas encore publiée.



*Song of Bernadette*) réalisé par l'Américain Henry King. Le roman dont le film a été tiré est une histoire curieuse. Un israélite allemand, Franz Werfel, incroyant d'ailleurs, fuyant devant les nazis, s'arrêta à Lourdes. Frappé par l'intensité des pèlerinages et l'histoire des Apparitions, il en fit un roman, qui parut émouvant et intéressant quoiqu'il appelât quelques réserves aux yeux des lecteurs catholiques<sup>1</sup>.

Le film qui a transcrit le roman, — parce que c'était une histoire merveilleuse, et non pour la prêcher — suit d'assez près l'historique des Apparitions de Lourdes. Il le fait avec un réalisme assez frappant. Sans doute, certains décors, les costumes, quelques traits historiques ont subi une déformation et se ressentent de l'à peu près de réalisateurs lointains. L'ensemble crée une forte sensation d'authenticité.

L'histoire est racontée sans fanfares, sans fioritures et sans commentaires, avec une méritoire soumission à l'objet, trop peu fréquente dans l'hagiographie livresque. Pour la première fois nous voyons, tel que l'on peut penser qu'il fut, le fameux cachot où habitaient les Soubirous. Cette pauvre famille nous est offerte dans la misère de ses difficultés quotidiennes. Et la marche de l'histoire nous entraîne dans un enchaînement que nous sentons mené par une force invisible et puissante. Cette petite Bernadette, jouée admirablement par une artiste pleine de naturel, Jennifer Jones, agit dans une humilité et une simplicité vraies dont elle ne se départira pas. C'est une enfant qui n'a que sa foi et son bon sens. Prête à obéir aux autorités qui lui commandent, et plus encore à la Vierge qui l'attire et qui est la plus forte. Le film fait très bien voir que c'est la Vierge qui fait tout. Malgré le concours du peuple empressé à croire, que pourrait une pauvre fille ignorante, alors que toutes les autorités de la ville, sceptiques par prudence ou incrédulité, ne songent qu'à lui montrer son erreur et son illusion ! Aucune chance que Bernadette triomphe. Mais il y a la Vierge.

Signalons une chose très curieuse, que le cinéma nous permet de constater mieux que nous ne le faisons en lisant les histoires de Lourdes : la plupart des Apparitions ont eu lieu en pleine lumière, devant un nombreux public. Les images du film où l'on voit les gendarmes exercer sous l'œil des représentants de l'État la surveillance de

---

1. Disons pour une indication générale qu'une œuvre littéraire transposée à l'écran peut être différente, dans sa signification, de l'original. Ainsi il y a un film de Raymond BERNARD, *Les Misérables*, qui ne soulève pas les principales objections faites au roman de Victor Hugo. Au contraire, d'un roman moral peut sortir parfois un film qui le soit moins.

Bernadette en extase, en contenant les nombreux spectateurs curieux ou exaltés, ont une force probante indéniable. On a la sensation que s'il n'y avait pas eu dans ces Apparitions une pleine authenticité spirituelle, rien n'eût pu se passer ainsi ; les faux semblants seraient nécessairement apparus.

Le film a une seconde partie qui montre Bernadette à Nevers, et où les fautes historiques sont plus nombreuses, sans, nous semble-t-il, contrarier l'esprit. Il est intéressant que l'on ait pu, devant un public aussi considérable que celui de l'écran, exposer cette controverse : une Supérieure a quelque peine à croire qu'une simple fille sans expérience mystique comme Bernadette ait vu la Vierge, alors qu'elle-même, après des années de prières et de sacrifices, n'a pas eu cette joie.

Par sa valeur artistique et sa puissance de suggestion, *Le chant de Bernadette* dépasse de très loin les films précédemment réalisés sur Lourdes. Ce n'est pas une apologie ; c'est un témoignage, ici et là à contrôler, mais d'une sincérité éclatante. Si l'on y pense, quel progrès réalisé depuis Zola jusqu'à Werfel ! Zola était allé à Lourdes exprès pour se documenter sur la ville des Apparitions. Mais ce qu'il vit, il le dénatura partialement pour soutenir sa thèse préconçue. Werfel peut être aussi incroyant que Zola ; il rapporte tel quel ce qu'il a connu. Et sa bonne volonté lui mériterait que le film tiré de son œuvre fasse des croyants. Et il n'est pas défendu aux spectateurs d'avoir devant Dieu une pensée pour l'auteur.

Un autre film, *Les clés du royaume* (*The Keys of the Kingdom*), traitant lui aussi d'un sujet religieux, a passionné les spectateurs. Il a été réalisé par le metteur en scène américain John M. Stahl, d'après un roman de A. J. Cronin. Ce roman lui-même a été beaucoup lu. Mais il faut penser que, même pour un livre très répandu, la comparaison des lecteurs d'un roman quant aux spectateurs du film qu'on en tire est environ de dix à quinze pour mille. Il ne sera question ici que du film.

Les qualités artistiques des *Clés du royaume* sont considérables. L'animation en est puissante, pittoresque, ingénieuse. Les paysages d'Angleterre et surtout de Chine sont fort beaux. L'action est menée par un rythme qui ne laisse jamais tomber l'intérêt.

Quant au thème, il s'agit d'un prêtre catholique qui a échoué par une certaine bonté d'âme dans sa première paroisse ; il se fait missionnaire en Chine. Il arrive dans une contrée où la mission a été ruinée par les guerres, et la prédication contaminée par les soucis d'intérêt. Il refuse un catéchiste qu'il lui faudrait payer, et travaille seul. Son courage lui vaut une aide. Des médicaments

reçus d'un ami lui permettent de soulager les malades. Il arrivera à faire prospérer sa mission. Et tout cela est aussi bien qu'émouvant.

Ce missionnaire, le P. Francis Chisholm, a des gestes assez inattendus. Il a guéri la fille du mandarin, et ce dernier, par reconnaissance, vient pour se convertir : c'est le salaire qu'il croit devoir. Le missionnaire refuse de recevoir une conversion qui n'est pas l'effet d'une foi réelle. Est-ce que d'autres missionnaires n'auraient pas compté sur la grâce sacramentelle ? Nous sommes trop loin pour en décider. Quand un pasteur protestant vient s'établir dans le même village, le P. Francis, loin de lui témoigner de l'hostilité, s'empresse de lui rendre visite et de se lier avec lui. Se fâcher ne lui aurait probablement guère servi. On aurait voulu un regret dans l'âme du P. Francis en pensant aux âmes que ce protestant peut détourner de la vérité qu'il était venu leur offrir.

D'autres scènes sont péjoratives et peut-être contestables. Assurément la grande masse des spectateurs est surtout émue par le long dévouement et le sacrifice du prêtre, mais quelques préjugés peuvent être entretenus. Il n'est que trop fréquent que des réalisateurs, avec une parfaite bonne foi, hélas trop ignorante, entremêlent d'excellentes images avec d'autres qui le sont moins. Cela peut être une des raisons parmi tant d'autres qui ont motivé l'encyclique *Vigilanti cura*, publiée par le Pape Pie XI il y a déjà plus de dix ans, admirable charte morale du cinéma.

Il peut être intéressant qu'on nous offre aussi des comédies religieuses. On pourrait recenser tout un ensemble de films américains tournés dans les milieux catholiques irlandais des États-Unis, et qui s'inscrivent tout entiers dans les mœurs chrétiennes. Ces tableaux sont instructifs et d'un utile exemple.

Notons seulement deux des plus récents : *La route semée d'étoiles* (*Going my way*), et *Les cloches de Sainte-Marie* (*The Bells of St. Mary*).

Tous deux ont été tournés par le réalisateur Leo MacCarey avec le grand acteur Bing Crosby, qui incarne dans l'un et l'autre film un personnage de prêtre irlandais, le P. O'Malley. Dans *La route semée d'étoiles*, on le voit arriver à sa nouvelle paroisse, le canotier sur l'oreille, et se mêlant à une partie de football dans la rue : les gamins cassent un carreau et se sauvent en lui laissant le soin de payer.

La paroisse a pour curé un vieux prêtre, fort digne, un peu épuisé. Il laisse agir le jeune vicaire, dont les moyens d'apostolat le déroutent un peu. Il sera plus déconcerté quand il apprendra que ce

nouveau vicaire lui a été envoyé pour le remplacer comme curé et qu'il ne lui en n'a rien dit par charité. Le pauvre homme veut céder la place, et ne sachant où aller, après quelques heures d'errerie, revient... Le P. O'Malley lui laissera sa paroisse, après avoir fait rebâtir l'église incendiée, et fait venir d'Irlande la vieille mère que le curé pensait bien ne jamais revoir.

Cela n'est pas sans faire penser aux *Lettres d'un Curé de campagne*, d'Yves Le Querec (Georges Fonsegrive) ; l'auteur aurait été bien étonné en voyant cette illustration américaine de l'essence de ses idées. Ce qui est attachant dans ce film, c'est la bonne humeur générale, la joie chrétienne qui anime tout, la foi vive, la charité pleine. Il amuse tout le monde, et il édifie les croyants. Certes, ici nous disons : c'est américain ; mais nous y participons puisque nous disons également : c'est catholique et c'est humain.

On rencontre presque plus de qualités scéniques et comiques dans *Les cloches de Sainte-Marie*, bien que le sujet soit plus étroit. Le P. O'Malley arrive comme aumônier chez des religieuses enseignantes. Il est prévenu qu'elles sont difficiles. Mais il s'entendra fort bien avec la Supérieure, Sœur Benedict (Ingrid Bergman), comme avec toutes. Il aidera le collège à obtenir d'un riche industriel de nouveaux locaux. Il donnera une curieuse solution de charité à un problème pédagogique. Son action se révèle bienfaisante, non seulement pour les élèves, mais encore pour leurs parents. Sœur Benedict tombe malade et doit s'éloigner sans savoir pourquoi. Elle obéit, anxieuse d'avoir démerité. Sa résignation est si belle et grande qu'elle saura...

Ce sont des « en-marge » de la vie chrétienne ; il n'y a rien de prêdicant, les vertus y sont tout simplement pratiquées et rendues aimables. L'un et l'autre des deux films dont nous venons de parler présentent aux vastes publics des écrans un personnage de prêtre très actuel, allègre, plaisant, très au fait des choses, dont la foi et la charité rayonnent. Il est difficile de se rendre compte à quel point de telles manifestations sont considérables, et méritent d'être soulignées.

Ainsi, jusque dans les divertissements d'une époque, la vieille et perpétuelle pensée chrétienne se présente sous ses aspects les plus divers et dans ses réalisations multiples. Un écrivain, Sammy Berucha, s'est demandé pourquoi le cinéma ne deviendrait pas un instrument liturgique. C'est en méconnaître l'essence. Le cinéma n'est qu'un moyen d'expression, et dont les puissances énormes auront pour conséquence de multiplier les faiblesses des hommes



qui le réalisent. Il ne semble pas appelé à devenir un instrument de pensée : il en est surtout une manifestation. En ne lui demandant que ce qu'il donne, sachons l'importance du cinéma dans le monde moderne.

## RELIGIOUS SUBJECTS ON THE SCREEN

### MONSIEUR VINCENT AND OTHER CATHOLIC FILMS

I. PRESTIGE OF THE CINEMA.— For some weeks large crowds of every age and class have been flocking to see the film *Monsieur Vincent*. What is the explanation ? Undoubtedly St. Vincent de Paul still continues to be popular in France.

His religious families the Sisters of St. Vincent de Paul and the Lazaristes make him beloved. The Conferences of St. Vincent de Paul make his name familiar. Learned historians and fervent writers have made his life known.

For these various reasons the name of St. Vincent de Paul is highly honoured in French Society. However what makes him a prominent character today is the representation of his life on the screen.

The Cinema is the most extraordinary means of expression, that man has yet discovered.

It possesses the power of reconstructing the individual with all the movements and continuity of life.

It does more than copy life, it restores it ; as in the original, the images move, speak and succeed each other.

For more than a passing admiration of a portrait or statue of St. Vincent de Paul I must exercise esthetic contemplation. I need leisure and concentration to read the story of his life. But with a film lasting ninety minutes I seem to see St. Vincent de Paul in real life and action. Hence the success of the Cinema. Never has any means of expression affected so many men both materially and spiritually and so completely fascinated them. For Modern Man, the Cinema is the favourite instrument of knowledge as well as the most stirring delight for the imagination. This means of knowledge cannot be ignored by the scholar, the pedagogue or the philosopher.

II. « MONSIEUR VINCENT ». — The man responsible for *Monsieur Vincent* is a Catholic, a thoughtful conscious artist, versed in the resources of the screen, full of big ideas ; he has been very anxious to produce a film about St. Vincent de Paul. What he sought, and what has thrilled the public, has been to show fully the fire of charity in St. Vincent de Paul in that 17th Century when frightful misery reigned in some places.

In short episodes, somewhat abrupt and lacking transitions but nearly always very effective we witness the whole life of St. Vincent de Paul.

As a Cinema production *Monsieur Vincent* is a great film rather than a masterpiece. This may be said without diminishing its worth.

Monsieur Maurice Cloche has himself said that such a work had to be severe and had to forego technical glamour. One may dispute this point of view. Undoubtedly a film which is to last must choose its qualities in the power of expression of human sentiments... But in these days, one might wish that he had availed himself of the technical qualities of the best profane films. The film scenario may be criticised. It was arranged by Monsieur Anouilh who is undoubtedly an excellent dramatic author, but a stranger to Catholicism. His general conception is not perhaps sufficiently Christian for a St. Vincent de Paul. He makes him one of our moderns who refuse to be resigned to the existence of misery. No doubt, St. Vincent de Paul did not resign himself to the spectacle of misery. But his love for the poor had deeper roots than have been shown to us. He tempered violence and mildness and he knew the practical necessity of Christian resignation in certain circumstances.

The film is weak also in the expression when the Cardinal and the Queen are featured. The galley scene is just a chance incident, and the real sentiment which urged the Saint to take the place of the galley slave has not been faithfully rendered.

In spite of its defects and failings the film has achieved its object : to show us the priceless value of sanctity. Innumerable people are deeply moved by the film *Monsieur Vincent* and the Saint is brought nearer to their eyes and to their hearts.

It is an astonishing and prodigious seed : nothing can scatter it throughout the world as widely as can the cinema.

III. ORIGINS OF THE RELIGIOUS FILMS. — *Monsieur Vincent* is not the first religious film. Before it there was a Passion produced by G. Michel Coissac with the actors who played this sacred drama at the fair of the Invalides according to a very ancient popular tradition and thus the Cinema, then a new and still lowly instrument, continued the old medieval representations which had gone on uninterruptedly to the present time.

On the days of silent films the Passion was a theme frequently treated.

The first long films were about the Passion. There was the Passion of Charles Pathé, the Passion of Léon Gaumont and a new Passion of la Bonne Presse. The Americans produced the Passion of Oberammergau and another entitled *From Crib to Cross*. Then came the celebrated Italian film *Christus*, a German film called I. N. R. I. and the triumphant production of *The King of Kings* of Cecil B. de Mille and lastly *Ben Hur* which only bordered on the Passion.

The coming of the talkies created new difficulties. Only one Passion, the great film *Golgotha* of Canon Joseph Raymond produced by Julien Duvivier has been shown on the Cinema. It is a powerfully moving production even though it has not satisfied all the wishes of its author and up to the present has not been equalled. But a new film by Abel Gance the greatest film producer of the day has been announced entitled « The Divine Tragedy » which

will be something important if the obstacles facing such a vast work can be surmounted.

The Bible and Church history have frequently been the subjects of films. In America there has been produced a *Life of Moses* and a *Judith of Bethulia* by Griffith. *The Ten Commandments* of Cecil B. de Mille and especially his *The Sign of the Cross* produced in 1935 which was again shown in 1947 with a prologue.

Both Lourdes and Lisieux have been treated in several films. Léon Poirier popularized Père de Foucauld in *The Call of Silence*.

Among documentary films which had Rome as subject may be mentioned a *Jubilacum (The true visage of the Vatican)*, a film about La Trappe, *Cloistered* (about the Good Shepherd Nuns) and *Ordination* taken by Robert Alexandre in the church of Saint Sulpice. Still more recently there has been a most interesting documentary on the life of Pope Pius XII.

What has been the result of these films ? They have demonstrated the persistence of religious ideas in this modern world which many seek to laicize. Many producers had no other object in view than to treat a great subject which would draw the public. These films have, furthermore, helped to revive the religious sentiment.

From the artistic point of view they deserve an honourable mention in the history of the Cinema. *Ben Hur* is sometimes considered as being the best of the silent films.

IV. RECENT RELIGIOUS FILMS. — Of these, the most important is undoubtedly *The Song of Bernadette* produced by the American Henry King. This film was based on a novel by Franz Werfel, a German Jew, who in fleeing from the Nazis, stayed at Lourdes. Having been struck by the deeply religious pilgrimages and by the history of the apparitions, he decided to write a novel on the subject.

This film follows closely the story of the apparitions at Lourdes, and is told in a very objective manner. We feel that the events follow each other and are linked up by the workings of some powerful invisible force. The film shows clearly that everything is the work of the Virgin.

One curious thing to be mentioned is that we get a better idea of the apparitions from the film than we do by reading the story of Lourdes : most of the apparitions took place in full light and before a numerous public. Therefore the scenes of the film, representing these apparitions, are of undeniable probative force.

The second part of the film shows Bernadette at Nevers. Here the mistakes in history are more numerous, but do not seem to jar upon the mind. It is interesting to note that it was possible to expose before the vast film-going public the controversy as to why a Mother Superior could have any difficulty in believing that a simple girl like Bernadette with no mystical experience should have seen the Virgin whilst she, herself, after years of prayer and sacrifice had not had this joy.

Because of its artistic worth and its power of suggestion *The Song of Ber-*

*nadette* by far surpasses all other films which had previously treated of Lourdes. It is not an apologia ; it is a testimony, to be corrected in parts, but strikingly sincere.

Another film *The Keys of the Kingdom* which also deals with a religious subject has had a great impression on the spectators. This film was produced by the American film producer John M. Stahl and was taken from a novel by A. J. Cronin. The film has considerable artistic qualities. The action is powerful, picturesque and ingenious. Both the English and Chinese landscapes, especially the latter, are very fine. Interest in the action is sustained from start to finish.

The subject of the film is the story of a Catholic priest, who being too kind hearted became a failure in the first parish to which he had been appointed. He becomes a missionary in China. He arrives in a district ruined by the wars, where the preaching was contaminated by worldly interests. He refuses the aid of a catechist whom he would have to pay and works single-handed. His courage wins him help. Medecines from a friend enable him to care for the sick. He eventually builds up a prosperous Mission.

All this is very touching. The missionary Father Francis Chisholm does the most unexpected things. He cures the daughter of a mandarin and the latter to show his gratitude comes to be converted. That is the price he thinks he must pay. The missioner, however, refuses to acknowledge a conversion that is not the result of genuine faith. Would not other missionaries have relied on sacramental grace ? We are too remote to be able to judge. When a Protestant minister settles in the same village Father Francis, far from showing hostility, soon calls upon him and establishes friendly relations with him. Annoyance would probably have served no purpose. One might have wished some regret in Father Francis at the thought of the souls which this Protestant might turn away from the true faith. Certain scenes are depreciatory and open to criticism.

Certainly most spectators are deeply touched by the long devotedness and sacrifice of the priest, but certain prejudices may still remain. It frequently happens that the producers, in good faith yet ignorant, confound some excellent scenes with others which are less so.

\* \* \*

It may be interesting to cite the titles of some religious comedies. One could review quite a collection of American films shot in Irish-American surroundings and thoroughly Christian in character. Let us take, for example, two of the most recent *Going my way* and *The Bells of St. Mary's*.

Both these films were taken by the producer Leo McCarey and in them the famous actor Bing Crosby represents an Irish priest Father O'Malley. In *Going my way* the priest is seen arriving at his new parish, with a sailor hat on his head, and joining in a game of football in the street. The youngsters break a window and run away leaving Father O'Malley to pay for the damage.

The parish priest is a very worthy old man, somewhat exhausted by his work. He allows his young curate to work in his own way, but the manner



in which the curate acts rather disconcerts him. He will be still more disconcerted when he learns that the curate has been sent to replace him as parish priest and that, out of charity, he had said nothing to him about it. The poor old man yields his position and not knowing where to go wanders about for some hours and then comes back. Father O'Malley leaves him his parish after having rebuilt the church after it had been burned down, and brings over from Ireland the old mother whom the parish priest had never expected to see again.

The pleasing element in this film is the general tone of good humour, the Christian joy, the lively faith and ardent charity which animates it throughout. It entertains everybody, and it edifies Christians. We do say : « Oh it's American » ; but at the same time we share in it, because it is Catholic and human.

In the *Bells of St. Mary's* although the subject is narrower, we get the same scenic and amusing qualities. Father O'Malley is appointed chaplain to a teaching order of Nuns. He has been warned that they are difficult to deal with. But he gets on well with the Superior Sister Benedict (Ingrid Bergman) and with all the other nuns. He helps the College to obtain from a rich manufacturer new premises. He gives a curious solution in charity to a pedagogical problem. His action proves beneficent not only to the pupils but also to their parents. Sister Benedict becomes ill and has to go away without knowing the reason why. She obeys, worried lest she has been blameworthy. Her resignation is magnificent.

These films give side-lights on the Christian life ; there is no sermonising. The virtues are simply practised and made pleasing. Each of these two films present to the vast cinema audiences a type of priest, true to life, cheerful, entertaining, with a good knowledge of man and things, and radiating faith and charity. It is difficult to imagine how considerable are the effects of such films and how they deserve to be promoted. Thus, even in the entertainments of an age, the old unfailing christian idea shows itself under the most different aspects and in its numerous forms.

The Cinema is not an instrument of thought. It is a means of expression whose power is tremendous. Let us recognize its importance in the modern world.

---

# The Power of the Individual for Good

## *The Christopher Formula*

by JAMES KELLER<sup>1</sup>

*Director of the Christopher Movement*<sup>1</sup>

While giving several talks in California not long ago, we met a young man who was attending a Catholic college in San Francisco. Our conversation lasted only ten minutes, but it was easy to see from everything he said that he had a lot of commonsense, deep faith in God, solid convictions, and could do great good if ever he got out of his own isolated little world.

But he was headed for nowhere. He seemed to have only one aim in life : to take care of himself. We asked him what he intended to do when he graduated from college. « I don't know. Guess I' ll get a job and make some money ! »

It was the typical answer given by about 95 out of every 100 of the best of American young people : « Make some money ... make some money. » On the other hand, those with unsound ideas are seldom if ever satisfied with getting a job that accomplishes nothing more than providing bread and butter. Invariably they hit for a position where they can not only earn a living but can at the same time spread their « crack-pot » ideas and make a great many other people as strange as they themselves are.

During 15 years of travelling over the country as a Maryknoll missionary, talking with people of all sorts, Catholic and non-Catholic, we learned to our deep regret that « while the bad people have been taking care of everybody else, the good people have been taking care merely of themselves. » As the frightening implications of this

---

1. Father James KELLER is director, Maryknoll Father's procure in New York City ; director and founder of the Christophers. — Author of *Men of Maryknoll* and *The Priest and a World Vision*, as well as the Christopher booklets : *You Can Be a Christopher*, *What About the Hundred Million*, *You, the Catholic College Graduate*, *Calling Christopher Writers*, *Insist On this*, *Who Will Teach Them ?* — Address : 121 East 39th St., New York 16, N. Y., U. S. A. (Editor's note).

situation were borne in upon us with ever greater emphasis, we slowly formulated the idea that some concerted effort was necessary to encourage at least a million young American men and women to work as individuals to restore Christian values to every phase of American life — to put into practice the same apostolic approach used by a missionary in penetrating paganism. Two years ago, the Christophers came into being — a movement to stimulate *individuals* to take upon themselves *personal responsibility*, to go as lay apostles of Christ into the four fields of education, government, labor relations, and the writing end of newspapers, books, magazines, radio, the stage and movies — in short, to bring Christ into the market-place.

Many thoughts rushed through our mind as we talked to this student. We recalled the methods by which Hitler rose to power. We reflected on the techniques used by the Communists. In every country, it has been the same : subversive individuals always make it their business to get into jobs where they can reach the many, not merely the few. Teaching in a university, college or high school is a « natural » for them. Hitler, with the one fixed objective of conditioning German youth to the idea that they were nothing more than animals, put every Nazi he could into the German schools. Twelve years of that, and a million young Germans were conditioned to behave like animals. And all during that period, most good German people were off in their own little worlds, taking care of themselves, while those with evil ideas were taking care of everybody else.

While this student's face reflected aimlessness, lack of purpose, yet there was goodness there too. « Get more boys like this, boys with sound ideas, out of their narrow circles and into the mainstream », we thought, « and it would be a comparatively simple matter to change the course of our nation — the world itself — back to the normal peace and decency God intended for all mankind. »

Since the start of the Christopher movement two years ago, it has been demonstrated repeatedly that all that is needed to get many people like this student out of the « by-ways » and into the « highways » is a passing reminder of what the individual can do for the common good if he but broadens his horizons a bit. This case was no exception.

« It's easy to see that you have a lot of good ideas, » we said to him. « Too bad you are not aiming for a job where you can put them to work for the benefit of all instead of hiding them under a bushel basket. If a fellow like you put in a few more years of training, you

could land a job as an instructor at the University of California, Stanford, or some place like that, and pass along your sensible ideas to thousands of other young people over the years. There would not be much glamour to it, I know, and you wouldn't get rich, to be sure. But you would do far more than merely earn a living. And you would have the deep satisfaction for time and eternity of knowing that the world was a bit better off because you had been in it ! What do you think of that ? »

I paused long enough to give what I'd just said time to sink in. Then I put it to him, « How about it ? »

He didn't answer for a moment or two. Finally, his face lighted up a little and a grin broke the corners of his mouth. « I think you've got something there ... It sounds like a darned good idea. But I'll tell you this. You're the first one who ever suggested it to me — I mean, put it to me just this way. »

Response to this simple Christopher approach has been most encouraging. Not so very long ago, a Catholic college graduate told us she was about to take a job selling tickets for a large airline. « That's good work », we said, « but with twenty centuries of Christianity behind you, and four years of Catholic college training, don't you think you should get into some field where you would have a far greater influence for good ? Why not newspaper or magazine work, education, publishing, radio, government — any field where thousands, even millions, may get the benefit of all that fineness locked up in your heart, mind and soul ? »

That girl walked over to one of the largest publishing houses, without any introduction whatever, and immediately got a job where she is no small factor in helping to provide better reading for hundreds of thousands. Recently we met a gentleman connected with this publishing firm. He spoke most enthusiastically of this girl, pointing out not only the good she was doing through her job, but also the happy influence she was having on everyone in the office.

Instances might be multiplied indefinitely. One Catholic mother, for example, is encouraging her son to take up his life's work in federal government. When her husband objected, saying he wouldn't earn enough money, she replied in a decisive manner : « If a boy like ours, with the normal values we have given him, is prevented by his own parents from working for our own government, with the patriotic purpose of protecting the rights of all the people, aren't we letting public affairs go by default into the hands of those whose one purpose is to wreck our country and enslave our people ? »



Another woman, to the surprise of all her friends, has cleaned up the school board in her city, almost single-handed.

A third woman has done valiant service by remaining in a Communist-dominated national women's organization, giving her own time to a fight against evil, unpleasant as the task may be. She said that 30 more, working like herself, could take the whole organization out of the hands of the Reds.

For the past two years, a few key persons in Hollywood, motion picture capital of the world, have been doing excellent Christopher work. Two pictures with a Christopher motivation (and which should be outstanding successes) are nearing completion. While in the West recently, we were invited to talk about the Christopher idea to several groups of writers, producers, directors, actors, actresses and executives. All the Hollywood people we met were genuinely interested in being more than « against » the disintegrating forces wrecking the world today. They are anxious to do something constructive. « This Christopher idea is simple and positive, » commented one director. « We should have been weaving it into pictures 20 years ago. Without intending any harm, for instance, we have too frequently presented those in government and teaching in an unfavorable light. We could easily reverse this and picture them as devoted, courageous individuals who are willing to sacrifice their own private advantage for the common good of all. In this way, we might easily encourage thousands of others to follow in their footsteps. » One top-notch director-writer said to us : « My only ambition from now on — for the rest of my life — is to turn out movies that will help in a small way at least to make this world better than I found it. » And a screen writer urged us, « ... to encourage hundreds of young people with a Christopher sense of values to get into the field of scenario-writing. It is an easy way to reach the tens of millions with ideas — good or bad ... The 'Commies' know that better than anyone else. » As though this were not sufficient encouragement, one of Hollywood's most successful producers remarked : « Get this Christopher idea going far enough, and it will change the whole industry for the better. »

One Christopher who works for the National Broadcasting Company recently wrote us : « The idea of being a Christ-bearer is a very appealing one to me. A number of friends here have expressed keen interest in the work of the Christophers. They are in constant contact with the public through writing and broadcasting and therefore can do much good. To discover that there are so many people striving for the same goal I am, i. e., of sharing with the general

public the truths of Christ, is a comforting and stimulating thought ... In my own humble way I am striving to bring Christ to the radio field where He is so sorely needed. »

Priests, Brothers and Sisters have been most cooperative in furthering the Christopher movement. One priest in New Jersey encouraged a boy to get into the State Department where he can bring the influence of Christ to bear upon the solution of international problems. A priest in Brooklyn urged a young man in his parish to get a position in the motion picture industry. This young man is to-day wielding tremendous influence for good. Another priest successfully suggested that a bright, alert young woman with a Christian sense of values get a position in the United Nations. Again, in Cleveland, a priest advised a young lady in his parish to get into a newspaper office. To-day, that young woman is in a position of great responsibility and accomplishing splendid things.

The Christopher policy is to work primarily through the normal channels of the Church — the diocese, the parish, the schools ... The chief goal of the Christophers is to encourage each of the 186,234 Priests, Brothers and Sisters in the U. S. A. to direct one person a year to go as an apostle into one of the four fields that affect the destiny of most people for time and eternity.

Because the Christophers believe that high literary standards and a decent normal tone can be restored to literature in America, if enough authors, old and new, can be stimulated to write books that are good, entertaining and based on Christian values, we announced last March a literary contest, with \$ 30,000 in awards, for the three best book-length manuscripts submitted to us. Our only stipulation was that these manuscripts must be in accord with Christian principles, not against them. When Norman Cousins, editor of the *Saturday Review of Literature*, was consulted on this Book Awards Plan, he wrote : « I agree with you about the unfortunate direction literature has taken in the last few years. Too many writers and publishers have come to associate sales with slut ; but unless I miss my guess, a new trend seems to be in the making ... I should be very much surprised if there isn't a swing to increased responsibility and integrity. »

To accentuate this positive swing, the Christophers are not only offering American writers the stimulation and encouragement of monetary awards for books, but are also offering them similar encouragement for the writing of plays. This Christopher Drama Award, offering prizes of \$ 10,000, grew out of the insistence of many

connected with the world of the stage that we ought to encourage playwrights to do their part in bringing about an improved American theater.

When we launched these two contests, we were told by those who know far more than we about the fields of literature and drama that the great, invisible missionary value of these ventures will be their power to start thousands of new writers and change countless others. This is evident from thousands of letters coming our way. A Naval Air Officer in Maryland, for instance, wrote : « While I am a Baptist and not a Catholic, my ideas concerning literature follow very closely those given in your Christopher booklet on how to write... It did much to encourage me. Although I have broken into print regularly for several years, I was becoming disheartened about working toward my goal as a novelist. The increasing emphasis on 'dirt' was causing me to wonder if one could be a novelist and a Christian at the same time. »

A novelist in Cleveland, Ohio, encouraged us with this note : « When I first wrote for instructions concerning your Christopher Book Awards Plan, I must admit my motives were of a purely selfish nature. I was thinking only of the opportunity to gain recognition as a writer of fiction. After reading your booklet, I began to realize my story was petty, the plot cheap, and the characters insincere. It might sell, but I would never be proud of it. I laid away my manuscript and began studying the Christopher objectives, trying to absorb something of the purpose of your movement. To say I was impressed would be an understatement ... I must admit that for the first time in my life the teachings of Christ have become practically involved in the business of daily living ... I am not a Catholic. I have never had the opportunity to learn the principles of the Catholic faith. My only contact consisted of reading a few articles. But these were filled with smug sympathy for the unfortunates who were not of the same faith. This seemed a negative outlook on Christianity ... Your booklet concerning the ideals of the Christophers in 'carrying Christ into the market-place' strikes a true note, a practical angle. »

The Christophers have no memberships, no dues, no meetings. *News Notes* and other Christopher literature are sent free of charge to over 75,000 persons over the U. S. A. who are interested in promoting the Christopher idea. Expenses of nearly \$ 10,000 a month are provided by voluntary, unsolicited contributions.

Each Christopher works as an individual. The Christopher appro-

ach is based on the *individual's power for good*, on his or her taking literally the command of Christ to « go » to the people in every way possible with His love, truth and peace — on getting out of sheltered seclusion and into the main-stream, into every phase of life that affects the well-being of humanity for time and eternity. Organization, special techniques, etc ... are all advantageous, but the Christopher approach depends upon the individual, on personal responsibility and effort. Because Christ works in and through each of His followers, a Christopher, while only an individual, does not work alone. Christ works with him and through him. The very presence of even one Christopher in any environment, even the worst, is a blessing, a channel of grace, a step in the right direction. He is like a tiny pin-point of light, greater than the encircling darkness.

During December, we gave a series of radio talks over the American Broadcasting Company Network. We emphasized, by means of several simple examples, what can be done by individuals — lay persons — in various walks of life working as Christophers. After the last talk, the gentleman in charge of the program said : « This Christopher idea sounds very practical and sensible to me. I am not a Catholic myself, but I see great possibilities in it. You know, there's a bit of the missionary in every one of us. All we need is to have someone remind us now and then that it is there. » This man had caught the essential note of the Christopher movement. The Christophers' aim is missionary — to carry Christ into the marketplace : into classrooms, into government offices, into trade unions, into newspapers, magazines, publishing houses, radio, the stage, the movies. Hence, the Christopher aim is not theoretical, but practical. Enough and to spare has already been done along theoretical lines. The times cry for immediate action, as Our Holy Father warned recently — for direct, individual, personal missionary effort. We are to be «... doers of the word, and not hearers only ... » (James I, 22).

Because of this simple plan of insisting on personal performance as a « Christ-bearer, » there is little danger of too much discussion, too little action ; too much 'passing of resolutions', too little of translating the resolutions into action ; too much negative analysis, too little positive effort ; too much tearing down, too little building up.

Since mere negative analysis, mere complaint and destructive criticism, mere passing of resolutions accomplishes little, the Christopher emphasis is on positive, constructive action. Millions of Christophers, working as individuals, by bringing Christ into every



sphere of life, can thereby bring love where there is hate, the light of Christ where there is darkness of error. They can, by God's grace, help « renew the face of the earth ».

---

## INFLUENCE PERSONNELLE POUR LE BIEN

### LE MOUVEMENT DES COMPAGNONS DE SAINT CHRISTOPHE

En ma qualité de missionnaire de Maryknoll, j'ai voyagé durant quinze ans. Contacts avec beaucoup de gens, catholiques et autres. Constatation pénible : les bons sont préoccupés surtout d'eux-mêmes ; la sollicitude des mauvais les oriente vers les autres. Effrayés par cette découverte, nous avons cru notre devoir d'encourager au moins un million de jeunes américains et américaines à rétablir les valeurs chrétiennes dans un secteur de la vie nationale.

De cette décision procède le mouvement des « compagnons de saint Christophe ». Le but ? Aider les individus à prendre conscience de leurs responsabilités, puis les lancer comme apôtres laïques dans toutes les directions : éducation, gouvernement, travail, publicité, journaux, librairie, magazines, radio, théâtre, cinéma, bref les envoyer porter le Christ sur la place publique.

Nous rappelons aux étudiants la tactique d'Hitler et des communistes : pour répandre leurs idées subversives, ils se sont emparés des positions qui permettent d'agir sur la masse. Ne devrions-nous pas procéder de même pour le bien ?

« Vous abondez en idées excellentes, disons-nous à notre interlocuteur. Au lieu de les tenir cachées sous le boisseau, vous devriez choisir un métier où vous puissiez les incarner au profit de tous. Si un garçon de votre trempe veut prolonger sa formation quelques années, il peut aboutir à une chaire universitaire d'où il fera rayonner ses idées sur des milliers de jeunes gens. Bien sûr, le métier n'enrichit pas, mais il procure la satisfaction profonde d'avoir amélioré quelque peu le monde. Qu'en pensez-vous ? »

Après quelques instants de réflexion, le visage s'illumine : « L'idée me paraît bonne ; vous êtes le premier à me parler comme cela. »

Il n'y a pas bien longtemps, une étudiante catholique nous confiait, à la fin de ses études, son intention de devenir vendeuse de tickets pour une ligne d'aviation. « Bon métier, lui disons-nous. Mais, avec vingt siècles de christianisme derrière vous, et quatre années de collège universitaire catholique, ne croyez-vous pas que vous devriez vous orienter vers une carrière où vous exerceriez une plus grande influence pour le bien ? Pourquoi ne pas choisir une carrière de journaliste, de publicitaire, ou un poste dans l'administration ? » Sans aucune recommandation, elle se présente à une des plus grosses firmes publicitaires et y obtient un emploi. Depuis, elle travaille efficacement à améliorer, par la lecture, des milliers de personnes.

Je suis entré en rapports avec des hommes influents de Hollywood, la capitale du film. Fait indéniable : ils sont plus qu'opposés aux forces de désagrégation de notre monde contemporain. Ils désirent faire œuvre constructive. « Cette idée d'être *christophe* est simple et positive, déclarait un directeur. Nous aurions dû la projeter sur la toile depuis vingt ans. » Un autre : « Mon unique ambition désormais est de produire des films qui contribuent, dans une modeste mesure, à rendre le monde meilleur que je ne l'ai trouvé. » Un des plus puissants producteurs de Hollywood affirmait : « Si cette idée d'être *christophe* fait son chemin, elle révolutionnera en bien l'industrie du film. »

Les prêtres, les Frères, les religieuses ont contribué largement au développement du mouvement « christophe ». Un prêtre de New-Jersey a encouragé un jeune homme à choisir une carrière politique, et a contribué à la solution chrétienne des problèmes internationaux. Un prêtre de Brooklijn a dirigé un garçon vers l'industrie du film. Une religieuse a suggéré — avec succès — à une jeune fille d'entrer à l'ONU.

Technique du mouvement : employer d'abord les moyens normaux de l'Église : diocèse, paroisse, écoles... Le but principal du mouvement est d'encourager chacun des 186.234 prêtres, Frères et Sœurs des États-Unis à orienter chaque année une personne comme apôtre vers l'un ou l'autre secteur qui influence la destinée de la grande masse.

Pour stimuler la composition des bons livres, nous avons organisé, en mars dernier, un concours littéraire. Trente mille dollars de récompense devaient être attribués aux trois meilleurs livres. Une seule condition : les livres devaient se conformer aux principes chrétiens, et non les combattre. Le théâtre aussi fut encouragé par un concours ; dix mille dollars de prix.

Quand nous avons annoncé les deux concours, des gens avertis nous ont prédit le principal résultat : des milliers d'écrivains nouveaux débiteront et un nombre incalculable d'anciens changeront de sujets. Les milliers de lettres reçues ont confirmé ces prévisions.

Être compagnon de Christophe ne comporte ni inscription, ni cotisation, ni réunion. *News Notes* et les autres communications du mouvement sont envoyées gratuitement à 75.000 personnes. Les frais, qui s'élèvent à environ 10.000 dollars par mois, sont couverts par des contributions volontaires. Chaque compagnon travaille seul ; le rayonnement s'opère par contact personnel.

Messager du Christ, chaque compagnon apporte, dans sa sphère d'action, l'amour là où dominait la haine, la lumière là où régnaient les ténèbres. Avec la grâce de Dieu, il peut contribuer à renouveler la face de la terre.

---

# Enseignement religieux et prière communautaire

par Xavier LACOURT, S. J.

*Professeur de troisième, Collège de la Providence, Amiens<sup>1</sup>*

Pour que l'enseignement du catéchisme atteigne pleinement son but, il ne faut pas seulement qu'il donne une connaissance spéculative de la religion, mais encore et surtout qu'il forme à la vie chrétienne. Car il ne s'agit pas tant d'apprendre la religion aux enfants dont nous sommes chargés — comme on leur apprend le grec et le latin, l'histoire et les mathématiques — que d'en faire des hommes qui sachent plus tard vivre intégralement leur christianisme.

Or, il faut en convenir, nos classes de catéchisme s'adressent trop souvent à l'intelligence pour ne pas dire à la froide raison, et pas suffisamment au cœur. Elles n'ont pas assez d'influence sur la vie chrétienne de nos élèves. Tel d'entre eux peut-être, qui a bien su sa leçon ou bien réussi sa composition, ne s'est pas soucié de faire passer dans sa vie de chaque jour ce qu'il avait parfaitement enregistré dans sa mémoire.

Pour remédier à cette insuffisance, j'ai essayé par différents moyens, dans une classe de troisième de l'enseignement secondaire, d'établir des rapports fréquents entre l'instruction religieuse et la vie spirituelle, spécialement en ce qui concerne l'assistance à la messe et la récitation des prières. Ce sont ces expériences que je voudrais présenter simplement ici, en les faisant précéder de quelques mots d'explication.

---

1. Le P. Xavier LACOURT, né à Reims le 25 nov. 1906, entré au noviciat de la Compagnie de Jésus le 14 oct. 1924, ordonné prêtre le 28 août 1938. Professeur de 5<sup>e</sup> (1932-1933), puis de 4<sup>e</sup> (1933-1935) au collège Saint-Joseph de Lille. En 1939, le P. LACOURT devint professeur de troisième au collège Notre-Dame de Boulogne-sur-mer ; depuis 1941, il remplit les mêmes fonctions au collège de la Providence, Amiens ; il est aussi Père spirituel des élèves de 3<sup>e</sup> et de 2<sup>e</sup>. — Adresse : Collège de la Providence, rue Jules Ferry, 50, Amiens, Somme, FRANCE (Note de la rédaction).

## I. MESSES DE CLASSE

En plus des messes obligatoires pour tout le collège ou pour la division à laquelle ils appartiennent, les élèves de troisième ont une *messe de classe* une fois par mois. Cette messe de classe est très appréciée. Elle revêt un caractère familial que ne peuvent pas avoir les autres messes. Comme c'est moi-même qui la célèbre et qu'il n'y a pas de surveillant, les explications, prières, lectures et chants sont laissés à l'initiative des élèves. Naturellement, ils me demandent conseil et je m'inspire des formules en usage dans d'autres collèges : messes dialoguées, messes missionnaires, chœurs parlés, lectures en français du Propre de la messe, intentions proposées aux moments essentiels, prières et chants adaptés au temps liturgique, etc...

Je ne saurais dire exactement la formule qui plaît davantage à mes garçons. En fait, les messes de classe qui ont le mieux *rendu* — si on peut employer ici ce mot trop matériel — sont celles où quelques-uns d'entre eux, dépouillant le respect humain inhérent à leur âge, ont réussi à exprimer par le ton de leurs lectures ou la sincérité de leurs prières, l'âme commune de la classe.

J'ai célébré ces messes parfois sur un autel tourné vers les élèves, pour qu'ils puissent davantage s'unir aux prières et aux gestes du prêtre. Tous m'ont avoué qu'ils suivent beaucoup mieux de cette façon. Ils sont alors placés devant l'autel, sur cinq rangées correspondant aux cinq équipes qu'ils forment en classe, exactement dans le même ordre que devant la chaire du professeur. Cette disposition matérielle leur facilite la participation à la messe, mais elle leur enseigne aussi d'une façon visible et concrète — et je tiens beaucoup à ce rapprochement — qu'il doit y avoir continuité entre la messe et la classe, entre la table de communion et la table de travail, entre le sacrifice du Christ et le don de leur vie.

A titre d'exemple, voici le schéma de la messe du 11 janvier 1947, qui a été préparée en commun et spécialement appréciée.

### 1. Du début jusqu'à l'offertoire.

Cinq série de lectures confiées respectivement aux cinq équipes :

- a) Prières préparatoires — Un lecteur de l'équipe Pasteur.
- b) Introït. Oraisons — Un lecteur de l'équipe Foch.
- c) Épître — Un lecteur de l'équipe Psichari.
- d) Évangile — Un lecteur de l'équipe Jeanne d'Arc.
- e) Prières de l'offertoire — Un lecteur de l'équipe du Plessis.



## 2. De l'offertoire jusqu'à la fin.

Cinq séries de *prières* composées par les équipes : les membres de chaque équipe avaient été chargés de composer par écrit une prière sur telle partie de la messe. J'ai fondu en une seule la prière de tous, en gardant le plus possible les expressions de chacun. Ces prières ont été lues lentement par les chefs d'équipes, aux moments indiqués. En voici le texte :

*Offertoire (après l'offrande du vin). Équipe Pasteur.* — Seigneur, recevez ce pain et ce vin que nous vous offrons avec le prêtre pour expier nos péchés et reconnaître vos bienfaits.

Daignez abaisser vos regards sur ce minuscule sacrifice qu'est le nôtre, représenté par la goutte d'eau. Acceptez notre humble offrande.

Daignez le faire monter jusqu'au trône de votre divine Majesté, afin que nous soyons délivrés du péché et affranchis du mal.

Sans Vous, nous ne sommes que péché... Cependant, comme les bergers de la crèche, nous vous apportons ce que nous avons : nos études et nos jeux, nos services et nos efforts, les victoires remportées sur nos nerfs trop tendus, — pour que la paix règne dans le monde et que les peuples cessent de s'entretuer.

Nous vous offrons nos travaux et nos peines pour la conversion des païens. Faites que les hommes si nombreux qui ne vous connaissent pas viennent à vous sur les pas des Mages, pour se joindre à la grande famille des chrétiens.

*Memento des vivants. Équipe Foch.* — Souvenez-vous, Seigneur, de notre saint Père le Pape Pie XII, des cardinaux et des évêques du monde entier, des prêtres et des missionnaires qui se dévouent au service des âmes, des religieux et des religieuses qui les aident de leurs prières.

Protégez le diocèse d'Amiens et donnez-lui un évêque.

Souvenez-vous, Seigneur, du monde entier bouleversé par la guerre et aidez-le à se relever de ses ruines.

Souvenez-vous de la France, Fille aînée de l'Église, de tous ceux qui pendant la guerre ont été réfugiés ou sinistrés.

Éclairez les hommes d'État qui gouvernent en ce moment la France.

Aidez les architectes et les ingénieurs, les ouvriers et les paysans à reconstruire la France.

Bénissez notre division et notre classe, nos professeurs et nos surveillants.

Bénissez nos équipes, nos travaux et nos jeux, nos joies et nos peines, et faites que nous participions nous aussi au relèvement de la France.

*(Ici, un élève désigné nomme successivement les cinq équipes :*

*Pasteur... Foch... Psichari... Jeanne d'Arc... du Plessis...*

*Après chaque nom, le chef d'équipe nomme lentement ses camarades et lui-même.*

*Je me permets d'attendre quelques instants et je recommande en même temps, un par un, tous mes garçons au Seigneur.)*

*Memento des morts. Équipe Psichari.* — Souvenez-vous, Seigneur, de tous ceux qui nous ont précédés, marqués du signe de la foi :

les missionnaires martyrisés en Chine par les communistes ;

les soldats tombés au front pendant la guerre ;

les prisonniers et les déportés morts d'épuisement ;

les victimes des bombardements ensevelis sous les ruines ;

les anciens professeurs et les anciens élèves du collège, spécialement les plus proches de nous, que nous avons connus et aimés (quelques noms).

Nous vous prions pour les défunts de nos familles, qui peut-être attendent impatiemment d'aller vous rejoindre au paradis.

Pour les âmes du purgatoire délaissées auxquelles personne ne pense plus après leur mort.

Pour les âmes de bonne volonté qui, ne vous connaissant pas durant leur vie, ont tout de même fait le bien et évité le mal.

*Avant la communion. Équipe Jeanne d'Arc.* — Seigneur Jésus, une fois de plus vous allez descendre dans nos cœurs. Comme les Mages venus d'Orient pour vous adorer, nous nous humilions devant vous et nous croyons en vous... Nous croyons fermement que votre divinité se cache sous les apparences de la petite hostie que nous allons recevoir, comme elle se cachait sous les apparences du petit enfant que les Mages ont contemplé... Nous n'avons pas comme eux de riches présents à vous offrir. Nous ne sommes que de pauvres collégiens... Puisque vous êtes si bon, pardonnez-nous nos péchés et faites que nous vous aimions davantage... Aidez-nous ce matin à vous recevoir avec un cœur pur et sans tache comme l'encens que les Mages ont fait monter vers vous.

Sainte Vierge Marie, c'est vous qui avez présenté l'Enfant-Jésus aux Mages venus pour l'adorer... Aidez-nous à mieux le connaître, à mieux l'aimer, à mieux le servir.

*Après la communion. Équipe du Plessis.* — Seigneur Jésus, qui souris sans distinction aux bergers et aux mages, souris à travers les franges d'or de ton tabernacle à nous qui, par le baptême, sommes devenus tes frères... Accorde-nous tes grâces, à nous et à tous ceux qui nous sont chers... Apprends-nous à t'aimer davantage... Nous ne t'aimerons jamais assez, toi qui nous as tant aimés... Jésus, toi qui as pardonné à Marie-Madeleine et aux Juifs qui te crucifièrent, pardonne-nous nos fautes, à nous pauvres pécheurs et à tous ceux qui ne te demandent pas pardon... Fais que chaque péché, au lieu de nous décourager, soit comme un rebondissement vers un amour plus grand...

### 3. Action de grâces après la messe.

Je développe le thème suivant :

L'aspect missionnaire de l'Épiphanie : tous les peuples appelés à la foi par le Christ à la suite des Mages... Beaucoup malheureusement ne le connaissent pas ou ne le connaissent plus... Nous allons prier ensemble pour ces peuples... La Vierge Marie a donné le

Christ aux Mages venus pour l'adorer... Elle le donne encore au monde qui en a toujours besoin... Prions-la pour nos frères les hommes, en redisant dans leur langue les paroles très simples de la salutation angélique que nous avons apprises sur les genoux de notre Maman

— *Pour l'Église catholique*, notre Mère ; pour le Souverain Pontife qui la gouverne au nom du Christ.

— *Pour la France*, notre Patrie qui traverse en ce moment des heures si difficiles.

— *Pour les Schismatiques* séparés de l'Église ; spécialement pour tous ceux de l'Église grecque orthodoxe...

— *Pour nos alliés* qui nous ont libérés. dont la plupart sont protestants.

— *Pour nos ennemis* qui nous ont fait tant souffrir, mais que, comme chrétiens, nous ne devons pas haïr.

J'ai ajouté moi-même, avec des invocations appropriées, le *Je vous salue Marie* en Russe (Bogoroditse Dievo...) et en Malgache (Arahaba ry Mary...).

Les élèves ont très bien écouté ces prières dont ils ont perçu la signification profonde et je suis disposé à ajouter d'autres langues l'an prochain — au risque d'écorcher quelques mots — pour élargir encore leur horizon spirituel.

## II. PRIÈRES D'ÉQUIPES

Il est normal dans un collège chrétien de réciter une prière avant et après la classe. Les élèves eux-mêmes n'en sont nullement surpris et seraient au contraire étonnés qu'on la supprime. Mais il est bien difficile, avouons-le, de garder à cette prière son caractère religieux. Si l'on n'y veille pas attentivement, elle devient au bout de quelque temps une formule routinière.

Obsédé par cette pensée, j'ai proposé à mes élèves, en mai 1946, une enquête détaillée sur *la prière avant et après la classe*, dont il serait trop long de reproduire ici toutes les questions. Je ne retiendrai que la dernière, la plus importante, qui était formulée en ces termes :

*Quelles formules auriez-vous à proposer, quelles idées auriez-vous à*

*Ave Maria* (récité par un élève de l'équipe J. d'Arc).

*Je vous salue, Marie* (récité par un élève de l'équipe Foch).

*Χαίρε Μαρία* (récité par un élève de l'équipe Psichari).

*Hail Mary* (récité par un élève de l'équipe Pasteur).

*Gegrüsset seist* (récité par un élève de l'équipe du Plessis).

*suggérer pour rendre à ces prières, trop souvent négligées ou bâclées, leur véritable sens et pour les préserver de la routine ?*

A cette question, comme à toutes les autres d'ailleurs, mes élèves ont répondu très franchement et ils n'ont pas craint de donner leur avis personnel. Sans proscrire entièrement les formules traditionnelles en usage, la plupart d'entre eux préconisent une prière plus active et plus variée à laquelle toute la classe pourrait s'unir. On en jugera par ces deux citations choisies parmi beaucoup d'autres :

« Que chacun, à son tour, récite une prière qui sera fixée au début de la semaine par le professeur. Mais que cette prière *change* chaque jour. »

« Un élève serait chargé de dire une prière si possible dialoguée avec le reste de la classe. Et la prière *changerait* toutes les semaines, selon les différentes grandes fêtes. »

Manifestement ces garçons aiment le changement, dans la prière comme dans le reste. Qui songerait à les en blâmer ? Ce serait bien mal les connaître. Mais un bon nombre d'entre eux propose mieux encore. Il ne s'agit pas seulement de *dialoguer* une prière ensemble, mais de *composer ensemble* une formule de prière qui servira à toute la classe.

« Mon idée, écrit un élève, serait de faire, chaque semaine, réciter la prière par une équipe. Chacune y apporterait sa note personnelle qui entretiendrait l'esprit d'équipe. »

« Chaque équipe à tour de rôle, écrit un autre, pourrait composer une prière que la classe réciterait chaque semaine. »

Cette idée m'a paru spécialement intéressante et elle a été réalisée avec succès en 1946 et en 1947. Voici le texte de ces *prières d'équipes*, tel qu'il a été composé par les élèves. C'est un langage simple et direct qui est infiniment plus près de leur vie que le style ampoulé de certains manuels de piété.

#### ANNÉE 1945-1946

*Équipe du Guesclin.* — Seigneur Jésus, nous ne pouvons rien sans votre secours. Aidez-nous dans notre travail. Nous vous offrons toutes nos difficultés. Donnez-nous l'esprit d'équipe pour que nous ne lâchions pas dans les moments difficiles. Donnez-nous la volonté de résister aux tentations de tricherie et de dissipation. Nous nous confions totalement à vous. Saint-Esprit, éclairez-nous.

*Équipe Bougainville.* — Jésus de Nazareth, toi qui travaillas comme nous, aide-nous à faire consciencieusement notre devoir d'état. Si difficile que cela puisse être à l'approche des vacances, aide-nous à le faire jusqu'au bout. Aide-nous aussi à être loyaux.

*Équipe Courbet.* — Seigneur Jésus, vous connaissez notre vie d'internes



ou d'externes. Vous comprenez certainement notre énervement ; aidez-nous à le dominer. Nous vous confions les classes de ce matin (ou de ce soir) afin qu'avec votre grâce nous puissions pleinement accomplir notre devoir d'état. Sainte Vierge, secourez-nous.

*Équipe Guynemer.* — O Christ, notre grand Frère, penche sur nous ton regard profond et, voyant notre faiblesse, donne-nous un peu de ta force pour repousser la déloyauté et la paresse. Donne-nous l'esprit de fraternité et d'équipe. Vierge Sainte, veille sur nous comme autrefois sur Jésus. Esprit-Saint, envoyez-nous vos lumières.

*Équipe Peltreuil-Villeneuve.* — Seigneur Jésus, apprenez-nous à respecter le travail des autres. Aidez-nous par ces classes de ce matin (ou de ce soir) à améliorer le nôtre. Faites que par votre grâce nous puissions profiter de la formation que l'on s'efforce de nous donner. Seigneur, unissez-nous dans notre travail.

## ANNÉE 1946-1947

*Équipe Jeanne d'Arc.* — O Jésus, toi qui as travaillé comme nous dans l'atelier de Nazareth, donne-nous le courage de ne pas nous rebuter devant l'obstacle et de réagir contre le découragement. Aide-nous à travailler en esprit de charité et fais de nous des hommes. Et vous, Sainte Vierge Marie, qui avez tenu Jésus dans vos bras, aidez-nous à profiter de l'enseignement qu'on nous donne et gardez-nous un cœur d'enfant, pur comme une source et rempli de l'amour de votre fils.

*Équipe Psichari.* — Seigneur Jésus, nous vous offrons nos heures de travail. Vous qui, jeune enfant, avez émerveillé les docteurs de la Loi par votre enseignement. donnez à nos âmes l'intelligence des choses divines et humaines. Vous qui avez formé durant trois ans vos apôtres pour les préparer à leur mission, donnez-nous la patience et le courage dans le devoir de chaque jour. Vous qui avez enseigné les foules, donnez-nous l'esprit d'humilité, fortifiez notre volonté, illuminez notre intelligence. — Que notre travail, Seigneur, s'accomplisse par vous, avec vous, pour vous.

*Équipe Foch.* — O Jésus, toi qui as travaillé à Nazareth sous la direction de saint Joseph, donne-nous le goût du travail. Éclaire nos esprits, fais-nous progresser dans notre effort journalier, afin que nous puissions gravir la route qui doit nous mener au ciel. O Sainte Vierge Marie, vous qui avez vu votre Fils persévérer dans le travail, jetez sur nous votre regard maternel et soutenez-nous dans les heures de découragement.

*Équipe du Plessis.* — Jésus, remplis nos cœurs d'enfants à ta source d'amour. Apprends-nous à aimer le travail dur, à ne pas nous rebuter devant les leçons trop longues à notre gré. Nous sommes faibles et sans aide, nous marchons à l'aveuglette : prends-nous par la main et mène-nous au but.

Si les expériences que j'ai présentées ici ont eu une influence certaine sur la vie spirituelle de mes garçons, c'est avant tout, je crois, parce qu'elles ne leur ont pas été imposées arbitrairement,

mais parce qu'elles sont venues de leur initiative personnelle. Dans *les messes de classe* ou *les prières d'équipes* c'est le meilleur d'eux-mêmes qu'ils ont livré, parfois avec gaucherie, mais toujours avec sincérité. Aussi ces messes et ces prières ont-elles été suivies avec une attention et un respect remarquables, comme si chacun avait l'impression d'y retrouver une parcelle de son âme. Elles leur ont révélé du même coup le caractère essentiellement communautaire du culte chrétien, où les prières de tous les frères du Christ, associées à sa prière de Fils unique, sont présentées par lui chaque jour, à l'autel, à notre Père des cieux.

### RELIGIOUS TEACHING AND PRAYER IN COMMON. AN EXPERIMENT IN A MIDDLE FORM

For religious teaching to attain its full purpose the imparting of a book knowledge is insufficient ; it must chiefly show the children how to live as Christians.

Too often the Religious Doctrine class is directed almost exclusively to the intellect ; no appeal to the heart is made and scarcely any influence is exercised on the lives of pupils.

To remedy this defect various methods have been tried in a middle Form of a Grammar School to relate instruction with spiritual life. Special attention has been paid to Holy Mass and prayers before and after schools.

We venture to describe these experiments.

I. CLASS MASS. — Each month the master goes through a Mass in class. Explanations, prayers, readings are left to the pupils' choice. But they ask for advice. The master in his suggestions gets ideas from methods used in other colleges : dialogue Masses, spoken choruses, readings in French from the Proper of the Mass, intentions made at the appropriate times, prayers and hymns in keeping with the liturgical season, etc.

Sometimes the Mass is said on an altar facing the pupils.

By way of example the following is the plan of the Mass celebrated on Jan. 11th. 1947. It was prepared in common and much appreciated :

1) *From the beginning to the Offertory* : five readings each given out to five groups in the class.

2) *From the Offertory to the end* : five sets of prayers composed by the groups. The members of each group had been told to compose a prayer of their own for a specified part of the Mass. The master put together into one prayer the wordings offered by the various members of the same group. As far as possible he preserved the expressions chosen by the pupils. These prayers were read slowly at the appropriate time by the group leader : Offertory (after offering of the wine), commemoration of the living, of the dead, before Holy Communion, after Holy Communion.

3) *Thanksgiving after Mass.* The Priest suggested some thoughts in harmony with the liturgy (Epiphany), then gave some wide intention for which all said a Hail Mary in different languages.

The following, for example, is the prayer recited at the commemoration of the living :

« Be mindful, O Lord, of our Holy Father Pope Pius XII, of the Cardinals and Bishops throughout the world, the priests and missionaries working in the service of souls, and of religious who help them by prayer. »

« Protect the diocese of Amiens and send it a Bishop. »

« Be mindful, O Lord, of the whole world lying in disorder as a result of the war and help a better one to be raised from its ruins. »

« Be mindful, O Lord, of France, eldest daughter of the Church and of all those who were driven out or bombed out during the war. »

« Enlighten the minds of the men who rule France today. »

« Help the architects, engineers, workmen and peasants to rebuild France. »

« Bless our section, class, masters and prefects. »

« Bless our teams, work and games, our joys and sorrows, and let us also help in the reconstruction of France. »

(Here a pupil is appointed to call out the five groups : Foch... Pasteur... Psichari... Joan of Arc... du Plessis. After each the group leader slowly gives the names of his comrades and self. The classmaster waits a few moments during which time he recommends all his boys individually to God.

II. PRAYERS BEFORE AND AFTER CLASS. — The master asked his pupils : « Have you any ideas of your own to suggest, any formulas to propose which you think would make prayers before and after class really mean something and not become simply routine ? »

In answer most of the pupils called for a more active and varied prayer in which the whole class could join.

One boy in particular suggested that each group should in turn compose a prayer which the whole class should recite for a week. The idea caught on and was successfully carried out in 1946 and 1947.

The following is the prayer composed by the Psichari group 1946-7.

« Lord Jesus, we offer you our hours of work. You who, as a boy, astonished the doctors of the Law by your teaching, give to our souls the knowledge of divine and human truths ; You who for three years trained your apostles for their Mission, give us patience and courage in our daily duties ; You who taught the crowds give us the spirit of humility, strengthen our wills, enlighten our minds. May our work be fulfilled, Lord Jesus, through you, with you, for you. »

The success of these class Masses and prayers come from the fact that they were due to the initiative of the pupils ; they put their best into them.

# La religion enseignée par le drame

par F. H. DRINKWATER

Éditeur de « *The Sower* »<sup>1</sup>

Dans la première paroisse où j'arrivai comme jeune prêtre — voilà plus de trente-cinq ans — la préfète de l'école des filles était une petite religieuse au teint basané. Monter des opérettes pour enfants était son occupation favorite. Fées, elfes et autres personnages de la même tribu étaient mis en scène. Aventures interminables racontées en plusieurs actes avec force chants et chœurs, et danses plus nombreuses encore. Les exécutants étaient légion. Mon rôle se bornait à tenir le piano, à faire répéter des dialogues et, le cas échéant, quand les phrases me semblaient vraiment trop creuses, à prendre l'initiative d'une nouvelle rédaction.

Ces opérettes ancrèrent en moi le conviction que le drame — divertissement pour l'auditoire — peut davantage encore éduquer les acteurs, surtout s'ils sont jeunes. J'explicitai plus loin cette assertion. Mais permettez-moi d'abord de poursuivre mon histoire.

Une année, il y eut — chose sensationnelle à cette époque — un jeu de la Nativité. La religieuse n'y était pour rien. Une demoiselle de la congrégation joua une pièce d'Hugh Benson avec une troupe de grands. L'organiste de l'église s'occupait des chants et de leur accompagnement au violon. La demoiselle, je crois, avait assisté à la première exécution de cette pièce à l'école abbatiale de Westminster. En tout cas, ce fut un gros succès. De ce moment date ma découverte : le drame doit reprendre la place qui lui revient dans l'enseignement de la religion.

La guerre éclata (celle de 1914). Quelques Belges se réfugièrent dans notre ville. M'intéressant à leurs enfants qui fréquentaient notre école, je dénichai, pour la Noël de cette année, un vieux chant de la collection Terry. Texte flamand ; marche lente ; mélodie grave. Le titre était : *Jesus in den stal*. La seconde strophe parlait des bergers ; la troisième, des mages ; la dernière, de nous-mêmes.

1. Voir la note biographique parue dans *Lumen Vitae*, I (1946), p. 506. L'an dernier a paru un nouveau livre du P. DRINKWATER : *Another 200 Sermon Notes*, (London, Burns Oates). — Adresse : Lower Gornal, Dudley, ANGLETERRE (Note de la rédaction).



Ce chant demandait à être mimé. Ce projet me trotta en tête durant les quatre années passées au front. Je ne pus le réaliser qu'après dix années de ministère paroissial, avec le concours de quelques jeunes gens de 16 ans. L'exécution eut lieu à l'école ; sans estrade ; les membres de la congrégation du dimanche soir étaient entassés le long des murs. Disons-le en passant : quoi qu'en pensent certains, on peut très bien se passer d'estrade. L'impression sur l'auditoire fut profonde. Depuis, il y eut, chaque année, un jeu de Noël, jusqu'en 1940 ; la nuit de l'Assomption de 1940, notre école fut détruite. La tradition fut reprise en 1943 de la façon modeste réclamée par les circonstances.

Depuis le début du monde, le récit est le moyen naturel et efficace d'apprendre quelque chose aux gens. L'histoire pénètre dans ce centre intime où se rencontrent esprit, volonté, mémoire et sentiment ; appelez-le imagination, si vous voulez. Quant au drame, il est simplement le moyen le plus efficace de raconter une histoire : nous assistons à l'événement comme s'il se produisait pour la première fois. Le cinéma exerce une influence énorme. Pourtant, il frappe l'imagination et touche le cœur moins qu'un spectacle vivant dont nous sommes témoins et dont les acteurs sont peut-être nos amis ou nos enfants.

L'Église du Moyen-Age avait conscience de la puissance du drame. Si celui-ci fit faillite, c'est parce que le souci d'amuser supplanta celui d'éduquer.

Notre-Seigneur fut un conteur, non un dramaturge. Toutefois, il nous enseigna parfois au moyen d'actions dramatiques. Qu'on songe à sa Passion, à sa Résurrection, à son Ascension et au drame Eucharistique qui nous fait revivre ces événements.

Pour l'instant, je pense surtout à la valeur éducative du drame *pour les acteurs eux-mêmes*. Composition littéraire, exercice de diction, alternance de mouvements rythmés et d'immobilité, musique, travail en équipe, exploitation de talents multiples dans la préparation des décors, toutes ces activités et d'autres encore peuvent être mises en jeu. Et je ne dis rien des recherches historiques provoquées par certaines pièces. Qui conçoit l'éducation non comme une instruction passive, mais comme l'exercice d'activités soutenues par l'intérêt, trouve dans le drame juste ce qui lui faut.

Ceci s'applique en particulier à l'éducation religieuse. Cela vaut pour les pièces « grand style », mais aussi et davantage peut-être, pour des petits sketches et des dialogues qui seront tenus devant une seule classe. Il ne faut guère de mise en scène mais la préparation doit être parfaite. Chez les plus jeunes, le dialogue sera souvent improvisé. Par contre, il ne faut pas forcer les adolescents à improvi-

ser. Il vaut même mieux les inviter à contribuer à la rédaction du texte. C'est le meilleur moyen de les préparer à l'interpréter parfaitement.

Reconnaissons-le, tous les professeurs n'ont pas le tempérament ni les ressources d'un dramaturge. Aussi le drame est-il une méthode entre plusieurs ; il ne faut l'imposer à personne. Par ailleurs, il importe d'en percevoir les possibilités presque illimitées.

Avec un peu de temps et d'imagination, on pourrait composer un sketch sur toutes les réponses ou les leçons du catéchisme.

Supposons une petite pièce qui comporterait cinq rôles, et une classe de trente élèves. On pourrait diviser la classe en six équipes, et donner aux enfants le temps de préparer cette pièce qui durerait trois minutes. On organiserait une compétition dramatique ; les élèves devraient désigner l'équipe qui, d'après eux, l'a emporté. Je serais surpris si, après cela, les élèves, y compris les plus lents, n'emportaient pas une idée exacte qu'ils retiendraient leur vie durant.

A titre d'exemple, nous publions les deux petites pièces suivantes. La première serait jouée par les élèves de primaires ; la deuxième au début de l'enseignement secondaire.

# I. L'AUTEL DE DIEU

*Saynète de classe pour jeunes enfants*

par D. SHEERAN

## PERSONNAGES

LE NARRATEUR (son rôle peut être réparti entre plusieurs).

LA VOIX DU CHRIST.

UN SONNEUR.

PIERRE.

DEUX SACRISTAINS.

JEAN.

DEUX ACOLYTES.

LE MAÎTRE DE MAISON.

UN PRÊTRE.

En outre, au moins onze enfants pour les actions, le chœur parlé ou éventuellement chanté. Des filles pourraient former un chœur sur le côté, et remplir le rôle de narrateur. Dans la première scène, un garçon fait les actions de Notre-Seigneur tandis que la Voix du Christ (un second narrateur) récite ses paroles. Le garçon qui mime Notre-Seigneur dans la première scène devrait faire le prêtre dans la scène III.

## I. La Cène.

LE NARRATEUR : C'était le matin du jeudi saint, veille du jour où devait mourir Notre-Seigneur : les apôtres vinrent à lui.

LES APÔTRES : Où préparerons-nous le souper pour la Pâque ?

VOIX DU CHRIST : Pierre et Jean, allez dans la ville. Là vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera,

et dites au maître de cette maison : Le Maître dit : Montrez-nous la salle où il pourra manger avec ses disciples.

LA NARRATEUR : Ainsi Pierre et Jean allèrent à la ville, et tout se passa comme Jésus l'avait dit.

*(Mime jusqu'à l'arrivée de Pierre et Jean dans la maison.)*

PIERRE ET JEAN : Bonjour, Monsieur.

LE MAÎTRE DE MAISON : Que cherchez-vous ?

PIERRE : Le Maître dit : Montrez-nous la salle où il pourra manger avec ses disciples.

LE MAÎTRE DE MAISON : Venez avec moi... *(il va au centre de la scène).*

Voici la salle, voici la table. Préparez-la pour le souper pascal.

*(Pierre et Jean étendent une nappe sur la table, déposent un calice et un plat de pain et deux chandelles à chaque bout. Durant ce temps, le chœur pourrait chanter doucement.)*

LE NARRATEUR : Lorsque tout fut prêt, ils allèrent avertir Jésus... Et lorsque tomba le soir, Jésus vint à la maison et s'assit avec ses douze disciples.

VOIX DU CHRIST : De tout mon cœur j'ai désiré prendre ce repas avec vous avant de souffrir.

LE NARRATEUR : Alors il se leva de table et, prenant un essuie-mains et de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds de ses disciples.

PIERRE *(se levant)* : Seigneur, jamais vous ne me laverez les pieds.

VOIX DU CHRIST : Pierre, si je ne te lave pas les pieds, tu ne pourras plus être mon ami.

PIERRE *(se rasseyant)* : Alors, Seigneur, lavez-les, et mes mains, et ma tête.

LE NARRATEUR : Ainsi Jésus lava les pieds de tous, André,

*(Quelques acteurs chantent dans l'entretemps.)*

Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, l'autre Jacques, Simon, Jude, Matthieu et Judas l'Isariote, qui devait le trahir.

VOIX DU CHRIST : Comprenez-vous ce que j'ai fait ? Je vous ai donné l'exemple. Ce que je vous ai fait, vous devez le faire l'un à l'autre. A cela tous les hommes vous reconnaîtront pour mes disciples, si vous vous aimez l'un l'autre, comme je vous ai aimés.

*(Judas sort à ce moment.)*

LE NARRATEUR : Et tandis qu'ils étaient en train de souper, Jésus prit du pain *(Notre-Seigneur se lève)* ; les apôtres l'observaient, ils observaient ses yeux comme il les levait vers le ciel.

*(Ils imitent le geste de Jésus.)*

Ils observaient sa main droite, comme il bénissait le pain.

Ils observaient ses lèvres et l'entendaient dire :

VOIX DU CHRIST : Prenez et mangez : Ceci est mon corps.

*(Ils s'agenouillent tous avec respect. Chant mélodieux.)*

LE NARRATEUR : Il donna à chacun d'eux, de sa propre main, ce Pain de vie, ce Pain descendu du ciel. A Pierre... à André ...à Jacques... à Jean... à Philippe... à Barthélemy... à Simon... à Jude... à l'autre Jacques... à Matthieu... à Thomas... Alors Jésus prit, dans ses mains saintes, le calice rempli de vin. Les apôtres l'observaient à nouveau.

*(Ils imitent ses gestes.)*

Ils observaient ses yeux... ils observaient sa main droite... ils observaient ses lèvres, et l'entendaient dire :

VOIX DU CHRIST : Buvez en tous. Ceci est le calice de mon sang, qui sera répandu pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Pierre (*chacun incline la tête lorsque le calice lui est passé et que son nom est prononcé*), André, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, Simon, Jude, l'autre Jacques, Matthieu, Thomas : Faites ceci en mémoire de moi.

LE NARRATEUR : Et lorsque Jésus eut prié pour eux tous, ils se levèrent de table et, en chantant un hymne d'action de grâces, ils s'en allèrent au Jardin de Gethsémani.

(*Ils sortent en chantant. Alors le maître de maison et le domestique desservent, avec respect, spécialement pour le calice ; on peut jouer dans l'entretemps la musique du « Pange Lingua ».*)

## 2. Préparatifs pour la messe.

(*Sur le côté une crédence et une grande table.*)

LE NARRATEUR : Le lendemain de la dernière Cène, Notre-Seigneur mourut pour nous sur la croix.

(*Un garçon entre portant assez haut un crucifix.*)

Après trois jours, il ressuscita d'entre les morts.

(*Les apôtres se réunissent autour du crucifix les mains jointes.*)

Quarante jours après, il monta au ciel.

(*Les apôtres s'agenouillent en levant les yeux ; le crucifix est déposé sur le côté.*)

Et après dix jours, il leur a envoyé l'Esprit-Saint.

(*Ils se lèvent promptement, et se tournent vers l'extérieur en étendant les bras.*)

Alors ils s'en allèrent de tous côtés faire ce que Notre-Seigneur avait fait à la Cène. D'abord ils trouvèrent une salle...

(*Les apôtres se dirigent vers le centre, et font ce que dit le narrateur.*)

Et ils l'appelèrent une église.

Dans la salle ils placèrent une table...

Et l'appelèrent autel.

Sur la table ils placèrent un linge.

Et l'appelèrent nappe d'autel.

Sur la nappe ils mirent :

une assiette avec du pain... un calice avec du vin... pain fait de froment, vin fait de raisins... Les fruits de la terre et le travail de leurs propres mains.

Devant le pain et le vin

se tenait un homme (*un des apôtres se tient près de la table*).

Un des hommes auxquels Jésus avait dit :

« Faites ceci en mémoire de moi. »

Cet homme fut appelé prêtre.

Lui seul disait les mots de Notre-Seigneur :

Ceci est mon corps. Ceci est mon sang.

Et ceci est appelé sainte messe.



*(Il se dirige vers le côté pour prendre à la crédence l'assiette et le calice. Les apôtres peuvent aussi se retirer.)*

Mais les apôtres et les prêtres qui vinrent après eux, désiraient dire à Dieu de nombreuses prières. Ils voulaient ne jamais les oublier. Aussi les écrivirent-ils sur des cartes, qu'ils placèrent sur l'autel.

*(Trois enfants les apportent.)*

On les appela les canons (prières d'autel).

De nouvelles prières et de nouveaux récits sur Notre-Seigneur, trop nombreux pour être retenus par cœur, furent écrits dans un grand livre, de telle façon qu'ils puissent être lus au peuple durant la messe ; ce livre est appelé missel.

*(Le missel est placé du côté de l'épître.)*

Ils désiraient que Notre-Seigneur demeurât avec eux après la messe. Aussi ils lui bâtirent une petite maison sur l'autel, et l'appelèrent le tabernacle.

*(Le tabernacle aussi est apporté sur l'autel.)*

Sur le tabernacle ils placèrent le crucifix...

*(Le crucifix qu'on avait apporté auparavant est placé sur l'autel.)*

pour rappeler à tous que Notre-Seigneur s'est offert lui-même sur la croix du Calvaire et continue à le faire ici sur l'autel à la messe. Ensuite, ils placèrent deux cierges...

*(Les acolytes les apportent.)*

pour montrer que Jésus est la lumière du monde, pour montrer aussi le brûlant amour qui, de nos cœurs, doit monter vers lui durant la messe. Ensuite, il y a quelque chose de plus — la sonnette.

*(Un servent s'avance avec la sonnette.)*

Parle-nous de la sonnette.

LE SONNEUR : Voici la brillante sonnette de la messe, sonnette heureuse et fière. Elle chante de joie. Écoutez son chant :

D'abord elle sonne trois fois promptement, tressaillant de joie. Vous pouvez l'entendre dire : « Il vient ! Il vient ! Il vient ! »

Écoutez !

*(Il agite la sonnette, et les enfants l'accompagnent en disant : Il vient, etc.)*

La fois suivante, la sonnette ne murmure qu'un mot, en retenant son souffle, et ce mot qu'elle prononce, c'est « Bientôt ».

*(Il sonne, et les enfants disent : « Bientôt ».)*

La troisième et la quatrième fois la sonnette parle lentement, pleine de louanges, pleine d'amour, et dit trois mots ardents : « Jésus est là ».

*(Il sonne trois fois lentement, et les enfants répètent les paroles.)*

LE NARRATEUR : Lorsque le prêtre s'en ira dire la messe, il ira faire ce que Notre-Seigneur fit à la dernière Cène. Aussi s'habille-t-il d'une manière spéciale. Observons-le tandis qu'il revêt les ornements sacerdotaux.

*(Le prêtre s'habille quelque part sur le côté — les servants tenant d'abord chaque vêtement.)*

PREMIER SERVANT : Voici l'amict, que le prêtre met autour du cou.

DEUXIÈME SERVANT : Voici l'aube toute blanche, comme l'âme en état de grâce.

PREMIER SERVANT : Voici le cordon, il signifie : toujours prêt, prêt à répondre lorsque Dieu appelle.

DEUXIÈME SERVANT : Voici le manipule, pour le bras gauche du prêtre. Il signifie : peine et larmes.

PREMIER SERVANT : Voici l'étole, portée en forme de croix. La croix que Jésus porta au Calvaire.

DEUXIÈME SERVANT : Voici la chasuble. C'est le vêtement requis pour l'offrande du sacrifice.

PREMIER SERVANT : Voici le calice (*sans le toucher*). Il contient le vin qui sera changé au précieux sang.

DEUXIÈME SERVANT : Voici le petit linge pour nettoyer le calice.

PREMIER SERVANT : Voici la patène (*sans la toucher*). Elle porte le pain qui sera changé au corps du Christ.

DEUXIÈME SERVANT : Voici la pale qui sert à protéger de la poussière.

PREMIER SERVANT : Voici le voile qui recouvre le pain et le vin.

DEUXIÈME SERVANT : Voici les burettes qui seront remplies de vin et d'eau.

DEUX ACOLYTES : Nous sommes les acolytes ; nous répondons au nom de tous.

LE PRÊTRE : Maintenant, tout est prêt. Le prêtre part : la messe commence.

### 3. La messe.

LE PRÊTRE : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

LE NARRATEUR : Le prêtre se tient au pied de l'autel. Il prie avec ses acolytes.

Vous le verrez s'incliner profondément et se frapper la poitrine. Il dit à Dieu qu'il regrette ses péchés. Nous devons faire de même.

Tous : O Dieu, aie pitié de moi, pauvre pécheur ! J'ai tant péché ! C'est ma faute, ma faute, ma très grande faute.

LE NARRATEUR : Le prêtre monte à l'autel : Il le baise parce que l'autel représente le Christ. Regardez-le mouvoir les mains pour rendre gloire à Dieu. (*Comme au Gloria : les enfants peuvent imiter.*)

Regardez-le lever les mains pour implorer les bénédictions divines (*Comme à la Collecte*).

Tous : Gloire à Dieu, voilà ce que les anges chantent. Gloire à Dieu, voilà ce que nous chantons. Jésus béni, notre petit Roi, aidez-nous à devenir comme vous.

LE NARRATEUR : Le servant va maintenant transporter le livre. Tous les gens vont se lever, comme des soldats. Ils veulent saluer le Christ leur Roi, par le salut des trois croix.

Tous : Jésus, je désire vous + connaître ; à vous je désire + parler, Jésus je désire vous + aimer. Toujours de tout mon cœur.

(*Ils joignent les mains.*) Jésus, mon Roi, je vous aime.

Comme un soldat je me tiens debout et je regarde, tandis que le prêtre lit ce que le saint livre raconte de vous.

LE NARRATEUR : Le prêtre baise le saint livre. Alors nous disons à Dieu que nous croyons fermement tout ce que Notre-Seigneur nous a enseigné.

Tous : Je crois en Dieu le Père, qui, par sa parole, fit toutes choses de rien.

Je crois en Dieu le Fils. Qui est descendu des cieux (*génuflexion*), mourut

pour nous sur la croix, et ressuscita d'entre les morts. Je crois au Saint-Esprit qui nous sanctifie et nous conduit au ciel. Ainsi-soit-il.

LE NARRATEUR : Maintenant le prêtre enlève le voile. Il présente à Dieu le pain pour qu'Il le bénisse. Il verse du vin dans le calice ainsi qu'une goutte d'eau et présente le calice pour qu'Il le bénisse aussi. Alors il lave ses mains. Nous devons aussi nous offrir nous-mêmes à Dieu. Mettons-nous sur l'autel avec notre pain et notre vin.

Tous (*avec gestes accordés*) : Jésus, je vous donne mes deux mains ; faites qu'elles travaillent toujours pour vous. Jésus, je vous donne mes deux yeux ; faites qu'ils voient seulement de bonnes choses. Jésus, je vous donne mes deux lèvres : faites que jamais elles ne mentent ni ne blasphèment. Jésus, je vous donne mon cœur ; restez avec moi toujours là.

LE NARRATEUR : Maintenant la sonnette sonne trois fois rapidement. Elle dit que Jésus vient.

Tous : Trois fois la sonnette sonne rapidement, trois fois je l'entends dire : Il vient, Il vient, Il vient pour nous bénir durant toute cette journée.

(*Les apôtres qui étaient apparus lors de la première scène pourraient entrer à ce moment et se grouper autour de l'autel.*)

LE NARRATEUR : La sonnette sonne une fois. Nous sommes prêts à accueillir Notre-Seigneur.

Tous : Maintenant, une fois de plus, la sonnette se fait entendre.

« Bientôt », tel est le mot qu'elle dit. Jésus, mon Seigneur, vient ici. Jésus, je chante vos louanges.

LE NARRATEUR : Le prêtre fait maintenant ce que fit Jésus à la dernière Cène. Il prend le pain, lève les yeux au ciel. Il le bénit de la main droite. Il remue les lèvres et dit : Ceci est mon corps. Jésus est venu.

Tous (*avec la sonnette*) : Jésus... est... venu : Mon Seigneur et mon Dieu.

LE NARRATEUR : Le prêtre prend le calice : Il lève les yeux au ciel, le bénit de la main droite. Il remue les lèvres et dit : « Ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. » Jésus est venu.

Tous (*avec la sonnette*) : Jésus... est... venu... : Mon Seigneur et mon Dieu.

LE NARRATEUR : Maintenant Notre-Seigneur est sur l'autel, juste comme il était lorsqu'il mourait sur la croix : faisant la même chose : il adore Dieu, il remercie Dieu, il implore pour nous le pardon de Dieu. Il demande la bénédiction de Dieu sur nous. Nous devons faire tout cela avec Notre-Seigneur.

Tous : Avec Jésus, j'adorerai Dieu, comme un ange prosterné au ciel (*ils inclinent la tête*). Avec Jésus, je veux remercier Dieu pour chaque bénédiction qu'il nous donne (*signe de la croix*). Avec Jésus, j'implorerai le pardon pour avoir marché contre la volonté de Dieu (*ils se frappent la poitrine*). Avec Jésus, je veux demander à Dieu de remplir d'amour tout mon cœur (*ils lèvent les mains*).

LE PRÊTRE (*tenant calice et hostie*) : A vous, ô Dieu le Père tout-puissant et au Saint-Esprit, vous sont rendus par Jésus-Christ tout honneur et toute gloire (*petite élévation*) dans tous les siècles des siècles.

Tous : Ainsi-soit-il.

LE NARRATEUR : Écoutez maintenant le prêtre réciter la prière que Notre-Seigneur nous a enseignée.

LE PRÊTRE : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. Que

votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous laissez point succomber à la tentation.

Tous : Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

LE NARRATEUR : Jésus vient vers tous ceux qui reçoivent la sainte communion et vers tous ceux qui l'aiment et le désirent.

*(Gestes qui conviennent.)*

Tous : O Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi. Mais si vous dites seulement une parole mon âme sera prête. Cher Seigneur Jésus, je vous désire, je vous aime. Venez dans mon cœur.

LE NARRATEUR : Après la communion le prêtre recouvre le calice tout en parlant à Jésus dans son cœur. Il prie en se servant du livre. Il remercie Dieu. Il donne une bénédiction d'adieu, et la messe est terminée.

Tous : Nous vous rendons grâces, Dieu tout-puissant, pour tous vos bienfaits. Vous qui vivez et régnerez sur le monde à jamais. Ainsi soit-il.

## II. NOTRE SACRIFICE VIVANT

*Mise en scène de la sainte messe*  
(pour enfants d'école secondaire)

par F. H. DRINKWATER

### PERSONNAGES

LA VOIX DE L'ÉGLISE (jeune fille).

LE PRÊTRE (un garçon).

*(Ces deux rôles sont les seuls qui soient un peu longs ; la plupart de leurs paroles peuvent être lues.)*

PORTE-CROIX et ACOLYTES.

LES FIDÈLES (15 ou plus).

ANGES (6 au moins).

SAINTS (10 au moins).

SAINTES ÂMES (6 au moins).

*Au début, la scène ne contient que trois choses : au centre, placée sur le degré supérieur d'une estrade, une longue table recouverte d'une nappe pendante, semblable à un autel ; à droite, une crédence ; à l'extrême-gauche, une chaire.*

*Quelques accords solennels de musique, et la Voix de l'Église entre et parle du milieu de la scène. C'est une grande fille, majestueuse comme une reine et douée d'une belle voix ; elle est habillée de blanc et d'or et porte un diadème.*

VOIX DE L'ÉGLISE (les bras étendus en signe de bienvenue) : Venez !

Mangez mon pain, et buvez le vin que j'ai préparé pour vous ! *(Puis, sur un ton plus calme, elle s'explique) : Je suis la Voix de la sainte Église. Je suis l'esprit de la liturgie. Je vous dis la pensée de l'Épouse du Christ. Celui qui écoute mes paroles est réellement sage, car ce sont les paroles de la Vie. Écoutez à présent. Je vais faire revivre devant vous les saints mystères de*



la messe. Vous verrez le drame de l'Eucharistie, l'éternel sacrifice de l'autel, qui commence avant la fondation du monde, et s'est renouvelé encore ce matin. C'est pourquoi, mes enfants, je vous demande de m'écouter.

*Quelques accords solennels (appelée plus loin musique d'intermède) pendant qu'elle monte en chaire. Elle se tourne vers ceux qui se trouvent en dehors de la scène, à gauche et à droite, et leur parle. Tandis qu'elle parle, les fidèles entrent par groupes de deux ou trois ; ils sont au moins quinze et représentent des hommes, des femmes et des enfants ; tous en tenue moderne ; certains peuvent être en costumes anciens ou étrangers ; deux ou trois pourraient être de race africaine ou asiatique. Il y aurait au moins une famille complète (par exemple, celle du fermier). Un autre groupe représenterait les vignerons et le garçon berger. Tous apportent de petites offrandes de pain ou de vin, etc... qu'ils déposent sur la crédence en entrant.*

**VOIX DE L'ÉGLISE :** Venez tous, fidèles chrétiens ! Venez ensemble à l'autel du Dieu éternel, du Dieu de la jeunesse, du Dieu de la joie, du Dieu qui vous créa pour vous faire participer à sa joie pour l'éternité.

Venez à l'autel de Dieu et apportez vos dons. Apportez votre pain et votre vin, qui seront changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Apportez vos corps et vos âmes, vos vies d'aujourd'hui, qui seront changées en la vie du Fils de Dieu.

*(A ce moment les fidèles sont entrés et se sont convenablement groupés, debout ou assis, des deux côtés des marches de l'autel.)*

Voici le troupeau rassemblé. Où est l'autre Christ ? Venez, ô prêtre de Dieu !

*(Le porte-croix entre, suivi de deux acolytes porteurs de cierges ; le prêtre tient le calice recouvert du voile : les ornements rappellent ceux de la primitive Église ; ils ne sont pas trop modernes.)*

Venez et parlez pour le peuple de Dieu, comme le chef des Israélites parlait pour eux sur la sainte montagne de Dieu.

*(Le prêtre dépose le calice sur la crédence et va se tenir au pied de l'autel.*

*Le porte-croix va se placer derrière, au centre, tournant la croix vers l'assistance : les acolytes mettent leurs cierges sur l'autel et viennent ensuite à côté du prêtre.)*

Venez et rendez grâces à Dieu de toutes ses miséricordes. Offrez avec son peuple le sacrifice de louange et d'adoration, le sacrifice de gratitude, le sacrifice de contrition, le sacrifice de supplication. *(A ce moment tous sont en place.)*

Mais d'abord, mes enfants, levez vos yeux vers le trône de Dieu, que toute la cour céleste contemple. Frappez-vous la poitrine, reconnaissez-vous indignes d'approcher de la sainteté de Dieu. *(Le prêtre et le peuple se signent.)*

**LE PRÊTRE :** Notre secours est dans le nom du Seigneur.

**LE PEUPLE :** Qui fit le ciel et la terre.

*(Le prêtre et le peuple, après un regard dirigé vers le ciel, joignent les mains et s'inclinent devant l'autel.)*

**LE PRÊTRE ET LE PEUPLE :** Je confesse au Dieu tout-puissant, etc...

**LE PRÊTRE :** *(se signant)* Puisse le Dieu tout-puissant, le Seigneur miséricordieux, nous accorder le pardon, l'absolution et la rémission de nos péchés !

**LE PEUPLE :** Ainsi soit-il.

*(Musique d'intermède. Le prêtre monte les marches, puis se retourne vers le peuple.)*

LE PRÊTRE : Le Seigneur soit avec vous !

LE PEUPLE : Et avec votre esprit !

VOIX DE L'ÉGLISE : Rappelez-vous, mes enfants, la promesse du Christ : où deux ou trois sont réunis, il se trouve au milieu de vous. Demandez ensemble, en son nom, et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira.

LE PRÊTRE : Mes frères, que chacun de nous prie pour tous, et que tous prient pour chacun. Que chacun fasse connaître à Dieu son désir dans le silence de son cœur ; alors nous rassemblerons nos prières en une seule.

*(Prêtre et peuple s'agenouillent ; un moment de silence. Le prêtre se relève.)*

LE PRÊTRE *(les mains levées)* : O Dieu, notre refuge et notre force, regardez, nous vous en prions, ces prières de votre Église ; car l'amour qui est en elle vient de vous ; et accordez-nous ce que nous vous demandons avec foi *(il joint les mains)* : par Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils *(il regarde vers le ciel)*, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

LE PEUPLE : Ainsi soit-il.

VOIX DE L'ÉGLISE : Ouvrez les Écritures, ô prêtre de Dieu. Que le peuple apprenne l'amour de Dieu pour l'homme, bien longtemps avant la venue du Sauveur.

*(Un acolyte apporte un missel sur l'autel — côté de l'épître — le prêtre l'ouvre. Les lecteurs viennent un par un de l'assistance, et lisent les leçons ; certaines pourraient être omises si l'assistance est moins cultivée. Les fidèles s'assoient ou se tiennent debout, à leur aise.)*

PREMIER LECTEUR : En ces jours-là Dieu dit à Abraham : Prends ton fils unique Isaac, que tu aimes, et va dans le pays de Moria ; et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. Ils vinrent à l'endroit désigné par Dieu ; là il construisit un autel et y plaça le bois. Quand il eut lié son fils Isaac, il le mit sur l'autel, sur le tas de bois. Alors, il étendit la main et prit son couteau pour sacrifier son fils. Soudain un ange du Seigneur lui cria du ciel : Ne porte pas la main sur ton enfant, et ne lui fais aucun mal. Maintenant je sais que tu crains Dieu, et que tu n'as pas refusé ton fils unique.

LE PEUPLE : Loué soit Dieu !

DEUXIÈME LECTEUR : En ces jours-là, Abraham revenait du combat avec les quatre rois. Melchisédech, le roi de Salem, apporta pain et vin, car il était le prêtre du Dieu très haut. Il le bénit et dit « Béni soit Abraham par le Dieu très haut, créateur du ciel et de la terre ! »

LE PEUPLE : Loué soit Dieu !

TROISIÈME LECTEUR : Psaume 83. Que tes demeures sont aimables, ô Seigneur des armées ! Mon âme s'épuise en soupirant après les parvis du Seigneur. Mon cœur et ma chair tressaillent de joie vers le Dieu vivant. Le passereau lui-même a trouvé une demeure, et l'hirondelle un nid où puissent reposer ses petits. Tes autels, O Seigneur des armées : mon roi, et mon Dieu !

Heureux ceux qui habitent ta maison, ô Seigneur : ils te loueront pour l'éternité.

LE PEUPLE : Loué soit Dieu !

QUATRIÈME LECTEUR : Du prophète Malachie : O prêtres d'Israël, vous qui méprisez mon nom, je ne vous vois pas avec plaisir, dit le Seigneur des armées ; et je ne veux pas recevoir un don de vos mains. Mais depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les Gentils ; et en tout lieu il y a un sacrifice, il y a une oblation pure offerte en mon nom. Car mon nom est grand parmi les Gentils, dit le Seigneur des armées.

LE PEUPLE : Loué soit Dieu !

CINQUIÈME LECTEUR : De l'épître de saint Paul aux Galates : Lorsque vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, soumis à la loi, afin qu'il pût racheter ceux qui étaient sous le joug de la Loi, et que nous puissions devenir fils par adoption. Et, parce que nous sommes fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie en nous « Abba, Père ! »

LE PEUPLE : Loué soit Dieu !

VOIX DE L'ÉGLISE : Oui, mes enfants, la vieille Loi est abolie. Levez-vous, et écoutez la Bonne Nouvelle de la venue du Christ. Levez-vous pour écouter et accomplir ses paroles.

*(Tous se lèvent, et font sur eux-mêmes les trois croix. Un acolyte transporte le livre du côté de l'évangile.)*

LE PRÊTRE : Suite du saint évangile selon saint Jean : En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra ; et celui qui hait sa vie dans ce monde, la garde pour la vie éternelle. Et moi, si je suis élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Il dit cela pour signifier de quelle mort il mourrait.

LE PEUPLE : Louange à toi, O Christ !

*(Le prêtre va au milieu de l'autel et tous se tiennent tranquilles pendant que la musique d'intermède se fait entendre.)*

VOIX DE L'ÉGLISE : Mes enfants : il est temps de faire vos offrandes. Apportez à l'autel ce que vous avez de meilleur à offrir. Apportez votre amour, votre volonté, les fruits de votre travail. Apportez à votre Créateur ces choses que, par un effet de sa bonté, vous avez vous-mêmes créées, du travail de vos mains et de votre cœur. Apportez votre pain et votre vin.

*(Le peuple passe par la crédence pour reprendre ses dons, et s'aligne là en queue dans la direction de l'autel.)*

VOIX DE L'ÉGLISE : Dites ce que vous offrez, mes enfants.

*(Ils s'avancent un par un et mettent leurs dons sur l'autel.)*

UN HOMME : Je suis le fermier : j'ai labouré la terre et semé le bon grain.

UN HOMME : Je suis l'artisan : j'ai fabriqué la charrue et le chariot et construit la grange.

DEUX ENFANTS : Nous avons aidé le fermier à faire la moisson.

UN HOMME : Je suis le meunier qui moud le blé.

UNE FEMME : Je suis la ménagère qui a cuit le pain.

UN HOMME : Je suis le mineur ; mon charbon a chauffé le four à cuire.

UN HOMME : J'ai planté et soigné la vigne.

UNE FEMME : J'ai cueilli les raisins et en ai fait du vin.

UN HOMME : Je suis le chanteur : j'ai fait les chansons pour la moisson et la vendange.

UNE FEMME : Et j'ai fait les danses au soleil et les récits autour du foyer.

UN HOMME : Je suis le marin : mon navire a apporté le vin des pays du midi.

UN HOMME : Je suis l'ingénieur, et j'ai construit le navire.

UN HOMME : Je suis le soldat : je garde le pays de façon que les hommes puissent travailler en paix.

UNE FEMME : Je suis l'infirmière qui rend les malades à la santé et au travail.

UN ENFANT : Je garde les moutons sur les collines : voici l'eau pure qui a jailli dans la montagne.

UNE FEMME : Je tisse les vêtements pour les travailleurs : voici du linge pour l'autel.

UN HOMME : Je suis le professeur. Je rassemble toute la sagesse du passé, et la transmets à ceux qui suivent.

VOIX : Dieu a besoin de vous tous, mes enfants. Offrez-vous vous-mêmes sur l'autel, avec votre pain et votre vin. Ils seront changés au corps et au sang de Jésus-Christ ; et vos vies seront changées en sa vie. Il vous prendra tout entiers maintenant, avec tout votre travail, et vous offrira à Dieu son Père, en même temps que Lui-même, dans son éternel sacrifice.

*(Lorsque tous les dons ont été offerts, le peuple s'est remis dans la même position qu'au début : agenouillé, assis, debout.)*

VOIX : Prêtre de Dieu : gardez sur l'autel ce dont vous avez besoin pour le banquet sacré. Mettez le reste à part pour vos frères les pauvres.

*(Les acolytes emportent la plus grande partie du pain et du vin et la mettent sur la crédence. Ils apportent à l'autel calice et patène. Le prêtre commence tout haut les prières accompagnées de gestes, comme à l'offertoire de la messe.)*

LE PRÊTRE *(levant l'hostie)* : Recevez, ô Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache, que je vous offre, moi votre indigne serviteur, pour mes nombreux péchés. Je l'offre aussi pour tous ceux qui sont ici présents, et pour tous les chrétiens fidèles, vivants et morts, afin qu'elle profite à notre vie éternelle. *(Il met alors vin et eau dans le calice)* : Comme cette goutte d'eau devient du vin, ainsi puissions-nous participer à votre vie, ô Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

*(Il lève le calice)* : Nous vous offrons, ô Seigneur, le calice du salut en suppliant humblement votre bonté de le faire monter vers vous pour notre salut et celui du monde entier. *(Il s'adresse au peuple en écartant les mains)* : Mes frères, priez pour que ce sacrifice que nous offrons puisse être reçu par Dieu le Père tout-puissant.

LE PEUPLE : Puisse le Seigneur recevoir le sacrifice de tes mains, pour la louange et la gloire de son nom, pour notre profit et celui de toute sa sainte Église.

*(Musique d'intermède. Ensuite :)*

VOIX DE L'ÉGLISE : Vos dons sont là déposés sur l'autel. Offrez maintenant



votre sacrifice à Dieu. Reportons-nous en arrière dans le temps. Le Christ, le Seigneur ressuscité, a vivement désiré ressusciter, revivre en vous et avec nous son Calvaire, son agonie et la dernière Cène qu'il prit avec ses disciples bien-aimés.

LE PRÊTRE : Le Seigneur soit avec vous !

LE PEUPLE : Et avec votre esprit !

LE PRÊTRE : Élevez vos cœurs !

LE PEUPLE : Nous les tenons élevés vers le Seigneur.

LE PRÊTRE : (*levant les mains, puis les joignant et inclinant la tête*) : Rendons grâces au Seigneur, notre Dieu !

LE PEUPLE : C'est digne et juste.

LE PRÊTRE (*les mains étendues*) : C'est vraiment digne et juste, ô Seigneur Dieu, Père tout-puissant, Dieu éternel, de vous rendre grâces toujours et partout, pour le Christ votre Fils, et pour tous ces mystères de notre rédemption qu'Il est venu accomplir sur la terre, depuis le jour où il se fit visible, prenant une chair mortelle jusqu'au jour où il monta aux cieux et envoya à ses apôtres l'Esprit promis. (*Les anges entrent de part et d'autre et se tiennent derrière le peuple et sur les marches, de chaque côté de l'autel.*) Pour ces merveilles les anges aussi louent Votre grandeur, les archanges aussi, les Trônes et les Dominations, les Puissances, les Chérubins et les Séraphins — leurs voix se joignent aux nôtres pour louer votre gloire (*Il incline la tête et appuie sur l'autel les mains jointes ; en dehors de la scène une sonnette sonne comme pour le Sanctus.*)

LES ANGES ET LE PEUPLE (*avec le prêtre*) : Saint, saint, saint, Seigneur Dieu des armées, le ciel et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux.

LE PRÊTRE (*les mains étendues*) : Voici maintenant, Père très miséricordieux, que nous vous apportons nos offrandes, notre sacrifice de louange, pour nous tous qui sommes ici présents, nos familles et nos amis.

(*Les saintes âmes, en robes et voiles de couleur sombre, entrent rapidement des deux côtés et s'agenouillent, près du peuple, des deux côtés de la scène, tournées vers l'avant. Le prêtre parle très lentement.*)

Toute votre sainte Église prie avec nous, tous les fidèles chrétiens de par le monde ; et ceux qui sont allés avant nous avec le signe de la foi se reposer dans le Christ, eux aussi se trouvent ici avec nous, et y trouvent rafraîchissement, lumière et paix.

(*A ce moment un rideau est tiré derrière l'autel ; on aperçoit les Bienheureux dans la gloire, ceux qui sont mentionnés dans la prière, et d'autres*) : Autour de nous se tient la brillante compagnie des saints et des martyrs, qui nous regardent et s'unissent à nos prières : la glorieuse Marie, toujours vierge, mère de Jésus-Christ notre Dieu et Seigneur ; les bienheureux apôtres Pierre et Paul, André, Étienne et Laurent, Agnès et Cécile, et tous les glorieux saints et martyrs, qui nous appellent compagnons et veulent partager leurs mérites avec nous.

Voici donc (*il joint les mains et les étend sur le calice ; on agite la sonnette*) nos offrandes : pain et vin. Prenez-les, Père tout-puissant et éternel, et

transformez-les pour nous au corps et au sang de votre Fils bien-aimé. Nous pensons à ce dernier soir, veille de sa mort ; il prit du pain dans ses mains saintes et adorables (*le prêtre accompagne de gestes ses paroles, à l'exception de la fraction du pain ; chacun s'agenouille, y compris les Bienheureux*), leva les yeux au ciel, et vous rendit grâces à vous, son Père Dieu tout-puissant ; puis il le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Vous tous, prenez et mangez ; car ceci est mon corps (*généflexion, élévation, généflexion ; sonnette ou gong hors de la scène*). De la même manière, après le souper, il prit ce merveilleux calice dans ses mains saintes et adorables, vous rendit de nouveau grâces, le bénit, le donna à ses disciples en disant : « Vous tous, prenez et buvez ; car ceci est mon sang de la nouvelle et éternelle alliance, mystère de foi ; il sera répandu pour vous et pour un grand nombre en rémission de vos péchés (*généflexion, élévation, sonnette*). Chaque fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi (*généflexion, sonnette*).

LE PRÊTRE (*les bras étendus*) : Une fois de plus, ô Seigneur, avec toute votre Église nous nous rappelons cette bienheureuse Passion du Christ votre Fils, sa glorieuse Résurrection et Ascension au ciel. Nous vous l'offrons, dans ce sacrifice qui ressemble à celui de Melchisédech ; mais maintenant, c'est le Pain sacré de la vie éternelle, et le Calice du salut perpétuel. C'est le Christ Notre-Seigneur, votre Fils, qui tend ses bras vers vous comme sur la croix. Recevez-le, ô Seigneur, et bénissez-nous par amour de lui. Car c'est toujours par lui, ô Seigneur (*il joint les mains et fait le signe de la croix comme à la messe*) que vous créez, + et sanctifiez, + et vivifiez, et + bénissez, et donnez tout bien. Par + lui, et avec + lui, et en + lui, vous sont rendus, Dieu + Père Tout-puissant, en l'unité + du Saint-Esprit (*il lève les espèces et le calice, avec un regard vers le ciel*) tout honneur et toute gloire, dans tous les siècles des siècles.

LE PEUPLE (*avec les ANGES et les ÂMES*) : Ainsi soit-il !

(*Pendant tout ceci, tous, excepté le prêtre, sont restés à genoux ; les Bienheureux fixaient l'autel ; les âmes ont élevé bien haut leurs mains jointes aux élévations ; ensuite, la tête inclinée, se sont abîmées en action de grâces. Musique d'intermède en ce moment. Les Bienheureux disparaissent ou sont cachés à nouveau par le rideau ; les âmes se lèvent et sortent comme elles sont venues. Alors :*)

VOIX DE L'ÉGLISE : Mes enfants, vous avez offert votre sacrifice ; vous avez donné à Dieu votre précieux don. Et maintenant — ô merveille ! — Dieu veut vous le rendre. Rassemblez-vous autour de la table de votre Père. Mangez de ce Pain des forts, buvez de ce Vin d'allégresse. Vous êtes tous une seule et même famille.

(*Le peuple monte les marches, s'agenouille autour de l'autel, tout en laissant le prêtre pleinement visible à l'assistance.*)

LE PRÊTRE : Prions mes frères, sans peur, selon les mots que nous avons appris des lèvres de notre divin Maître.

(*Ils récitent tous ensemble le « Notre Père ».*)

LE PRÊTRE (*prenant le pain*) : Mes frères, nous sommes tous une seule et même famille, nous, tous nos amis absents, et l'Église du Christ répandue

dans le monde entier : un seul Pain et un seul Corps, qui se multiplie pour tous ceux qui en mangent (*il rompt le pain en plusieurs morceaux*). Que la paix du Seigneur soit avec vous tous !

LE PEUPLE : Et avec votre esprit !

LE PRÊTRE : (*s'inclinant un peu et joignant les mains*) : Seigneur Jésus-Christ, vous avez dit : Je vous laisse ma paix. Accordez à votre Église cette paix et cette unité qui répondent à votre volonté, afin que nous tous nous soyons un dans votre amour. (*Il baise l'autel.*) Mes frères, je vous donne la paix du Christ.

(*Il se tourne pour donner le baiser de paix à l'acolyte qui se tient à gauche.*)

LE PRÊTRE : La paix soit avec vous !

L'ACOLYTE : Et avec votre esprit !

(*Alors le prêtre donne le baiser de paix à l'acolyte de droite ; le baiser se communique des deux côtés avec salut et réponse. Quand c'est fini, le prêtre prend le pain de la main gauche, se frappe la poitrine de la main droite. On agite la sonnette.*)

LE PRÊTRE : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites une parole et mon âme sera guérie (*trois fois, sonnette*).

(*Tenant le pain des deux mains, il dit, le regard dirigé en haut*) :

LE PRÊTRE : Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde nos âmes pour la vie éternelle !

LE PEUPLE : Ainsi soit-il.

(*Se signant avec le pain, il le prend, puis en dépose un morceau dans la main droite de chaque personne. Moment de silence et de prière ; ensuite le prêtre prend des deux mains le calice.*)

LE PRÊTRE : Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde nos âmes pour la vie éternelle !

LE PEUPLE : Ainsi-soit-il !

(*Le prêtre se signe avec le calice, y boit, et procède à une rapide ablution en versant un peu d'eau et en la buvant. Il frotte le calice et le recouvre du voile. Si l'assistance est éduquée et compréhensive, le calice pourrait être passé autour de la table, chacun buvant à son tour. En ce cas, lorsqu'il revient au prêtre, celui-ci devrait prendre le reste du contenu avant l'ablution. — Dans l'entre-temps, les anges sortent.*)

LE PRÊTRE : Prions : regardez, ô Seigneur, votre famille, pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ jugea digne d'être livré aux mains des méchants et de souffrir le tourment de la Croix.

Répandez sur nous, ô Seigneur, l'esprit de votre amour et, puisque vous nous avez nourris de la même nourriture céleste, que par votre bonté paternelle nous ne formions tous qu'un seul cœur. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, Dieu, pour les siècles des siècles.

LE PEUPLE : Ainsi soit-il.

(*Tous se tiennent dans un religieux silence pendant que parle la voix de l'Église.*)

VOIX DE L'ÉGLISE : Allez maintenant, mes enfants, la messe est offerte.

Retournez dans le monde, en gardant dans vos esprits et dans vos

cœurs ce que vous avez fait autour de l'autel. Vivez la sainte messe dans votre vie.

Vous êtes le Corps, le Christ est la Tête. Il compte sur vous pour vivre à l'extérieur dans le monde la vie du Christ. Que son Esprit soit dans toutes vos pensées, paroles et actions, et que vos cœurs demeurent toujours dans son Sacré-Cœur, et ainsi tous les hommes sauront que vous êtes ses disciples.

*(On chante « Ubi caritas et amor » au moment où le rideau tombe. S'il n'y a pas de rideau, la Voix de l'Église peut sortir seule pendant le chant, puis le prêtre et le peuple sortent en procession conduits par le porte-croix et les acolytes.)*

## RELIGION THROUGH DRAMA

In the parish to which I first went as a young priest — it was all of 35 years ago — the headmistress of the girls' school was a little dark lively Spanish-looking nun whose favourite occupation was getting up children's operettas. (It was only last year that she died in the Mother House infirmary, quite a little saint after years of crippled martyrdom from arthritis.) The operettas were about fairies or gypsies or such like ; full-length affairs of several acts with plentiful songs and choruses, and still more plentiful dance-scenes. The performers were legion, and there were big parts and little parts, but no stardom in Sister's regime. My job was to play the piano for them, and also to practise the children in the occasional passages of dialogue ; sometimes when its inanity was unbearable I would even presume to re-write bits of it.

Out of these enterprises first grew my conviction that drama, which I had already valued and practised as entertainment for an audience, is also essence of education for the actors themselves, at any rate if they are children. In a moment I will enlarge on that statement, but first please let me go on being reminiscent.

One year something happened that was very rare in those days — a Nativity Play. Sister had nothing to do with this ; it was one of the ladies of the congregation who produced Fr. Hugh Benson's play with an amateur company of grown-ups ; the church-organist, who was a talented music-teacher, was responsible for the carols, with string accompaniment. I fancy the lady-producer must have been to see the original performance of Benson's play at the Westminster choir-school, where it was directed by Benson himself. Anyhow, it was done very well ; it made a great impression on me, from which I date a realisation that drama has to come back to take its full place in the teaching of religion.

The war broke out (I mean the 1914 one) and some Belgian refugees were sent to our town ; and for their children in our school that Christmas I found an old carol, in Terry's collection, with Flemish words and a plaintive slow-march sort of minor tune, called *Jesus in den Stal*. The second verse was about



the shepherds and the third about the Kings, and then one about ourselves so to speak. It seemed to be *asking* to be dramatised, and it stuck in my mind through four years on the Western front, and it was not until I had been a parish priest for ten years or so that we did that Carol at last one Christmas in dumb show with some six-year-olds, whose teacher knew, much better than I would have done, how to get their movements utterly controlled and expressive of reverence. We did it as a floor-show in the school, with the Sunday evening congregation packed in tiers round the walls on three sides. There's a lot to be said for the floor ; teachers need to lose the superstition that stages and scenery are necessary for drama. I had written and printed one or two religious play-efforts already, but that was the first we had produced. Its effect on the audience was clearly profound. After that we had some kind of Nativity play every year, until our school-building was wiped out by the first stick of bombs that fell on our city, on the night of the Assumption, 1940. We began them again in 1943 and 1944, in the small way that circumstances permitted.

From the beginning of the world, the natural and effective way of teaching people anything is to tell them a story. The story gets past all the barriers and goes straight to that interior communication-centre where mind and will and memory and feelings all meet — call it the imagination. And drama is simply the most effective way of telling a story : not only because it appeals to the eye as well as ear — a picture-book will do that — but because we see the story happening, as if for the first time.

We are all beginning to understand, surely, the immense effect of the cinema. As far as it goes, it is simply the effect of drama. But compared with the living stage even the cinema has many limitations : it is mechanised, automatic, pre-determined, lacks the electric current of actual personality, and by its nature it tells everything, leaving not enough to the imagination. How easily one forgets even a good film, and how seldom one cares to see a film twice. Live acting may be less skilled, but it reaches your heart better, especially when the actors are your own children or friends.

The mediaeval Church knew well the power of drama, and it failed in the end only because they let its educational purpose be crowded out by the entertainment motive.

Our Lord Himself, though he did not practice the complete art of the dramatist, as He practised that of the story-teller, nevertheless, made a point of teaching by dramatic actions, and never more so than in His Passion, Resurrection and glorious Ascension, and in the Eucharistic drama by which they are re-enacted daily for all to take part in. All through her liturgy the Church follows His example.

We are in good company therefore when we cast our teaching into dramatic form. It is the best way of getting anything across to our audience. A splendid way, for instance, of reaching the hearts of parents many of whom may be non-Catholics or careless ones.

But for the moment I am thinking not so much of the educational value for the audience, but the educational value for the actors. Speech-training, music, bodily movement and stillness, memory, team-work, patient drud-

gery to get things just right, needlework, carpentry, written composition — all these and other essential activities arise directly out of getting up a play. What other educational « project » can make so many demands, and provide so compelling a purpose, and be so much fun into the bargain ? I say nothing of accidental by-products such as literary appreciation or historical research, which some plays may occasion. It is simply a fact that, once we begin to conceive education as consisting not of passively being instructed, but activities by the pupil arising out of purposeful interest, drama is just what we are looking for.

Well, all this, too, applies to religious education. And would be true not only of full-dress plays to be done for our audience, but also — and still more perhaps — of little home-made sketches and dialogues done just for fun, so to speak, in the class-room for one's class-mates, as part of the ordinary work of the class, with little or no dressing-up, etc., but with thoroughness of preparation. With younger children even the dialogue can often be extempore. Some teachers seem to make a great point of this but I must say it seems to me rather overdone, especially when forced on the older children who are quite aware when their efforts at making up words are lame and ludicrous. Rather I would say that the « script » is the most important part of the whole show, and whatever else may be left casual and unfinished, perfection is the only thing to aim at in the spoken word. If the children have had a hand themselves in the writing of the script, they will no doubt see all the better the point of putting it across well.

Let us fully recognise that not all of us have the temperament or gifts necessary to make a success of drama as an educational method. It is only a method, and no method should become a law of the Medes and Persians. It would be foolish to ask all teachers to get up plays whether they are suited to it or not. Nevertheless, I would say there is hardly any limit to the usefulness of this kind of activity.

For instance, if I had enough time and inventiveness, I would like to turn out a short sketch to get across the idea and words of each answer or group of answers in the Catechism. The playlets would not be great art, nor very thrilling, but they would be fun to do. The educational process shouldn't be too *easy*, but it should be *fun*. Then supposing there were five characters in the playlet, and thirty children in the class, one could divide the class into six teams, and give them enough school-time to prepare the three-minute play ; and then we could end up with a sort of dramatic competition-festival with votes for the winning team. After all that, I wouldn't be surprised if the whole class, even the dull children (to whom, when learned by the old-fashioned methods, the Catechism is entirely useless and burdensome) would have a good idea of that particular answer and would remember something about it for life.

(We have given the french translation of two Motion Pictures. The first, written for young children by Rev. D. Sheeran is entitled *The Altar of God*. The second, for Secondary-School age children by Rev. F. H. Drinkwater is entitled *Our Living Sacrifice*. The leaflets reprinted from *The Sower* can be obtained from *The Sower*, Lower Gornal, Dudley, Worcs., England.)

# Le Bureau International Catholique de l'Enfance (B.I.C.E.)

par Pierre RANWEZ, S. J.

*Centre International d'Études de la Formation Religieuse* <sup>1</sup>

---

## I. *Détresse de l'enfance.*

Les calamités (maladies, guerres, déportations, famines) ont sur l'enfance un retentissement spécialement grave.

Non pas que les enfants éprouvent une souffrance plus sensible que les adultes (souvent ils souffrent moins), mais les conséquences sont pires.

Souvent, leur développement physique est compromis, leur âme est blessée et demeure aigrie et meurtrie.

Nous devinons plus que nous ne savons ce que souffrent aujourd'hui ces millions d'enfants sans logis, affamés, sans tendresse, initiés à mainte perversion.

Les Nations-Unies viennent de procéder à une enquête dont voici le résultat : 230 millions d'enfants au moins sont presque réduits à la famine <sup>2</sup>.

En cinq ans, la délinquance enfantine a doublé en Belgique et triplé en Italie. Le nombre des enfants délinquants est passé en France de 3.000 en 1919 à 40.000 en 1945.

Les actualités cinématographiques ou les illustrés apportent parfois un écho de ces souffrances : gosses affamés en maraude dans les entrepôts ou rôdant autour des cuisines de cantonnements militaires, bandes de jeunes garçons errant dans les campagnes ou s'entassant dans les trains bondés à la recherche de ravitaillement, jeunes fraudeurs arrêtés par les douaniers aux frontières.

Souvent hélas, le commentaire qui accompagne le spectacle de ces détresses — lorsqu'il s'agit des pays vaincus par la guerre — heurte le sens chrétien de la charité.

---

1. Adresse : 27, rue de Spa, Bruxelles, BELGIQUE.

2. Ces chiffres ainsi que les suivants sont empruntés à un rapport donné au B. I. C. E. par M. FINKELSTEIN.

2. *Efforts réalisés.*

Jusqu'ici, on n'était pourtant pas resté indifférent en face des misères de l'enfance. Au cours de la guerre, plusieurs nations neutres se montrèrent d'une hospitalité magnifique. Depuis la guerre, on a vu que l'entr'aide entre nations n'était pas un vain mot ; un peu partout, des enfants ont été accueillis, des colis envoyés<sup>1</sup>.

3. *Le devoir des catholiques.*

Si des organismes neutres, tels la Croix-Rouge ou l'U. N. R. R. A., viennent au secours de l'enfance, l'Église sait que la vocation à la charité est avant tout sienne : elle tient la place du Christ.

Le 6 janvier 1946, le Pape Pie XII adressait au monde catholique l'Encyclique *Quemadmodum*.

Parmi tant d'afflictions presque innombrables, que la lutte cruelle a enfantées, écrivait-il, aucune n'afflige et ne blesse autant Notre cœur paternel que celle qui atteint une multitude d'enfants innocents. Des millions d'entre eux, dit-on, privés de ce qui est nécessaire pour vivre, se trouvent en de nombreux pays, épuisés par le froid, par la faim et par les maladies ; souvent même, abandonnés par tous, ils ne manquent pas seulement de pain, de vêtements et de toit, mais aussi de cet amour dont l'âge tendre a un si grand besoin.

Le Saint-Père adressait alors un pressant appel à tout l'Univers et tout spécialement aux chrétiens qui doivent reconnaître, dans ces petits frères sans ressources et abandonnés, l'image de l'Enfant-Dieu.

Le but de cet article n'est pas d'examiner ce que fut la réponse des catholiques du monde entier à l'appel du Saint-Père.

Il n'est surtout pas de rappeler cette vérité évidente à tous nos lecteurs : l'œuvre de l'Église catholique en faveur de l'enfance a toujours été et est encore d'une incomparable efficience ; les dévouements se multiplient partout au service de l'enfance.

L'Église sait que seule la grâce du Seigneur peut donner à l'enfance la vraie joie. Elle sait que rien de sérieux ne sera fait tant que Dieu est écarté. Tant qu'on ne leur aura pas donné l'Infini, les petits ne seront jamais rassasiés.

Aussi, avec douceur et respect, elle achemine vers Notre-Seigneur tous ces enfants dont elle se sait la Mère.

---

1. Au seuil de 1947, l'U. N. R. R. A., groupant 48 nations, avait déjà établi 1.000 centres de distribution de lait, 1.000 crèches, 1.000 refuges pour enfants, 1.000 centres d'assistance sociale pour l'enfance, etc ...



Les chrétiens d'aujourd'hui maintiennent la tradition de leurs aînés.

Cependant, chacun s'en rend compte, l'efficacité d'un effort individuel pourrait être décuplé s'il s'associait à l'effort de tous ceux qui travaillent au même but.

Bien des forces se perdent dans l'isolement.

Bien des erreurs se commettent faute de lumière.

Bien des détresses restent sans secours parce que les cris d'appel n'ont pu être entendus assez loin.

#### 4. *Le Mouvement Chrétien de l'Enfance en France.*

Parmi les bienfaiteurs et les apôtres de l'enfance, une équipe de prêtres et de laïcs se distingue en France : ce sont les dirigeants du Mouvement Chrétien de l'Enfance (Cœurs-Vaillants et Ames Vaillantes de France).

Dans un important article publié dans le quatrième numéro de 1946 de *Lumen Vitae* (*Travail sur l'enfance, travail pour l'enfance*), M. l'abbé PIHAN précise les données du problème qui les préoccupe.

Tous ceux qui s'intéressent au problème de l'enfance doivent lire et méditer cette remarquable étude. L'auteur y expose comment le problème s'était posé concrètement à l'équipe dont il fait partie et dans quelle voie elle s'est engagée.

Entre 1935 et 1940, ces apôtres avaient pris comme principal objectif la revitalisation des patronages d'écoliers.

Ils s'aperçurent que l'on aboutissait toujours à un « plafond » impossible à dépasser. Ils observèrent les Mouvements spécialisés et comprirent que le problème de la revitalisation des patronages n'était pas le problème ultime.

Cette formation chrétienne de toute la masse des enfants de France, on ne pourrait jamais la mener à bien si, parallèlement à cet encadrement même, l'on ne se décidait pas à commencer par prendre d'abord en souci la formation de l'enfance en tant que telle.

Et l'on se mit à regarder : voir pour juger avant d'agir, selon la méthode des Mouvements spécialisés.

Et l'on découvrit l'enfance et son problème. Non pas seulement cette enfance qui encombre nos écoles et nos cours de patronages, mais l'enfance totale.

Et nous fûmes effrayés.

1<sup>o</sup> *Effrayés de la gravité du problème* : on s'aperçut qu'un nombre considérable d'enfants n'étaient pas atteints, qu'ils étaient soustraits à toute influence religieuse.

On s'aperçut que pour beaucoup de ces enfants, la communion solennelle

mettait « solennellement » un point final à l'action de l'Église à leur égard ; et que beaucoup de ces enfants faisaient cette communion dans des circonstances absolument déplorables ...

On s'aperçut que, même dans les milieux les plus chrétiens, ... la paganisation gagnait du terrain ; l'immoralité atteignait les couches jusqu'ici les plus « préservées » de la société ...

On constata ... la déficience de plus en plus accentuée de l'enfant au point de vue physique ...

On constata aussi, hélas ! une déficience de plus en plus grande des éducateurs ...

2° *Effrayés de sa complexité* : c'est comme un entrecroisement formidable de fils ; l'enfant est soumis à une quantité extraordinaire d'influences diverses et contradictoires ...

l'influence du milieu *social* ...

l'influence des lieux de *loisir* ...

l'influence des *événements* ...

et tant d'autres encore ...

Devant un pareil chaos, devant ce moderne « massacre des innocents », la conclusion qui s'imposa à nous fut celle-ci :

— ce n'est pas seulement d'*éducateurs* que l'enfant a besoin, c'est d'*avocats* ;

— il faut *prendre la défense de l'enfant* : il ne s'agit plus seulement de se pencher sur l'enfant, il faut se pencher sur la société tout entière pour lui crier : Halte ! Vous courez au suicide parce que vous assassinez l'enfant, l'enfant qui devrait être votre espérance et qui devrait assurer votre avenir.

Il s'agissait donc d'exercer dans la société tout entière une action de grande envergure en faveur de l'enfant.

« Pour sauver l'enfant, il ne faut plus seulement travailler *sur* l'enfant, il faut travailler *pour* lui en agissant sur tout son « contexte » social, en mettant en branle toute la société civile et toute la communauté spirituelle. »

Après avoir exposé ces principes, M. l'abbé Pihan en énonce les conséquences.

Il les résume en quatre propositions qu'il développe dans son article. Voici ces propositions dépouillées de leur commentaire :

1° Tout d'abord, l'action pour l'enfance, si l'on veut qu'elle soit efficace, devra s'insérer dans un travail général sur tout le milieu et sur les institutions ; autrement dit : pour agir efficacement sur l'enfance, il faudra mettre en branle toute la société civile et toute la communauté spirituelle.

2° Une action envers l'enfance suppose une « concentration », une coordination des efforts sur tous les terrains d'action et par conséquent une conception hiérarchique, communautaire et globale de l'apostolat.

3° L'action de l'Église sur l'enfance doit s'exercer non seulement envers ceux qui viennent à elle mais envers tous. Cela suppose une conception ouverte et, s'il le faut, une conception missionnaire de l'apostolat de l'enfance.

4° Enfin cette action suppose une adaptation parfaite des moyens employés avec la nature de l'enfant et les conditions dans lesquelles se trouve l'enfant d'aujourd'hui.

# 5. Vers une conception encore plus large du problème de l'enfance.

Les considérations précédentes — qui sont à la base du travail apostolique du *Mouvement Chrétien de l'Enfance* — devaient amener les promoteurs de ce Mouvement à progresser encore.

Le problème de l'enfance s'était posé à eux sur le plan national.

Ils constataient l'urgente nécessité d'une coordination des efforts, d'une vaste conspiration de tous ceux qui, d'une façon ou l'autre, peuvent influencer l'enfance.

Cependant, le plan national est trop limité.

L'enfance de chaque nation n'est pas close sur elle-même.

La guerre — et l'après-guerre, hélas ! — a provoqué des déplacements de population ; un grand nombre d'enfants se sont trouvés de la sorte dans un milieu étranger, tout nouveau pour eux.

Les événements de quelque importance ont une répercussion internationale.

Le problème des loisirs de l'enfance est loin d'être un problème national ; les films viennent souvent de l'étranger ; de même les illustrés (surtout dans les petits pays).

Durant l'été, les trains internationaux emportent des bandes d'enfants vers la montagne ou la mer.

D'ailleurs, il est parfois impossible, à l'intérieur d'un pays, de faire face à telle ou telle situation sans aide étrangère.

Enfin, l'efficacité d'une action mondiale est bien plus forte que celle d'une entreprise nationale.

Ces considérations — ou d'autres analogues — amenèrent les dirigeants du Mouvement Chrétien de l'Enfance à envisager la possibilité d'aborder le problème de l'enfance sur le plan international.

N'est-ce pas conforme à l'esprit catholique ?

N'est-ce pas dans ce sens que le Saint-Père engageait les catholiques à s'orienter ?

Nous avons cité plus haut un important passage de l'Encyclique en faveur de l'enfance. Le Saint-Père adressait aux chrétiens un appel en faveur d'un mouvement universel, *catholique*, pour sauver l'enfance ; il invitait les chrétiens à une charité qui ne tienne compte ni des races, ni des frontières, ni des vieilles rancunes.

Le projet de la création d'un Bureau International Catholique de

l'Enfance fut vivement encouragé par le Saint-Père. Il répondait pleinement à ses vues et M. l'abbé Courtois, aumônier général du Mouvement Chrétien de l'Enfance, emporta d'une audience à Rome la certitude d'être soutenu dans son effort « non seulement par des bénédictions — lui avait dit le Pape — mais par des faits. »

#### 6. *Le Bureau International Catholique de l'Enfance (B. I. C. E.).*

Si les initiateurs du Bureau International Catholique de l'Enfance sont des Français, ils entendent bien donner à l'organisme une allure nettement internationale.

Aussi, le 17 janvier 1948, un groupe de prêtres et de laïcs de divers pays étaient accueillis dans l'immeuble de l'Union des Œuvres Catholiques de France, 31, rue de Fleurus. Il s'agissait de fonder et d'établir le B. I. C. E.

La représentation internationale était encore limitée. Des prêtres ou des laïcs mandatés par leurs évêques étaient venus de Belgique, du Canada, de Hollande, d'Italie, du Portugal, de Suisse, de Tchécoslovaquie et, bien entendu, de France.

On regrettait que personne ne représentât le monde anglo-saxon ni le monde germanique (le délégué de la Suisse venait du Jura) ; cette lacune d'ailleurs était accidentelle et on émit le vœu de la réparer au plus tôt.

En plus des représentants de ces nations, des délégués d'organismes internationaux s'intéressant à l'enfance avaient été conviés ; ces organismes étaient la Congrégation des Salésiens, la Congrégation des Frères des Écoles Chrétiennes, l'Œuvre Pontificale de la Sainte-Enfance et « Lumen Vitae ».

Les trois journées passées ensemble furent à la fois des journées de travail et de contacts amicaux.

Le travail se fit soit en commissions, soit en réunions générales.

On noua des relations avec des représentants d'organismes tels que l'Union Internationale des Ligues Féminines Catholiques, l'O. N. U., l'U. N. E. S. C. O., l'Office Catholique International du Cinéma, etc...

Son Excellence le Nonce Apostolique, après avoir célébré la messe devant les congressistes, leur témoigna sa bienveillance au cours d'une audience.

Son Éminence le Cardinal Suhard manifesta envers le B. I. C. E. une paternelle sympathie et un véritable intérêt ; le dernier jour du Congrès, il fut reçu à l'Union des Œuvres et, dans un entretien prolongé, d'une remarquable densité de pensée, il donna conseils et directives.



Les congressistes eurent à mener à bien les tâches suivantes :

1<sup>o</sup> Préciser le but du nouvel organisme, déterminer ses tâches et ses moyens d'action et lui donner un statut provisoire.

2<sup>o</sup> Prévoir certaines réalisations immédiates.

1<sup>o</sup> *But, tâches, moyens d'action, statuts*<sup>1</sup>. Le but des initiateurs est de créer un centre d'étude et d'action.

D'une part, acquérir une *connaissance* plus lucide des problèmes et découvrir les vraies solutions (grâce à des contacts, des échanges de publications, etc...).

D'autre part *agir*. Cette action se fera par l'intermédiaire d'organismes ou d'offices qui sont encore à créer. Ils chercheront à étendre leur influence non seulement sur le plan apostolique mais sur le plan juridique et commercial. Leur but sera le suivant :

Aider les divers *Œuvres et Mouvements* — dans le respect de l'autonomie de chacun — à rendre plus efficace leur propre influence. Établir donc un lien entre tous ceux qui l'acceptent afin de collaborer fraternellement. Cette collaboration aura mille formes : envoi d'enfants d'un pays à l'autre, prise en charge d'enfants étrangers, secours matériels, information réciproque, échange de textes ou de clichés, etc...

Agir sur les *autorités civiles* responsables des lois sur l'enfance et de sa protection ; sur les *entreprises commerciales* (p. ex. firmes cinématographiques) dont l'influence s'exerce sur l'enfance ; sur les *organismes sociaux* ou autres de qui dépendent en partie le bien-être, la santé et la moralité de l'enfance.

Toucher *l'opinion publique*, organiser des Campagnes.

Bref, aucun genre d'action utile à l'enfance, physiquement, moralement, spirituellement, conforme aux directives de l'Église et respectueuse des autonomies légitimes, n'est exclu du programme d'action du B. I. C. E.

1. Voici les dignitaires du Bureau : Président : R. DELGRANGE, Président de la Fédération Nationale des Patronages de Belgique. Vice-Présidents : E. COLOMBO, Vice-Président de l'Action Catholique Italienne ; D. DUCHON-DORIS, Directeur du C. C. J. D. S. et des Publications de la Sainte-Enfance ; P. A. M. E. VAN VELZEN, Commissaire International de la « Katholieke Jeugdbeweging ».

Secrétaire : R. FINKELSTEIN, Dirigeant National du Mouvement C. V.-A. V.

Aumônier : M. l'abbé COURTOIS (provisoirement approuvé par le Cardinal Suhard en attendant l'approbation du Saint-Siège).

Nous ne nous attarderons pas à transcrire les *statuts* provisoires du B. I. C. E. Disons que l'on prévoit la participation au Bureau de délégués des diverses nations mandatés par la Hiérarchie de leurs pays ; des délégués également des grands organismes internationaux (p. ex. Ordres et Congrégations religieux ; le nombre serait fixé par un accord avec les Supérieurs). On prévoit l'organisation de congrès, etc ...

2° *Travaux à réaliser immédiatement.* — A. *Le problème du cinéma pour l'enfance.* — Pour aboutir à une mise au point du problème du cinéma et de l'enfance, on commença l'élaboration d'un questionnaire d'enquête.

Les principaux objectifs à atteindre sont les suivants :

— la création de films pour enfants (il faut déterminer au préalable quelles qualités doivent avoir ces films) ;

— une distribution favorable de ces films, l'organisation de séances pour enfants, etc...

— une législation sur le cinéma, protectrice de l'enfance, et l'application de celle-ci.

B. *Les publications.* — Trois objectifs sont poursuivis : la création d'une agence de Presse, la création d'un service destiné à améliorer les publications pour enfants et la diffusion d'informations et directives utiles aux éducateurs.

a. *Agence de Presse.* — Le but serait de proposer à l'opinion mondiale les problèmes de l'enfance et les solutions conformes à l'esprit chrétien. Tantôt l'opinion serait alertée au sujet de telle détresse, tantôt telle importante Campagne serait amorcée et soutenue. Cette agence devrait pouvoir être rapidement alertée au sujet de tous les événements intéressant l'enfance dans le monde entier. Elle devrait posséder une documentation importante et à jour, des statistiques, des clichés. De la sorte, elle deviendrait rapidement indispensable.

b. *Publications pour enfants.* — Le but serait d'améliorer la qualité du texte et des illustrations des périodiques pour enfants ainsi que de diminuer leur prix de revient, grâce à des échanges de textes et de clichés. Un service organisé dans ce but faciliterait les échanges et aiderait de diverses manières les revues.

c. *Bulletin périodique d'informations et de directives.* — Ce bulletin ne serait pas principalement destiné aux éducateurs chargés immédiatement du soin des enfants. Ceux-ci reçoivent conseils et directives de leurs dirigeants respectifs. D'ordinaire, des publications spéciales leur sont destinées.

Il serait utile, à l'échelon supérieur, aux dirigeants des Œuvres et des Mouvements.

En effet, dans le domaine pédagogique, social et religieux, les justes solutions doivent tenir compte de données que seule une information internationale est capable de fournir.

Prenons un exemple. On décide dans telle Œuvre de jeunesse d'adopter une méthode d'éducation appliquant des principes rigoureux de préservation et de stricte discipline. Or, à l'époque des

vacances, une partie considérable des enfants touchés par cette Œuvre partent pour l'étranger ; dispersés dans des camps de jeunesse, ils vivent dans des situations absolument nouvelles pour eux. Leurs pratiques religieuses et leur équilibre moral s'en trouvent gravement compromis. Le devoir des éducateurs n'aurait-il pas été de tenir compte dans l'élaboration de leurs méthodes des circonstances où ces enfants allaient se détendre ? L'information peut-être leur avait fait défaut.

De même que toute réalisation a des résonnances internationales, chaque décision et orientation importante doit chercher arguments, lumières ou suggestions bien au delà des frontières.

Le B. I. C. E. se préoccupe donc de fournir une documentation dont le caractère soit international tant par son contenu que par les langues utilisées.

Plutôt que de fonder de toutes pièces un périodique nouveau, on envisage de demander la collaboration de revues déjà existantes et préoccupées de problèmes internationaux. L'organe du « Katholieke Jeugdbeweging » à La Haye offre en plusieurs langues une documentation mondiale sur les problèmes de la jeunesse ; M. Van Velzen s'est montré très favorable à l'idée d'apporter le concours de ce périodique. « Lumen Vitae », pressenti, a promis avec empressement sa collaboration en ce qui concerne la formation religieuse.

### *Conclusion.*

Tous nos lecteurs se rappellent cette page de Saint-Exupéry : il traverse de nuit les voitures de troisième classe d'un rapide qui emporte vers leur patrie des familles d'ouvriers polonais :

Je m'assis en face d'un couple. Entre l'homme et la femme, l'enfant tant bien que mal avait fait son creux et il dormait. Mais il se retourna dans le sommeil et son visage m'apparut sous la veilleuse. Ah ! quel adorable visage ! Il était né de ce couple-là une sorte de fruit doré. Il était né de ces lourdes hardes cette réussite de charme et de grâce. Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres, et je me dis, voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de celui-ci : protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir ? Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voici tous les jardiniers qui s'émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart

---

1. Au cours de la deuxième réunion du B. I. C. E., tenue le 11 mars à Bruxelles au Centre International d'Études de la Formation Religieuse, un accord a été conclu en vertu duquel la section « Enfance » de *Lumen Vitae* sera l'organe du B. I. C. E. en ce qui concerne la formation religieuse.

enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie dans la puanteur des cafés-concerts. Mozart est condamné.

Et je regagnai mon wagon. Je me disais : ces gens ne souffrent guère de leur sort. Et ce n'est point la charité ici qui me tourmente. Il ne s'agit point de s'attendrir sur une plaie éternellement ouverte. Ceux qui la portent ne la sentent pas. C'est quelque chose comme l'espèce humaine et non l'individu qui est blessé ici, qui est lésé. Je ne crois guère à la pitié. Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier. Ce qui me tourmente, ce n'est pas cette misère dans laquelle après tout on s'installe aussi bien, que dans la paresse. Des générations d'orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux ni ces bosses ni cette laideur. C'est un peu dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.

Nous relisons toujours ces lignes avec émotion. Et cependant nous murmurons un autre nom que celui de Mozart. Nous reconnaissons « dans ces petits frères sans ressources et abandonnés, l'image de l'Enfant-Dieu » <sup>1</sup>. Alors non, ce n'est point seulement « le point de vue du jardinier » qui nous bouleverse, car « nous avons cru à l'Amour » <sup>2</sup>.

C'est cet esprit d'amour et de charité qui, dans le désir de ses fondateurs, doit animer le B. I. C. E. La philanthropie et les « soupes populaires » ne suffiront pas à sauver l'enfance ; elles ne restaureront pas sur les visages et dans les âmes d'enfants, l'image avilie et saccagée de Notre-Seigneur.

Aussi, nous nous tournons vers notre Mère l'Église. Nous lui demandons de nous dire son secret et de nous guider. D'elle, nous apprendrons le *sens catholique* : comme des frères, à travers le monde nous rejoindrons nos mains et nous ferons équipe pour, ensemble, sauver l'enfance et la ramener au Seigneur.

---

1. Pie XII, Encyclique *Quemadmodum*.

2. Première épître de Saint Jean, IV, 16.

---



## THE CATHOLIC INTERNATIONAL BUREAU FOR CHILDREN (B. I. C. E.)

I. THE PLIGHT OF CHILDREN. — Catastrophes have particularly harmful repercussions on children.

Their physical development is compromised.

Their minds are often aggrieved and remain embittered and poisoned.

Statistics reveal the plight of millions of these children : homeless, hungry, uncared for, often initiated at an early age to bad habits.

Documentary films and illustrated magazines often show us these sufferings. Often, alas, the accompanying commentary — especially when it is about a conquered nation — offends Christian charity.

II. ACHIEVEMENTS. — Up to the present, however, no indifference has been shown towards these miseries. Several countries manifested magnificent hospitality during the war.

Since the war mutual help among nations has not been empty talk ; almost everywhere children have been given welcome or have received parcels, etc...

III. THE DUTY OF CATHOLICS. — The call of charity is preeminently that of the Church, for she holds the place of Christ.

On January 6th., 1946, Pope Pius XII addressed to the whole Catholic world the Encyclical *Quemadmodum*. This was a stirring appeal to the world to help children in distress.

The Church is aware that only the grace of God can give to the young that salvation of which they stand in need. She knows that all efforts will be ineffectual as long as God is ignored. As long as they are not given to God, children will never be adequately catered for. With love and devotedness the Church leads to Our Blessed Lord these little ones whose Mother she is.

Nevertheless we realise that our efforts would increase tenfold if we were associated with others who are working to the same end.

Isolated efforts lose much of their power.

Many mistakes are made for want of enlightened judgment.

Many in need remain without help because their petitions cannot reach far enough to be heard.

IV. THE CHRISTIAN MOVEMENT IN FRANCE ON BEHALF OF CHILDREN. — Among the benefactors and apostles for the young is a distinguished team of priests and laymen in France. They are the directors of the Christian Movement for Children (*Cœurs Vaillants* and *Ames Vaillantes*).

In an important article in *Lumen Vitae* n° 4, 1946 (*Travail sur l'enfance, travail pour l'enfance*), M. l'Abbé Pihan stated the elements of the problem confronting the team of the Movements and the solutions suggested.

The following is a resumé of some points in that article.

Between 1935 and 1940 the team took for its main objective the revitalization of the Patronages for schoolchildren.

It was seen that this soon reached an upper limit.

One work, that of providing proper environment for children, left out a large number. Prior to and parallel with this work, it was essential to face up to the whole problem of childhood.

Under examination, the problem proved extremely grave.

Children in increasing numbers were being deprived of religious influences. Even in the most Christian surroundings paganism was gaining ground. It was seen that immorality was making inroads into even the sheltered places. Physical deficiencies were worsening. Furthermore, deficiencies among the educators became apparent.

The problem was seen to be very complex.

The child is subjected to an extraordinary diversity of contradictory influences : social background, recreational background, events, etc.

In short, it was evident that in society there was taking place a veritable « massacre of the innocents » and that the children stood in need not only of educators but of advocates. Their cause had to be defended. It was necessary to work upon society on a grand scale for the protection of children.

« To save the child, it is not enough to work on the child ; it is necessary to work for it, shaping its 'social context', stirring the whole community, civil and spiritual. »

These principles led to the following conclusions :

1. Action upon the environment and institutions for children.
2. Coordination of effort in every field of action, and hence a hierarchic, communal, global conception of the apostolate.
3. An open and at times missionary conception of the apostolate.
4. Adaptation to the nature of the child and its living conditions.

V. TOWARDS A STILL LARGER VIEW OF THE CHILDREN QUESTION. — Would it be enough to apply these principles on a national scale ?

That is too narrow. The children of any particular nation are not self-enclosed. The war has resulted in displacements of population. National events have international repercussions... The problem can be successfully solved only on an international level.

Moreover, it is sometimes impossible for one nation to tackle a particular situation that may arise without foreign help.

Finally, the efficacy of one's activity is much greater if it is worldwide.

These and like considerations led the directors of the Christian Movement for Children to conceive the possibility of handling the problem on the international level.

Is this not in harmony with the spirit of Catholicity ?

Was it not in this sense that the Holy Father urged Catholics to direct their efforts ?

The project of the creation of an international Catholic Bureau for Children was heartily encouraged by the Holy Father. M. l'Abbé Courtois received from His Holiness, in an audience granted to him, full support for his efforts.

VI. THE INTERNATIONAL CATHOLIC BUREAU FOR CHILDREN (B. I. C. E.). — If the originators of the International Catholic Bureau are French, they certainly mean to give the organisation a thoroughly international character.

On January 17, 1948, a group of priests and laymen from various countries met at the Union des Œuvres Catholiques de France, 31 rue de Fleurus. Their job was the founding and launching of the B. I. C. E. International representation was limited. Delegates with episcopal approval came from Belgium, Canada, Holland, Italy, Portugal, Switzerland, Czechoslovakia and France.

It was a pity the Anglo-Saxon and Germanic countries were not represented. However, this lacuna was accidental and a desire was expressed that the gap be filled.

Besides representatives of these nations, delegates of international organisations interested in child-work had been invited. These were the Congregation of Salesians, Brothers of the Christian Schools, the Pontifical Society of the Holy Childhood, *Lumen Vitae*.

The three days at the Union were days of work and friendly contacts.

Besides meeting the persons forming the Bureau itself, contacts were made with representatives of groups such as the International Union of Catholic Women's Leagues, the U. N. A., the U. N. E. S. C. O., the International Catholic Office of the Cinema, etc...

His Excellency the Apostolic Nuntio expressed his good wishes, and His Eminence Cardinal Suhard, in a lengthy interview, gave advice and guidance.

During these days the following was accomplished :

1. An exact statement of the objective of the new organisation, its work and methods, and the drawing up of a provisional stature.

2. Decisions for immediate action.

1. *Objectives, methods of action.* — The objective is to create a Centre for study and action.

On the one hand, to acquire a clearer *knowledge* of the problems and to discover the right solutions (by contacts, exchanges of publications, etc.).

On the other hand, to *act*.

To support various works and movements whilst respecting their autonomy (transport of children from one country to another, material help, exchange of texts and photographs etc...)

To exercise influence upon the legislative authorities ; upon commercial enterprises (e. g. film agencies) which affect children ; on social and other organisations on which depend in part the well-being health and morality of children.

To influence public opinion and to organise campaigns.

In brief, the programme of the B. I. C. E. excludes no sphere of action that is useful for the physical, moral and spiritual good of children and is in harmony with the directives of the Church and the autonomy of recognised agencies.

We will not transcribe the provisional statutes. Let us simply state that we hope to have in the Bureau delegates from various nations with mandates from their Bishops ; delegates from the great international organisations

(e. g. Orders and Congregations ; the number to be decided by their Superiors). A Congress is perhaps to be organised.

2. *Work to be done immediately.* — A. *Films for children.* — The first thing is to draw up a questionnaire on the subject of films. The main objectives are : (I) the making of films for children (it must first be settled what are the qualities for such films). (II) a favourable distribution of these films, the organisation of special performances, (III) legislation on films safeguarding children and enforcement of the legislation.

B. *Publications.* — (a) *The Press Agency.* — The aim will be to propose to world opinion the real problems connected with children as well as the Christian solution.

Sometimes public opinion will be aroused on the occasion of some particular distress, sometimes a big campaign will be set going and sustained.

(b) *Publications for children.* — The aim will be to improve the quality of the script and illustrations of juvenile periodicals, and to reduce the price by means of exchanges of scripts and pictures.

(c) *Periodic bulletin of information and directives.* — It will not be mainly for educators having the care of children. These receive advice and directives from their own directors. It will be useful for the directors of movements.

In pedagogical, social and religious fields, the solutions to be applied presuppose data which only an international information bureau can furnish.

These data could be communicated by a bulletin international in content and language.

Rather than set up an entirely new periodical, it is asked that already existing reviews interested in the problems should cooperate. The organ of information edited by the « Katholieke Jeugdbeweging » at the The Hague could supply international documentation on the pedagogical and social problems. *Lumen Vitae* offers to contribute its help in what concerns the religious formation of children.

CONCLUSION. — A spirit of charity and love must animate the B. I. C. E. This is the supreme wish of its founders. Philanthropy of itself cannot save the children. It cannot restore to the countenances as well as to the souls of children the image of Our Lord. Only the Spirit of Charity and Love can give to suffering children happiness and joy. It alone can bring hope of renewed humanity.

Thus if an international effort is necessary to save children, there is a duty upon Catholics to unite for joint action. Is not this method indicated by the Holy Spirit ?



# Theologische und pädagogische Anliegen der Katechetischen Erneuerung

*Zum Buche « Christenlehre » von Eugen Fischer*

von Franz Michel WILLAM

*Dorfseelsorger*<sup>1</sup>

Die katechetische Erneuerung, die sich bereits als eine Gesamtbewegung erweist, schlägt im grossen gesehen zwei Wege ein :

Der erste Weg besteht darin, dass man die Katecheten und Hilfskatecheten auf alle nur mögliche Weise dafür schult, bei der Darlegung der Wahrheiten des Glaubens auf die seelischen Gegebenheiten zu achten und nicht nur den Verstand, sondern auch ihren Willen und das Gemüt des Kindes zu bilden suchen. In diesem Falle bleibt der alte Fragenkatechismus das Lehrbuch ; er wird nur anders erklärt, als es in den vorausgehenden Menschenaltern gebräuchlich war.

Der zweite Weg, den die katechetische Erneuerung einschlägt, besteht darin, dass man einen neuen Katechismus schafft, der nicht mehr aus einer Kette von Fragen besteht, sondern das Glaubensgut in abgeschlossenen Einheiten, in « Lehrstücken », also schon literarisch geformt, darbietet.

Man möchte nun meinen, dass es nicht allzuviel ausmache, ob

---

1. Franz Michel WILLAM, geboren 14. Juni 1894 in Schoppernau, Vorarlberg, Österreich, studierte in Brixen, Innsbruck und Wien. Seit 1917 ist er in der Dorfseelsorge tätig. — Werke : Seine beiden best bekannten Bücher sind : *Das Leben Jesu im Lande und Volke Israels*, Herder, 1932 (Übersetzungen : französisch, englisch, japanisch, italienisch, spanisch, portugiesisch, holländisch, polnisch, tschechisch, slowakisch) und das Werk *Das Leben Marias, der Mutter Jesu*, Herder 1936 (auch dieses Buch wurde verschiedentlich übersetzt). Dr. WILLAM hat neuerdings ein Buch herausgegeben über : *Katechetische Erneuerung*, Innsbruck, Tyrolia, 1946. Diesen Büchern sind verschiedene Arbeiten vorangegangen, die zwischen 1921-1928 bei verschiedenen Herausgebern erschienen : Vorarlberger Verlagsanstalt, Herder, Kösel. — In Druck bei Herder, Wien, sind die beiden Bücher : *Geschichte und die Gebetsschule des Rosenkranzes* und *Der Rosenkranz und das Menschenleben*. — Anschrift : Andelsbuch, Vorarlberg, ÖSTERREICH (Anmerkung des Herausgebers).

man den einen oder anderen Weg wähle. Die Annahme ist jedoch nicht richtig. Im gleichen Augenblicke nämlich, wo man von einem Fragenkatechismus zu einem Katechismus in Lehrstücken übergeht, fordern zwei Elemente eine eigene und unbedingte Berücksichtigung, mit denen mehr oder weniger fertig zu werden, also zu ringen, man früher den Verfassern von Handbüchern für die Katecheten und den Katecheten selbst überlassen konnte und auch sehr grundsätzlich überliess.

Zu einem wohlgesetzten Lehrstücke gehört, dass man das Glaubensgut in einer inneren Einheit vorlegt. Nun muss jede literarische Einheit von einigen Umfang und schon gar eine literarische Einheit mit einem so dichten Wahrheitsgehalte, wie sie ein Katechismuslehrbuch zu bieten hat, einen inneren Aufbau, also Stil im Sinn eines erzieherisch literarischen Werkes aufweisen. Es ist also einerseits ein *theologisches* und andererseits ein *pädagogisches* Anliegen zu fördern.

Der erste, der den Gedanken fasste, einen Lehrstück-Katechismus zu schaffen, war der Münchner Katechet Dr. Heinrich Stieglitz. Im Vorworte zu diesem Katechismus in Lehrstücken, den er mit Überlegung « Grösseres Religionsbüchlein » nannte, finden sich denn auch schon Hinweise, dass ein Katechismus in Lehrstücken gegenüber einem reinen Fragenkatechismus sowohl in theologischer als auch in pädagogischer Hinsicht den Vorzug verdient. Dr. Heinrich Stieglitz schliesst die Einleitung zu seinem Grösseren Religionsbüchlein, das im Jahre 1916, also vor gut 30 Jahren, erschien, darum auch mit den Sätzen: « Ich bin davon überzeugt, dass die alte Form des Katechismus auf die Dauer nicht mehr haltbar ist. *Ein Katechismus in Lehrstücken ist der Katechismus der Zukunft!* »

Seit Heinrich Stieglitz also schrieb, ist ein Menschenalter vergangen. Heute sieht man, dass er recht bekommen wird.

Wenn man sich mit dem Plan trägt, den Übergang vom Fragenkatechismus zu einem Katechismus in Lehrstücken zu fördern, stehen zwei Möglichkeiten offen: Man kann einen Katechismus in Lehrstücken abfassen und in den Schulen einführen. Das ist in gewissem Sinne ein kühnes Wagnis. Ausser Südtirol, das im Jahre 1930 in den Pfarrschulen den Lehrstück-Katechismus von Wilhelm Pichler übernahm (der zweite, der überhaupt entstand), gibt es ja noch kein einziges Land, das wirkliche Erfahrungen mit den Lehrstück-Katechismus gemacht hätte. Dass der Lehrstück-Katechismus erzieherisch wirkliche Vorteile hat, bezeugt jedoch das Wort eines Bürgermeisters, der jährlich die Schlussprüfungen besuchte und auf die Frage, wie er den neuen Katechismus bewerte,

die Antwort gab : « Jetzt verstehen die Kinder mehr, als wir seinerzeit verstanden ! »

Neben dem eben genannten Wege gibt es noch einen zweiten : Man kann sich für die Abfassung eines Katechismus in Lehrstücken gleichsam ein freies Bewegungsgelände abgrenzen und zunächst einen Katechismus schaffen, der keinen amtlichen Charakter hat. So entgeht der Verfasser verschiedenen in ihm selbst liegenden Hemmungen, die aus dem Schulzimmer stammen ; ebenso tun die Katecheten, die dieses Buch überprüfen, leichter, alte Vorstellungen auszuschalten und das Neue Gute sogleich als solches anzuerkennen und zu übernehmen.

Diesen Weg hat der Kanonikus Eugen Fischer von Strassburg mit seinem Büchlein *Christenlehre* beschritten, das im Alsatia Verlag, Kolmar erschien. Das Büchlein ist, wie der Verfasser im Vorworte bemerkt, als Notbehelf für jene Fälle bestimmt, wo ein Diözesan-Katechismus zur Verfügung steht.

Das « *theologische Anliegen* », das der Verfasser mit der Gruppierung seines Stoffes in den einzelnen Lehrstücken und in den einzelnen Abschnitten und Teilen des Büchleins verfolgte, umschreibt er im Vorworte mit folgenden Sätzen :

Die Anordnung des Stoffes geschah nach christozentrischem Prinzip. Christus als Mittelpunkt soll auf jeder Seite in Erscheinung treten. Zu diesem Zweck wurden auch möglichst viele Worte Christi und Stellen des Neuen Testaments in den Memoriertext aufgenommen. Die übliche Reihenfolge der drei Hauptstücke wurde dahin geändert, dass die Sittenlehre an dritter Stelle steht. Dies geschah, um die Bedeutung von Gnade und Sakrament ins rechte Licht stellen zu können : Zuerst das christliche Sein, dann das christliche Handeln (vgl. dazu Jungmann, *Die Frohbotschaft und unsere Glaubensverkündigung* S. 155 und den *Catechismus Romanus*). Der Abschnitt « Lerne Christus kennen » wurde vorausgeschickt mit Rücksicht auf die Schüler, die keine biblische Geschichte zur Hand haben. Er soll einen kurzen Abriss der Heilsgeschichte darstellen.

Da das Heft nicht für Anfänger geschrieben ist, wurden auch einige Fragen aufgenommen, die in den gebräuchlichen Katechismen nicht zu finden sind, die aber doch für das rechte Verständnis der katholischen Glaubenslehre wichtig erschienen. Der Katechet wird selbst entscheiden, was er mit Rücksicht auf die Fassungskraft der Schüler auslassen und was er ergänzen muss.

Wenn man zu einem solchen Katechismus in Lehrstücken übergeht, so hat man zunächst nur kleine theologische Einheiten, eben Lehrstücke zu schaffen. Sobald man dies aber tut, erfasst sozusagen der Baustil der Lehrstücke auch die grösseren Abschnitte

und Einheiten. Unter dieses Gesetz stellte sich auch Eugen Fischer; er gliederte seine « Christenlehre » in folgende Hauptteile und Abschnitte:

Einleitung: Gott und du.

Erster Teil: *Lerne Jesus kennen!*

- I. Die Vorbereitung im Alten Testament.
- II. Geburt und Kindheit Jesu Christi.
- III. Das öffentliche Leben Jesu.
- IV. Leiden und Tod Jesu Christi.
- V. Auferstehung und Himmelfahrt.
- VI. Sendung des Heiligen Geistes.

Zweiter Teil: *Höre auf Jesus Christus!*

- I. Jesus Christus offenbart uns das Geheimnis Gottes.
- II. Jesus Christus offenbart uns das Schaffen Gottes.
- III. Jesus Christus offenbart uns das Geheimnis des Menschen.
- IV. Jesus Christus offenbart uns sein eigenes Geheimnis.

Dritter Teil: *Lebe in Christus Jesus!*

- I. Jesus Christus führt sein Heilswerk auf Erden weiter durch die Kirche.
- II. Jesus Christus lebt und wirkt in den Seelen durch die Gnade.
- III. Jesus Christus gibt uns seine Gnade durch die heiligen Sakramente.
- IV. Jesus Christus führt das All zur Vollendung in Gott.

Vierter Teil: *Folge Jesus nach!*

- I. Jesus Christus verlangt die Erfüllung des Willens Gottes.
- II. Jesus Christus lehrt uns, wie wir die Gebote halten sollen.
- III. Die Gebote der Kirche.
- IV. Die Sünde.
- V. Der vollkommene Christ.

Neben dem theologischen Elemente erfordert, wie schon bemerkt wurde, in einem Lehrstück-Schema auch das *pädagogische* eine neue Art von Berücksichtigung. Solange der Katechismus das Glaubensgut nur in vorherrschend gedanklich geformten Fragen und Antworten bietet, kann, ja musste man an die Anpassung der religiösen Unterweisung dem Katecheten überlassen.

Das Lehrstück gibt jedoch nicht mehr nur ein Fragengerippe, sondern eine literarische Einheit. Infolgedessen muss es bereits in einer bestimmten erzieherischen Haltung und somit auch in Anpassung an die Volksart verfasst werden.

In der Christenlehre Fischers finden sich auch tatsächlich Elemente pädagogischer Art, die volle Beachtung verdienen. Das Büchlein zeigt nämlich Wege auf, in welcher Weise das Lehrstück-Schema des neuen französischen Katechismus, das man bis-



her als das vollkommenste bezeichnen darf, abzuändern ist, wenn es der Volksart der deutschsprachigen Gebiete angepasst werden soll.

Die Darlegung des Glaubensgutes als etwas, was das Leben in sich aufnimmt und formt, wird im französischen Katechismus in den drei Vermerken « Für mein Leben », « Gebet », « Liturgie » gegeben.

Diese drei Vermerke sind, wie man sich ausdrücken kann, ausgesprochen statischer Art. Eugen Fischer führt nun für die Darlegung des Glaubensgutes als religiöses Lebenselement solche Vermerke ein, die mehr Bewegtes in sich haben. Schon die Erklärungen zu den einzelnen Antworten, die unmittelbar anschliessen, und die Schriftstellen, die hier angeführt werden, haben etwas von diesem Charakter an sich.

Im Abschnitte von den Geboten treten jedoch am Schlusse eines jeden einzelnen Lehrstückes Vermerk-Titel auf, die den Lehrstücken dieses Teiles eine schärfere Prägung verleihen, als sie die vorausgehenden Abschnitte aufweisen. Eugen Fischer fasst nämlich hier die Anwendung auf das Leben regelmässig in einem eigenen Vermerke « Besinne dich ! »

Der Vermerk zum Lehrstücke « Glaube an Gott ! » heisst : *Besinne dich !* Bist du deines Glaubens froh ? Hast du deinen Glauben bekannt oder es nicht gewagt, zu sagen, dass du zu Christus und seiner Kirche gehörst ? Gibst du dir Mühe, im Religionsunterricht etwas zu lernen ?

*Herr, ich glaube, hilf meinem Unglauben (Mk. 9, 23).*

Der Vermerk zum Lehrstücke « Hoffe auf Gott ! » heisst : *Besinne dich !* Erwartest du nur das irdische Glück ? Betest du mit Vertrauen ? Fügst du dich in Gottes Willen, auch wenn er schweres von dir verlangt ? Hast du Sehnsucht und Heimweh nach Gott ?

*« Du, o Herr, bist meine Hoffnung ! Nie werd ich zuschanden in Ewigkeit ! » (Te Deum).*

Der Vermerk zum Lehrstücke « Liebe Gott ! » heisst : *Besinne dich !* Denkst du öfters an Gott ? Hast du Freude an Gott ? Bist du Gott dankbar für seine Wohltaten ? Betest du um die Kraft, seine Gebote halten zu können ?

*Komm, Heiliger Geist, und entzünde in uns das Feuer deiner Liebe !*

Dass diese Art vom gelehrten Glauben eine Brücke zum gelebten zu schlagen einen neuen Zweig am Baume der Entwicklung darstellt, der weiterwächst, zeigt sich heute schon in der Art, wie z. B. der im Sommer 1947 neu erschienene Katechismus der Diözese Basel aus dem, was bei Eugen Fischer nur bei den Geboten auftritt,

ein System gemacht hat, das die Gestalt sämtlicher Lehrstücke bestimmt. Der Basler Katechismus hat bei den Überleitungen vom gelehrten Glauben zu einem Leben im Glauben beim Hauptstück vom Glauben regelmässig den Vermerk « Mahnung », beim Hauptstücke von den Sakramenten den Vermerk « Besinnung » und beim Hauptstücke von den Geboten « Prüfe dich selbst ».

Umgekehrter Weise lässt sich im theologischen Bereiche feststellen, dass in der neuen, im Herbst 1947 erschienenen Ausgabe des französischen Katechismus von Quinet und Boyer Elemente finden, die sich mit solchen des Christenlehre-Büchleins von Eugen Fischer decken.

Es ist sehr leicht möglich, dass die Verfasser dieser Bücher voneinander gelernt haben. Wenn dies nicht zutrifft, so ist einer jener Fälle gegeben, wo an verschiedenen Orten zu gleicher Zeit gleichartige Entwicklungen auftreten.

## PRÉOCCUPATIONS THÉOLOGIQUES ET PÉDAGOGIQUES DANS LES NOUVELLES CATÉCHÈSES

### A PROPOS DU LIVRE « CHRISTENLEHRE » D'EUGÈNE FISCHER

Dans le renouveau catéchétique, qui se généralise actuellement, on observe deux orientations principales.

Certains auteurs rappellent aux catéchistes qu'ils doivent, dans l'exposé des vérités de la foi, tenir compte des données psychologiques et chercher à former non seulement l'intelligence de l'enfant mais également sa volonté et son caractère. Dans ce cas, l'ancien catéchisme-questionnaire reste le manuel ; l'édition nouvelle ne diffère des anciennes que par le contenu de l'explication.

La deuxième voie, que suit le renouveau catéchétique, est celle d'un catéchisme qui ne comporterait plus cet enchaînement de questions mais présenterait l'ensemble des vérités de la foi en unités distinctes, en « morceaux didactiques », donc achevés du point de vue littéraire.

Le choix de l'une ou de l'autre de ces deux voies n'est pas indifférent. En effet, dès qu'on passe d'un catéchisme-questionnaire à un catéchisme sous forme d'exposés, on se trouve en face de deux éléments qui, tous deux, doivent être pris en considération.

Un exposé bien rédigé suppose que l'*unité interne* de la matière apparaisse. Or, toute unité littéraire de quelque envergure, surtout si elle a un contenu de vérité très dense, tel que nous l'offre un manuel de catéchisme, doit présenter une *structure interne* et, par conséquent, du *style* (dans le sens d'une œuvre à la fois éducative et littéraire). Il faut donc mettre en lumière, d'une part, l'aspect *théologique* et, d'autre part, l'aspect *pédagogique*.

Les « préoccupations *théologiques* », Fischer les décrit ainsi dans la préface :

« La matière est disposée selon le principe du christocentrisme. A chaque page le Christ doit apparaître comme le centre. Dans ce but, paroles du Christ et citations du Nouveau Testament figurent aussi nombreuses que possible dans le texte à mémoriser. L'enseignement de la morale ne vient qu'en troisième lieu, afin de mettre plus en évidence la grâce et les sacrements, car, dit l'auteur, « il s'agit d'être chrétien avant d'agir chrétiennement ».

Ces petits ensembles théologiques que constituent les exposés, Fischer les groupe de la manière suivante :

Introduction : Dieu et toi.

PREMIÈRE PARTIE : *Apprends à connaître Jésus !*

- I. La préparation dans l'Ancien Testament.
- II. Nativité et enfance de Jésus-Christ.
- III. La vie publique de Jésus-Christ.
- IV. Passion et mort de Jésus-Christ.
- V. Résurrection et ascension.
- VI. Mission du Saint-Esprit.

DEUXIÈME PARTIE : *Écoute Jésus-Christ !*

- I. Jésus-Christ nous révèle le mystère de Dieu.
- II. Jésus-Christ nous révèle l'action de Dieu.
- III. Jésus-Christ nous révèle le mystère de l'homme.
- IV. Jésus-Christ nous révèle son propre mystère.

TROISIÈME PARTIE : *Vis dans le Christ-Jésus !*

- I. Jésus-Christ, continue son œuvre de salut sur terre par son Église.
- II. Jésus-Christ vit et agit dans les âmes par la grâce.
- III. Jésus-Christ nous donne sa grâce au moyen des sacrements.
- IV. Par Jésus-Christ, l'univers trouve son achèvement en Dieu.

QUATRIÈME PARTIE : *Imite Jésus !*

- I. Jésus-Christ demande l'accomplissement de la volonté de Dieu.
- II. Jésus-Christ nous apprend la manière d'observer les commandements (les commandements sont expliqués).
- III. Les commandements de l'Église.
- IV. Le péché.
- V. Le chrétien parfait.

Comme on l'a déjà fait remarquer, l'élément *pédagogique* joue également un grand rôle. L'exposé n'est plus un squelette de questions et de réponses dans lesquelles l'abstraction prédomine ; c'est un ensemble littéraire nettement éducatif ; par là même se trouve résolu le problème de l'adaptation à la mentalité populaire.

De fait, la *Christenlehre* de Fischer se recommande par des avantages pédagogiques qui méritent pleine considération. Le petit livre indique dans quel sens il faut transformer le schème des récits du nouveau catéchisme français, — le plus parfait du genre, — si on veut l'adapter à la mentalité des gens d'expression allemande. Ce qui, là, n'est qu'une rubrique statique

(*Pour ma vie — Prière — Liturgie*) devient ici une formule frappante et dynamique qui fait ressortir l'aspect vital de la religion. Ainsi, par exemple, dans le chapitre sur les commandements, chaque exposé est suivi de remarques qui visent l'application de la doctrine à la vie. Telle celle-ci (il s'agit du récit : *Crois en Dieu !*) : « *Examine-toi ! Es-tu content de ta foi ? As-tu professé ta foi, ou n'as-tu pas osé dire que tu appartiens au Christ et à son Église ? Te donnes-tu la peine d'apprendre quelque chose quand on enseigne la religion ?* »

« Seigneur, je crois, viens au secours de mon incrédulité. » (Mc. IX, 23).

Cette manière de jeter un pont de la foi apprise à la foi vécue n'est pas sans influence sur l'évolution de la catéchèse. Ce que Fischer n'applique qu'aux commandements, le nouveau catéchisme du diocèse de Bâle (été 1947) en a fait un système qui commande la forme de tous les récits.

#### ATTENTION TO THEOLOGY AND PEDAGOGY IN THE NEW CATECHISMS

One may observe two main trends in the catechetical revival which is now becoming universal.

Some authors remind the catechists that in expounding the truths of Faith they must bear in mind the psychological factors and try to form the child's will and character as well as his mind. In this case the old question-and-answer method is still the text-book ; the only differences in the recent editions that have come out are the explanatory notes.

The second method, followed by the promoters of the catechetical revival, is that of a catechism which has not got this sequence of questions but gives all the truths of Faith in distinct parts, in « didactic pieces », and drawn up carefully from the literary point of view.

The choice of one or other of these two methods is not a matter of indifference. Indeed, when one changes from a question-and-answer method to an expository catechism, one is faced with two factors both of which must be taken into consideration.

A well drawn up exposition presupposes that the *internal unity* of the subject-matter is made apparent. But any literary unity, especially if it be packed with truths such as is found in a catechism text-book, must show an *internal structure*, and consequently some *style* (using this word in the sense of a work both educative and literary). One must bring out clearly, therefore, the *theological* aspect and the *pedagogical* aspect.

Eug. Fischer describes his *theological* preoccupations in the preface : « The subject matter is arranged on the Christocentric principle. On every page Christ must be the centre. To this end, Christ's own words, and passages from the New Testament are given as often as possible in text to be memorised. The teaching of ethics comes only in third place, in order to give greater prominence to Grace and the Sacraments, for, says the author, « one must be a Christian before living as a Christian ».



Fischer groups his brief theological exposition as follows :  
*Introduction* : God and you.

*First Part* : Learn to know Jesus.

- I. The preparation in the Old Testament.
- II. Nativity and childhood of Jesus.
- III. The Public Life of Jesus.
- IV. Passion and Death of Jesus.
- V. Resurrection and Ascension.
- VI. Mission of the Holy Ghost.

*Second Part* : Listen to Jesus Christ.

- I. Jesus Christ reveals to us the mystery of God.
- II. Jesus Christ reveals to us God's action.
- III. Jesus Christ reveals to us the mystery of man.
- IV. Jesus Christ reveals His own mystery to us.

*Third Part* : Live in Christ Jesus.

- I. Jesus Christ continues His work of salvation on earth through His Church.
- II. Jesus Christ lives and works in souls by grace.
- III. Jesus Christ gives us His grace through the Sacraments.
- IV. Through Jesus Christ, the universe finds its fulfilment in God.
  1. Fulfilment of the individual.
  2. Fulfilment of the world.

*Fourth Part* : Imitate Jesus Christ.

- I. Jesus Christ asks that God's Will be done.
- II. Jesus Christ teaches us how to observe the commandments. (The eight commandments are explained.)
- III. The commandments of the Church.
- IV. Sin.
- V. The perfect Christian.

As has already been shown, the *pedagogical* element is also of great importance. The exposition is not an outline of abstract questions and answers ; it is a literary whole definitely educative ; thus the problem of adaptation to the mentality of the people is solved.

Indeed, the *Christenlehre* of Fischer is to be recommended on grounds of pedagogical merits. The little book shows how we will have to transform the accounts in the new French catechism — the best of the kind — if we wish to adapt it to the mentality of German-speaking people. What in the French catechism is merely a static heading (For my life — Prayer — Liturgy) is made a striking dynamic formula bringing out the vital aspect of religion. Thus for instance, in the chapter on the Commandments, each exposition is followed by remarks which aim at the application of the doctrine to life. Take this one (It is the subject : Believe in God) : « Examine yourself ! Are you satisfied with your Faith ? Have you professed your Faith or have you not dared to say that you belong to Christ and His Church ? Do you try to learn something when religion is being taught ? »

# Le catéchisme à la campagne

par le chanoine Fernand BOULARD

*Aumônier général adjoint de la J. A. C. et de la J. A. C. F., Paris* <sup>1</sup>

---

A la campagne, les catéchismes, parce qu'ils groupent un petit nombre d'enfants, devraient être en meilleure situation que les grands catéchismes urbains, pour effectuer un travail profond d'éducation chrétienne.

Malheureusement les prêtres ruraux sont de plus en plus tiraillés entre plusieurs paroisses et leurs catéchismes doivent grouper des enfants de tous âges : conditions bien défavorables pour faire un bon travail.

Le temps que le prêtre passe à ce labeur épuisant et en partie décevant, pourquoi ne le consacrerait-il pas à trouver des catéchistes auxiliaires et à les former ?

C'est au cours de l'année de guerre 1939-1940, que s'est déroulée l'expérience que nous allons conter.

Par suite de la mobilisation de ses confrères, un curé de campagne demeura seul, chargé de six paroisses.

Assurer seul tous les catéchismes, c'était se condamner à du médiocre travail. Trouver pour chaque paroisse une dame catéchiste, c'eût été peine inutile : où donc aurait-il trouvé la personne compétente, assez libre de son temps et douée d'assez d'autorité pour mener à bien des catéchismes groupant jusqu'à 20 et 25 enfants de tous âges ?

Il s'employa donc, en chaque paroisse, à répartir les enfants en petits groupes homogènes : petits de 6 à 7 ans, garçons de première année, filles du même âge, etc... Puis il chercha pour chaque groupe (dans certaines paroisses squelettiques, il fallut en mêler plusieurs ensemble) une catéchiste.

---

1. Ancien supérieur de communauté sacerdotale rurale, M. le chanoine BOULARD est, depuis 1941, aumônier général adjoint de la J. A. C. et de la J. A. C. F. — Œuvres : *L'art d'être curé de campagne*, Paris, J. A. C. — *Problèmes missionnaires de la France rurale*, 2 vol., Paris, Éditions du Cerf. — *Paysannerie et humanisme*, Paris, J. A. C. — Adresse : 7, rue Coëtlogon, Paris VI<sup>e</sup>, FRANCE (Note de la rédaction).

A cette catéchiste, il confia *totale*ment son petit groupe : explication comme récitation des leçons, formation chrétienne, préparation aux sacrements et surveillance discrète de la pratique religieuse. En ces paroisses déchristianisées, la catéchiste, lors de la messe du dimanche, prenait parfois autour d'elle son petit groupe d'enfants : elle avait d'eux charge spirituelle.

Telle maman adjoignait à son garçon de 9 ans, ses petits camarades, et autour de la table familiale, faisait le catéchisme à 5 garçons. La récitation devenait ainsi rapide et le travail facilement contrôlé ; les enfants ne s'énervaient plus pendant une interminable interrogation et on avait beaucoup de temps pour l'enseignement religieux comme pour la formation chrétienne.

La discipline ne posait plus de problème, l'exactitude des enfants (qui sentaient bien qu'ils ne passaient plus inaperçus) grandissait et n'importe quelle pièce pouvant suffire, il n'y avait plus à se soucier des locaux.

On trouva ainsi, pour les six paroisses, quelque trente dames ou demoiselles catéchistes et il y avait même un homme. Des jeunes filles, que le curé avait jadis catéchisées et dont il connaissait la science suffisante, furent employées. Deux fillettes de 13 ans formées par une jardinière d'enfants, devinrent même capables d'un bon catéchisme de tout-petits, qu'elles menaient conjointement. Il se trouva même une couturière du village, pour prendre sur son salaire et donc sur son gagne-pain (et son mari était mobilisé) afin d'assurer le catéchisme de sa paroisse. Dans un seul village, à cause de divisions entre les habitants, on ne put trouver personne qui fût accepté par tous ; c'est du pays voisin que montait une catéchiste dévouée.

Il faut dire que le recrutement fut singulièrement facilité par la présence d'estivants demeurés à la campagne pendant cette première année de guerre. Mais la moitié du personnel fut quand même trouvé parmi les autochtones.

Le curé put ainsi confier *tous* ses catéchismes à des auxiliaires. Mais il lui demeurait la tâche principale, à laquelle il se donna sans relâche : catéchiser ses catéchistes.

Réunies en trois centres différents, à cause des distances, il consacrait chaque mois une longue séance à préparer avec les catéchistes les leçons du mois, à répondre à leurs questions, à résoudre leurs difficultés doctrinales ou pédagogiques, à former leur vie chrétienne.

Puis il visitait à tour de rôle les différents catéchismes, pour soutenir l'effort de ses auxiliaires et contrôler les progrès des enfants.



A Noël comme à Pâques, il avait coutume, les années précédentes, de faire faire un examen écrit. Occasion excellente, en cette année de guerre, de contrôler la valeur de la nouvelle organisation. Les résultats furent plus qu'encourageants : la moyenne des réponses fut supérieure à celle des années précédentes. Une formation plus personnelle, dans une atmosphère familiale, s'était révélée plus efficace.

Aujourd'hui qu'on dispose, avec *les livres du maître*, avec certains bulletins d'entr'aide pédagogique destinés aux catéchistes, de moyens supplémentaires pour approfondir la formation des catéchistes, la tâche est devenue à la portée de presque tous les curés.

La tentative fut couronnée de succès. Quelques estivantes, au cours de cet hiver, durent rejoindre la ville, non sans regret visible d'abandonner un apostolat qui les avait « prises » : on put boucher les trous. Toutes les autres catéchistes tinrent bon jusqu'aux heures de l'invasion en juin 1940.

L'expérience, le curé étant appelé à d'autres fonctions, ne fut pas reprise l'année suivante. Il semble que certaines catéchistes n'auraient pas continué un effort qui leur était trop lourd pour ne pas demeurer exceptionnel. D'autres n'avaient pas répondu entièrement aux espoirs qu'on avait fondés. Il serait tout de même demeuré la moitié des autochtones qui, peu à peu, seraient devenues de bonnes catéchistes.

Si le curé est conduit à confier ainsi une grande partie de ses catéchismes à des auxiliaires — lui, se réservant toutefois en circonstances normales, communiant et persévérants — son rôle sacerdotal ne sera-t-il pas diminué ?

Il semble bien que la préparation au baptême dans l'Église romaine des premiers siècles comportait deux initiations complémentaires : l'une, privée, plus didactique, faite souvent individuellement par des laïcs et peut-être par des « écoles de catéchisme » ; l'autre, officielle, dans une atmosphère de prière collective, et dont la liturgie du Carême nous a gardé les traces nombreuses.

Les conditions actuelles de l'évangélisation des campagnes nous conduisent peut-être vers une solution semblable. L'enseignement ordinaire, méthodique, d'allure familiale, étant donné, dans des salles plus ou moins aménagées à cet effet, par des catéchistes volontaires. Et le prêtre se réservant quelques grandes réunions dans l'année pour faire, à l'église, et peut-être en présence de la communauté des fidèles, une préparation spirituelle soignée, dans une atmosphère spécialement religieuse : chants, récits bibliques, prière liturgique.

---



## CATECHISM IN COUNTRY DISTRICTS

Catechism in country districts draw together a small number of children ; they should, then, be able to provide a deeper Christian training. Unfortunately in France one country Priest has care of several parishes and children of varying ages are joined together for the Catechism class. This hampers work in depth.

Why could not the time spent in such exhausting and somewhat disappointing work be devoted to the *finding* and *training* of *auxiliary catechists* ?

*A Trial.* — During the first year of the war (1939-40) one Priest was alone to look after six parishes. He first set about dividing the children of each parish into homogeneous groups : juniors of 6 and 7, boys of 10 years, girls of same age. Then he found a catechist for each group to whom he entrusted full charge : explanation of the catechism, reciting of lessons, Christian training, preparation for the Sacraments, tactful supervision of religious duties.

*Recruitment.* — The Priest found for the six parishes about thirty ladies and one man to do the work. The presence of people who had been spending their holidays in the country when the war broke out and had not returned to town made the recruiting easier. However, half the number were from among the inhabitants of the villages.

*Training.* — After having entrusted all the catechism lessons to these helpers, the Priest turned his energies to the training of the catechists. He arranged three centres at which they met so as not to impose too much travelling on them. Each month he devoted a long session to the preparation of the lessons for the month, answering their questions, solving their doctrinal and pedagogical difficulties and helping them in their own spiritual life.

The results were encouraging. At the written examinations held at Christmas and Easter the standard was higher than that of preceding years. Personal training in a friendly atmosphere produced the most efficacious results.

*Moral to be drawn.* — The Priest having been called elsewhere to other work could not repeat the experiment the following year. Probably some of the Catechists would not have carried on, the effort being considered too great. Others did not come up to expectations. Yet even so, half of the local catechists would have persevered.

*Question.* — Does not a Priest give up part of his priestly duties in entrusting all his catechism lessons to catechists ?

*In normal circumstances* the Priest should reserve to himself the Catechism classes prior to « Communion Solennelle » and those given afterwards to the children who persevere. In the *present state of rural districts in France* the Priest should entrust the ordinary chatty form of teaching to helpers. On the other hand, he should consider it his duty to organise from time to time reunions in the Church which, with the help of hymns, Bible stories and liturgical prayers, would constitute a spiritual preparation in a more religious atmosphere.

## IMPRIMATUR

Melchliniae, die 19 Martii 1948

† L. SUENENS, Vic. gen.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBOUX

(Imprimé en Belgique)

(Printed in Belgium)

